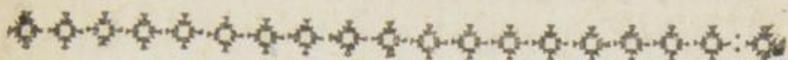




NOUVEAUX  
CONTES  
A RIRE.



*Les Marguilliers Filoux.*

**U**N Curé de Village étant un jour venu à Paris pour y solliciter un procès, fut rencontré sur le Pont Notre Dame par quatre Filoux. Ces drôles faisant les Marguilliers d'une Paroisse, l'un d'eux dit au Curé: Notre Curé, Monsieur, nous a prié de lui acheter une Chasuble; & comme il est à peu près de vôtre taille, voudriez-vous nous faire la faveur de venir l'essayer, car il seroit fâcheux de la prendre ou trop grande ou trop petite. Le Curé qui étoit obligeant,

A 6

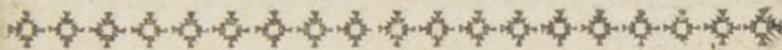
entre

entre avec eux dans la première boutique : ils lui mettent la Chasuble, le tournent de côté & d'autre, & voient qu'elle faisoit une bosse à l'endroit de l'estomac : Voilà une vilaine bosse, dit l'un des Filoux, portant la main dessus. Doucement, dit le Curé, c'est ma bourse. Otez-la, je vous prie, Monsieur, dirent les Filoux, pour voir si cela ira bien. Le pauvre Curé le fit, & mit sa bourse sur le Comptoir. La bosse ne paroissant plus, il fut question de faire marché. Comme on marchandait, un des Filoux faisant l'officieux, & ôtant la Chasuble à Monsieur le Curé, la lui laissa sur la tête, pendant que les autres prenoient la bourse & la fuite. Le Curé s'étant débarrassé la tête, & ne voiant plus sa bourse, court après les Filoux la Chasuble sur le corps. Le Marchand court après le Curé, l'attrape & lui ôte la Chasuble ; mais le Curé qui n'avoit pas le pied aussi léger que les Filoux, demeura derrière, & perdit sa bourse.



*Gasconnade.*

ON parloit un jour devant un Gentilhomme Gascon des grandes actions de nos Généraux, & l'on disoit entr'autres choses, qu'à deux attaques un certain Prince avoit tué six soldats de sa propre main : *Cadedis*, dit alors le Gascon, *il y a bien là de quoi s'étonner.* Tel que vous me voiez, les matelas que j'ai chez moi ne sont faits que des moustaches de ceux que j'ai tuez durant la dernière guerre. C'est cela qu'il faut admirer, & non pas les petites vagatelles dont vous parlez.

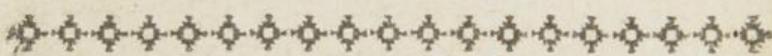


*Remede pour les Hemorroïdes.*

UNE Demoiselle enjouée, aimable autant que belle, disant les choses naturellement & avec beaucoup de vivacité d'esprit, reçût un jour une visite assez nombreuse, tous jeunes gens de l'un & de l'autre sexe. Cette Belle avoit ce jour-là une petite gale à la levre qui l'incommodoit

fi

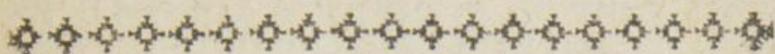
si fort, qu'elle avoit de la peine à parler, & encore plus à rire, aussi ne faisoit-elle ni l'un ni l'autre que le moins qu'elle pouvoit. Comme elle faisoit des excuses à la compagnie fondées sur la douleur qu'elle ressentoit lors qu'il lui falloit remuer les levres, un Cavalier qui l'aimoit & qui n'en étoit pas aimé, lui dit en plaisantant qu'il avoit un remede infailible à lui donner, & qu'elle en sentiroit l'effet sur le champ. Ce remede est, Mademoiselle, dit le Cavalier, que vous trouviez bon que je vous applique un baiser sur la partie malade. Voilà, répondit froidement la Demoiselle, un remede excellent pour les Hemorroïdes.



*Femme à huit Langues.*

UN certain Boniface à gros entendement, s'étant un jour trouvé dans un lieu où l'on loüoit l'esprit de la Reine Christine de Suede, & quelqu'un aiant dit qu'elle parloit huit Langues avec la même facilité & la même pureté que sa Langue naturelle. Faut-il s'étonner, répondit l'homme

l'homme, si cette Princesse parle bien. Avec huit Langues dans la bouche le moien de demeurer court ?



*Cochon adroitement volé par des Bohemiens.*

**C**Hacun le sçait, sans qu'il soit besoin de le dire, que les Bohemiens ne sont pas sûrs de la main. Une Compagnie de ces honnêtes gens-là, qui n'étoient pas toujours inutiles à certains Gentilshommes Campagnards dont la fortune étoit delabrée, & l'on en pourroit donner plus d'un exemple, aiant trouvé moien de loger à un Village près de Paris, y firent un tour de leur métier. Quoique leur coûtume ne soit pas de voler ceux qui les logent, parce que personne ne voudroit les loger, néanmoins la nécessité, l'occasion, ou le naturel qui ne change qu'avec peine, leur fit venir l'envie de voler un cochon au Seigneur du Village qui en avoit de fort beaux. Les Bohemiens tournerent & virerent tant, qu'ayant trouvé moien de dépayser un de ces cochons, ils le menerent à leur cabane,

ne, & le tuèrent sans que personne en eût le vent. Le matin ne fut pas plutôt venu, qu'ils envoierent de leurs gens pour prendre langue, & sçavoir ce qui se disoit de la bête. Ils apprirent qu'on les soupçonnoit de l'avoir volée. Le gros en aiant été incontinent informé, & ne doutant point qu'on ne fût déjà en chemin pour venir visiter leur cabane, s'avisa (ne pouvant faire mieux) d'étendre le cochon tout de son long, de le couvrir d'un drap, de mettre à un bout une bougie allumée, & une femme & des enfans à genoux qui pleuroient de toute leur force. Cela ne fut pas plutôt fait, que les Domestiques du Seigneur arriverent pour fouiller la cabane. On leur dit que le mari & le pere de cette femme & de ces enfans étoit mort, qu'on avoit jetté ce drap dessus, & que c'étoit le sujet de leurs pleurs. Ils le crurent de la meilleure foi du monde, fouillèrent par tout ailleurs, & s'en retournerent dire à leur Maître que les Bohemiens n'avoient point volé le cochon. Cependant comme tout se découvre enfin, les voleurs pour jouer au plus seur, jugerent à propos de  
s'é-

s'éloigner

mort sans

au Seigneur

lu être e

qu'ils no

terie de

des ch

leur mo

bon pour

♦♦♦♦♦

Maligne e

EN m

fus i

naval c

meuroi

Un cert

étoient a

un tems

frerie, il

badines

caracter

Pedant

homme

ne env

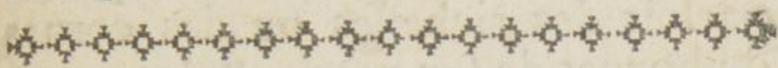
des he

succesfi

moins.

CONTES A RIRE. 19

s'éloigner : & pour transporter leur mort sans risque , ils firent entendre au Seigneur que le défunt avoit voulu être enterré en un certain lieu qu'ils nommerent , & eurent l'effronterie de lui demander un chariot & des chevaux pour aller enterrer leur mort ; & le Seigneur fut assez bon pour le leur accorder.

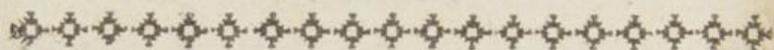


*Maligne équivoque de la femme d'un  
Pedant.*

**E**N mil six cens cinquante-huit je fus invité à souper un soir de Carnaval chez un de mes amis qui demeuroit près de la Place Maubert. Un certain Pedant & sa femme en étoient aussi : comme le Carnaval est un tems de divertissement & de goinfrie, il se dit mille choses, tantôt badines, tantôt serieuses, selon le caractère de ceux qui parloient. Le Pedant qui ne passoit pas pour un homme opulent, & qui avoit bonne envie de le devenir, vint à parler des heureux à qui il venoit de riches successions lors qu'ils y pensoient le moins. Il dit sur la matiere quanti-

té

té de choses qui à la Pedanterie prés pouvoient être de quelque usage, & finit par ce Proverbe: *Pour moi quand le Diable mourroit, je n'heriterois pas de ses cornes.* Sa femme qui passoit pour être de bonne humeur, lui dit en soûriant: De quoi vous chagrinez-vous, mon mari, n'en avez-vous pas assez ? Cette équivoque fit rire la compagnie ; les uns crurent qu'elle parloit des richesses ou des cornes du bonnet de son mari, & les autres des cornes que les femmes font porter



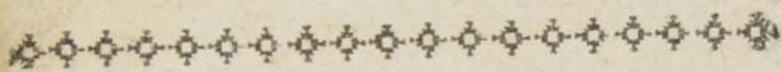
*Pagnoterie satirique d'une vieille Païsane.*

UNE troupe de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, firent partie dans la belle saison d'aller se promener à Meaux, & de voir les belles Maisons de campagne qui sont aux environs de cette Ville. A peu de distance d'un Village nommé Chaut-Conin, par où ils devoient passer, ils rencontrèrent une vieille Païsane suivie d'une jeune fille passablement jolie, qui s'en alloient leur petit pas. Un jeune Cavalier de la trou-

CONT  
 oupe qui a  
 tête hors  
 anda où  
 une fille r  
 & ne d  
 Cavalier de  
 ieille plus  
 tentant im  
 s'émouvoir  
 vous moqu  
 votre nez ét  
 ne seriez pa  
 Cette naïvet  
 & le moque  
 Imperti  
 N N  
 Naia  
 alla choif  
 lais, où i  
 toutes les  
 jeune hon  
 Phisior  
 que l'esp  
 me le g  
 dant, i  
 donner  
 l'habille

## CONTES A RIRE. 21

troupe qui avoit envie de rire, mit la tête hors de la portiere, & demanda où étoit Chaut-Conin ? La jeune fille toute honteuse, baissa la vûë & ne dit mot ; ce qui obligea le Cavalier de reïterer sa demande. La vieille plus aguerrie que la jeune, se sentant importunée, répondit sans s'émouvoir : Là, là, Monsieur, ne vous moquez point de ma fille ; si vôtre nez étoit à son derriere, vous ne seriez pas loin du Faux-bourg. Cette naïveté fit rire la compagnie, & le moqueur se trouva moqué.



### *Impertinente naïveté d'un Laquais.*

**N**N jeune Avocat au Parlement aiant besoin d'un Laquais, en alla choisir un sur les degrez du Palais, où il s'en trouve d'ordinaire de toutes les façons. Il s'attacha à un jeune homme de dix-huit ans dont la Phisionomie lui parut bonne, quoique l'esprit fût fort mediocre. Comme le garçon avoit un bon Répondant, il fut arrêté que l'Avocat lui donneroit dix Ecus par an, & qu'il l'habilleroit & chaufferoit. Le garçon

çon entra en service dès l'heure même, il servit assez bien tout le jour; mais le lendemain l'Avocat attendant que son Laquais vint faire du feu dans sa chambre, & lui donner ses habits pour se lever; neuf & dix heures sonnerent sans que le garçon parût. L'Avocat craignant qu'il fût mort, ou qu'il lui fût arrivé quelque inconvenient, se leve, va à sa chambre, & le trouve bien & dûment éveillé. Il lui demande pourquoi il ne se levoit pas pour l'habiller? Ho, ho! Monsieur, répondit le Nigaud, vous ne vous souvenez donc plus du marché que nous fîmes hier? Ne m'avez-vous pas promis outre mes gages de m'habiller & de me chauffer? hé Dame, je vous attendois à venir. L'Avocat au lieu de se fâcher, ne fit que rire de sa simplicité, & l'envoia se faire habiller & chauffer ailleurs.



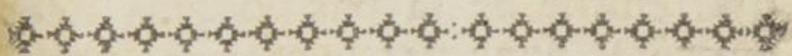
*L'Homme de Lettres.*

**U**N certain Homme tout simple & tout naturel depuis le pied jusqu'à la tête, ayant appris qu'une per-

CONT  
 s'onne de  
 s'omme de  
 il avoit,  
 s jambes,  
 onfieur,  
 s'omme de  
 s' fils: Je  
 ces. Vou  
 s' grand  
 ni, car j'a  
 ur ou du  
 uous scavi  
 s' Lettre  
 s'omme rit  
 qu'il falli  
 Il eut é  
 Change,  
 le Lettre  
 Le  
 L y a  
 donner  
 Pois de G  
 un an po  
 tout ce  
 ans que  
 s'est  
 ait pu

CONTES A RIRE. 23

personne de qualité cherchoit un Homme de Lettres pour deux fils qu'il avoit, courut le trouver à toutes jambes, & lui dit, j'ay appris Monsieur, que vous cherchez un Homme de Lettres pour Messieurs vos fils: Je viens vous offrir mes services. Vous ne sçauriez trouver un plus grand homme de Lettres que moi, car j'ay été toute ma vie Facteur ou du Messager ou de la Poste, où vous sçavez, Monsieur, qu'il y a des Lettres à foison. Le Gentilhomme rit de sa simplicité, & lui dit qu'il falloit s'adresser à un autre. S'il eût été homme de Lettres de Change, & non simplement homme de Lettres, il auroit été mieux reçu.



*Les Pois de Galardon.*

**I**L y a à Paris un Curé qui doit donner tous les ans un boisseau de Pois de Galardon à celui qui pendant un an pourra faire faire à sa femme tout ce qu'il voudra. Depuis cent ans que cette fondation est faite, il ne s'est encore trouvé personne qui en ait pu profiter. Il n'y a pas six  
mois



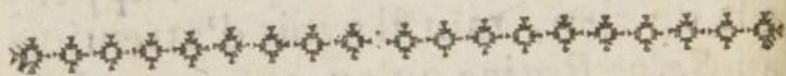
CONTES A RIRE. 25

du tiroir où il se faisoit une exécution, remarquerent dans la foule un Païsan du Village de Coulombe, monté sur un Ane de belle taille. Le Païsan leur parut si attaché à regarder ce qui se faisoit, qu'ils crurent qu'il ne feroit pas mal-aisé de lui deniaiser son Ane. Ils fendirent la presse, & s'approcherent du Manant. L'un se mit à la queue, l'autre s'appuya sur le cou de la bête, & lui cachoit la tête de son manteau, & les deux autres se posterent aux deux côtez. Ceux-ci dessanglerent l'Ane le plus adroitement du monde, & enleverent le Manant sur le Bast sans qu'il s'apperçût de rien, tant il avoit d'attention au *Salve Regina* qu'on chantoit. Les deux autres emmenerent l'Ane, l'un le tenant par les oreilles, & l'autre le piquant par derriere. A peine les meneurs étoient hors de la presse, qu'une petite émotion étant survenue au sujet de quelques bourses coupées, les deux Filoux qui tenoient le Bast suspendu avec le Manant, ne jugeant pas à propos de demeurer là plus long-tems, laisserent tomber le Païsan, & se retirerent au plus vite. Le pauvre Diable se voyant à terre,

B

&

& ne sçachant dequoi son Ane étoit devenu, demeura si surpris, qu'il ne sçavoit s'il étoit mort ou vivant. Etant un peu revenu à foi, il demanda à ceux qui étoient autour de lui, s'ils n'avoient point vû son Ane; mais tout ce qu'il pût en apprendre fut qu'un homme habillé de noir l'avoit emmené. Il fut donc contraint de s'en retourner sans Ane, & je ne doute pas qu'il ne crût, & ne dît à sa femme, à son Curé, & aux gens de son Village, que l'homme noir qui avoit emmené sa bête, étoit le Diable.

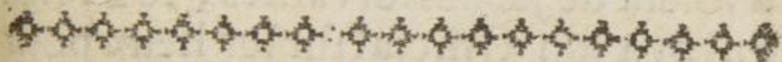


*Le Dégraisseur de Manteaux.*

**U**N autre Filou qui n'étoit pas moins habile que ceux dont on vient de parler, & qui cherchoit à faire un tour de son métier, s'en alla chez une veuve logée sur la place Maubert, où elle tenoit des pensionnaires. Il monte hardiment, trouve trois Manteaux, & s'en fait en attendant mieux. Comme il descendoit un peu plus vite qu'il n'étoit monté, il

CONTES A RIRE. 27

il rencontra dans le degré un jeune Avocat qui revenoit de la ville, & qui étoit en pension dans la maison. L'Avocat, qui avoit un beau Manteau doublé de panne, voyant cet homme avec tant de Manteaux lui demanda où il avoit pris cela. Le Filou répondit froidement, que c'étoit les Manteaux de trois Messieurs du logis, qui les lui avoient donné à dégraisser. Tu dégraisseras donc bien le mien, dit l'Avocat; car le collet en a grand besoin; mais, ajouta-t-il, tu me le rapporteras à trois heures. Je n'y manquerai pas, Monsieur, dit le Filou. Sur cela Monsieur l'Avocat lui donna son Manteau, qui est encore à revenir aussi bien que les trois autres.



*Le bon métier qui fait pendre son Maître.*

UN voleur ayant été pris & condamné à mort, on lui envoya un Confesseur pour le conduire au supplice. Le bon Ecclesiastique fit plusieurs saintes remonstrances à son penitent, & lui dit entr'autres choses,

B 2                   ses,

ses, qu'il devoit avoir une vive repentance de s'être amusé à voler au lieu d'apprendre un bon métier, pour gagner sa vie en honnête homme. Celui que j'avois appris, répondit le criminel, étoit fort bon pour s'enrichir en peu de tems si l'on m'avoit laissé faire. Les misérables sont toujours les malheureux. On me punit pour avoir volé, pendant que d'autres volent impunément avec autorité.



*Les deux Curez & leurs Servantes.*

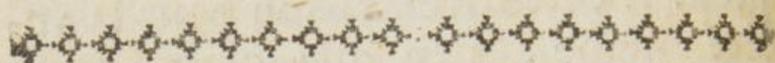
**L**ES Devots de deux Paroisses de l'Evêché de Limoges, s'étant plaints à l'Evêque que leurs Curez avoient de jeunes servantes, le Prélat envoya son Official sur les lieux pour sçavoir ce qui en étoit. Cet Official étoit un homme âgé, & de fort petite intelligence. Etant arrivé chez un des Curez, il lui dit tout naturellement le sujet de son voyage. Il faut assurément, Monsieur l'Official répondit le Curé, que vous me preniez pour un autre; car je vous proteste foi de Prêtre que ma servante

cin

CONTES A RIRE. 29

cinquante ans sur la tête ; ce qui étoit vrai , car il avoit écrit cinquante ans , & les avoit attachez sur la tête de sa servante. L'Official prenant cette declaration pour la verité même , s'en alla chez l'autre Curé sans demander à voir la prétendue servante de cinquante ans. que le Prêtre averti de la visite n'avoit pas manqué de faire cacher. Il fit au second le même compliment qu'il avoit fait au premier. Helas, Monsieur l'Official, répondit le bon Curé! rien n'est à couvert des traits de la calomnie. Ce sont de méchantes ames qui font courir ces faux bruits, car je vous jure, mettant la main sur la poitrine, que ma servante, est aussi vieille qu'un vieux cheval. Après un tel serment le bon Official se retira sans autre examen, & alla faire son rapport à l'Evêque. Vous êtes de trop bonne foi, Monsieur l'Official, lui dit le Prélat: Et ces Messieurs en sçavent plus que vous. Avez-vous vû les servantes? Non, Monseigneur, répondit l'Official. Vous verrez que le premier aura écrit cinquante ans sur la tête de sa servante; & pour l'autre vous n'avez pas fait reflexion

qu'un Cheval est vieux à dix-huit ans,  
mais une fille de cet âge est bien jeune:  
Ainsi Monsieur l'Official vous avez  
mal fait vôtre devoir.



*Ce que c'est que vivre de ménage.*

**U**N fameux débauché qui vivoit  
de ménage, c'est-à-dire, qui  
vendoit ses meubles les uns après les  
autres, & les mangeoit, voyant  
que sa femme se desespéroit de voir  
tout emporter piece à piece, lui dit  
pour la consoler. Ma femme ne te  
tourmente point tant, je t'en prie,  
il vaut mieux manger nos meubles  
que de les laisser manger aux Sergens.



*Mauvaise intention sans succès.*

**U**N de ces gens qui empruntent  
volontiers pour ne rendre ja-  
mais, pria un de ses amis de lui prêter  
cent francs. L'ami lui promit, &  
le mena chez un Notaire pour lui en  
passer une obligation. L'emprunteur  
voyant que le Notaire l'alloit faire  
sur du papier; mettez-la sur du par-  
che-

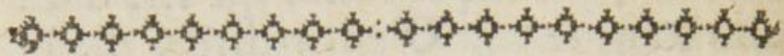
CONTES A RIRE. 31

chemin , lui dit-il , afin qu'elle dure plus long-tems. C'est-à-dire , dit le prêteur , que vous voudriez emprunter à payer aux Calendes Gréques ; ainsi trouvez bon , s'il vous plaît , que je ne fois pas vôtre dupe , & que je remporte mon argent. Apprenez à ne vous pas moquer une autre fois à l'avance.



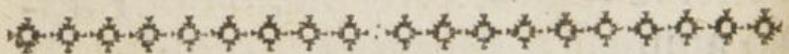
*Ridicule comparaison.*

**U**N Gentilhomme voulant recompenser un jeune Laquais qui l'avoit bien servi , fit venir un Savetier pour le lui donner en apprentissage. On convint plus aisément du prix , que du tems de l'engagement. Le Gentilhomme ne vouloit engager le garçon que pour trois ans , & le Savetier le vouloit avoir pour cinq. Puisqu'ainsi est , Monsieur , dit alors le Savetier , je reprends ma parole , & vous declare que quand Monsieur Frere unique du Roi voudroit apprendre mon métier , il voudroit qu'il s'engageât pour cinq ans. Une comparaison si singuliere fit rire le Gentilhomme , & conclure le marché.



*Qui perd son Procès peste contre ses juges.*

**U**N Normand & un Provençal sans Procès est une chose bien rare. Il y a quelques années qu'un homme de Provence en avoit un au Parlement, & peut-être même n'étoit-il pas des meilleurs. Il fut mis entre les mains de quatre petits Commissaires qui ne passioient pas pour d'habiles gens. Les Commissaires l'ayant rapporté à la Grand'-Chambre, le Provençal le perdit tout du long. En sortant du Palais bien fâché il rencontra un de ses amis, qui lui demanda ce qu'il avoit. Je viens mon ami, répondit-il, d'être tiré à quatre chevaux. Jugez de l'état où je dois être.

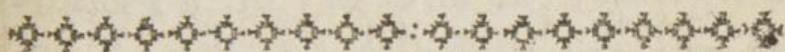


*Voyage de la Terre-Sainte.*

**U**N Bourgeois de Paris rencontrant un jour en rue un de ses amis, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû, lui demanda entr'autres choses après les civilitez ordinaires, com-

X  
CONTES A RIRE. 33

comment sa femme se portoit. Jel'ai laissée en état, répondit l'ami, d'aller bien-tôt visiter la Terre-Sainte. Comment, repliqua le Bourgeois, elle veut faire un si long voyage? Il n'y a pas si loin que vous pensez, repartit l'ami, de chez nous au Cimetiere, où je croi que ma femme ira bien-tôt. Elle a la poitrine fêlée, & j'ay prié le Marguillier de nôtre Paroisse d'attendre le payement de l'enterrement d'un enfant qui me mourut l'autre jour, dans l'esperance de le lui payer en peu avec celui de ma femme.



*Naïveté d'un Valet.*

UN Bourgeois de Paris avoit un Valet qui avoit Nom Noël, & étoit naïf, s'il en fut jamais. Son Maître étant las de lui, ou n'en ayant plus besoin, le donna à un de ses amis Conseiller au Châtelet. Quelque tems après le Bourgeois ayant un Procés au Châtelet, fut obligé d'aller solliciter ce Conseiller. Trouvant Noël dans la cour qui décrotoit de botes, & qui le reçût avec beaucoup de ca-

B 5

resses,

resses , il lui demanda comment il s'accommodoit avec son nouveau Maître ? Assez bien , dit Noël , à une carogne de servante près qui me fait enrager. Elle me brouille continuellement avec mon Maître & ma Maîtresse , & s'il se fait quelque chose de mal dans la maison c'est toujours Noël qui l'a fait. Durant cette conversation le Conseiller , qui étoit encore au lit , se leva , & passant dans la sale où il vit deux carreaux de vitres cassez , il demanda à la servante qui avoit fait cela ? Elle dit d'abord que c'étoit Noël. Noël qui l'entendoit de la cour , dit au Bourgeois : Ne vous ai-je pas dit , Monsieur , que c'est Noël qui fait tout. Le Conseiller voyant ensuite une serviette brûlée , demanda qui avoit fait brûler cette serviette : C'est Noël , répondit la servante. Hé bien , Monsieur , dit Noël au Bourgeois , ai-je menti ? Où est donc ce maraut de Noël , dit alors le Conseiller ? A quoi s'amuse-t-il ? Que ne se tient-il auprès de sa Maîtresse qui est sur le point d'accoucher , & à qui il arrive à tout moment quelque accident ? Vous voyez , Monsieur , dit Noël à son

CONTES A RIRE. 35

son premier Maître, qu'on me jette  
tour sur le corps, & je parie contre  
qui voudra qu'on va dire que c'est  
moi qui ai fait l'enfant dont Madame  
va accoucher.

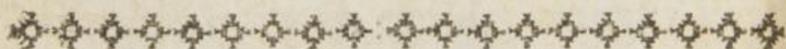


*Naïveté d'un Seigneur de la Cour.*

**U**Ne Dame de la premiere qua-  
lité regalant un soir plusieurs  
personnes de la Cour, voulut leur  
donner après soupé le divertissement  
de la Comedie. Il y avoit au nom-  
bre des conviez un Seigneur qu'elle  
connoissoit pour un homme simple,  
& très-facile à émouvoir pour tout  
ce qui pouvoit donner la moindre  
compassion. Les Comediens eurent  
ordre de jouer Sophonisbe, qui est  
une Tragedie pleine de grands mou-  
vemens, & sur tout vers la fin, où  
il s'agit de l'empoisonnement de cet-  
te Reine. Ces endroits là firent tant  
d'impression sur le cœur de ce pau-  
vre Seigneur, qu'il versa des larmes  
en abondance, accompagnées de sou-  
pirs qui n'étoient pas moins enten-  
dus que ceux des Acteurs. Les spe-  
ctateurs le voiant pleurer si liberale-

B 6 ment,

ment, ne pûrent s'empêcher de pleurer aussi, mais ce fut à force de rire. La Dame qui étoit assise auprès de lui, ravie d'avoir fait ce qu'elle vouloit, lui dit: Hé quoi, Monsieur, vous pleurez! Qui ne pleurerait pas, répondit-il en essuiant ses yeux, & poussant des soupirs & des sanglots qui lui entrecoupoient la parole, je ne sçaurois m'en empêcher, Madame, la pauvre Sophonisbe me fait trop de compassion. Si vous êtes si sensible, lui dit la Dame, à une chose qui ne doit pas vous toucher, que seroit-ce si l'on venoit vous apporter la nouvelle de la mort de vôtre femme? Ce n'est pas la même chose, Madame, répondit-il, ceci n'est point une fable, c'est une histoire véritable que j'ai lûe dans Tite Live.

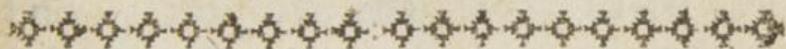


*Le Sonnet de Plutarque.*

**P**Lusieurs personnes distinguées de l'un & de l'autre sexe, s'étant un jour trouvées en visite chez un grand Seigneur, on y parla des productions de l'esprit, & sur tout de la Poësie. Le Sonnet étant alors fort à la mode, ce

CONTES A RIRE. 37

ce fut par lui qu'on commença. Un de la compagnie en recita un qui fut trouvé si beau, qu'on le lui fit redire deux ou trois fois: chacun eût la curiosité de sçavoir qui l'avoit fait; mais celui qui l'avoit recité, répondit qu'il n'en sçavoit rien, & qu'il ne s'en étoit pas même informé; mais que l'ayant trouvé fort beau, il s'étoit contenté de l'apprendre, sans se mettre en peine qui en étoit l'Auteur. Comme chacun témoignoit plus d'empressement de le sçavoir, à mesure que les difficultez augmentoient, un Seigneur de la compagnie, habile comme vous allez voir, mais voulant cependant passer pour homme d'érudition, dit fort gravement: Pour moi, Messieurs, je croi que ce Sonnet est de Plutarque, & il me souvient de l'avoir lû dans ses Oeuvres.



*La Carpe dans les chausses.*

**U**N Gentilhomme de la campagne avoit une terre en justice, & pour Juge un Procureur d'une ville voisine. Comme il y avoit peu d'affaires,

fares, Monsieur le Juge n'alloit au Château pour y tenir l'audience, qu'une fois tous les ans, & la coutume du Gentilhomme étoit de regaler ce jour-là ses voisins. Il arriva pour lors que le jour de ce regal fut un jour maigre. Monsieur le Juge étant arrivé, & ne trouvant personne dans la cour, comme il étoit familier dans la maison, il entre & gagne d'abord la cuisine, d'où heureusement le Cuisinier venoit de sortir. Il jetta les yeux sur un vaisseau plein d'eau, où il vit plusieurs Carpes vivantes. Ce spectacle lui fit plaisir, & il conclut de là qu'il feroit bonne chere; ce qui lui étoit fort extraordinaire. Se voyant seul dans la cuisine, & songeant au lendemain, il s'avisa de prendre une de ces Carpes, & de la mettre dans ses chausses, bien persuadé qu'on ne le soupçonneroit jamais de l'avoir prise, supposé qu'on s'apperçût qu'elle manquât. Son coup étant fait, il sort, & rencontre un Laquais qui s'en alla avertir le Gentilhomme de son arrivée. On le fait entrer dans la Sale où la compagnie commençoit à s'assembler, & il eut place auprès des Dames qui étoient

CGNTES A RIRE. 39

étoient autour du feu, car c'étoit en hiver. Pour mieux cacher son larcin il mit sa robe sur ses chausses, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur grosseur : cependant la Carpe sentant le feu, commença à se tremousser. Le hazard voulut qu'une des Dames de la compagnie s'en apperçût, en rit sous chape, & le dit à ses voisines, qui voiant aussi le mouvement, ne pûrent s'empêcher d'en rire, & de jeter de tems en tems des œillades à Monsieur le Juge, s'imaginant que ce fût tout autre chose que le mouvement d'une Carpe. Le Juge voiant qu'elles avoient toutes les yeux sur lui, vit bien d'abord qu'elles rioient à ses dépens ; mais il n'en sçavoit point le sujet, & c'étoit ce qui faisoit sa peine. Il ne fut pas long tems dans l'incertitude, & comme il n'étoit pas un homme à se déconcerter : Je voi bien, Mesdames, leur dit-il, que vous riez de moi ; mais pour vous faire voir que j'ai bien plus de sujet de me rire de vous, je m'en vais vous montrer ce qui vous fait rire : & en disant cela, il mit la main dans ses chausses. Les pauvres Dames croiant qu'il leur alloit montrer ce qu'elles se

figu-

figuroient , commencerent à se lever , & à mettre la main devant les yeux sur peine d'écarquiller les doigts. Non , non , Mesdames , leur dit-il , rassurez-vous : ce n'est pas la bête que vous pensez. Aiant enfin tiré la Carpe , vous voilà bien attrapées , leur dit-il , je parie que vous avez crû que c'étoit de la chair , & non pas du poisson. Chacun rit de l'aventure , & les Dames furent raillées tout le long du jour.

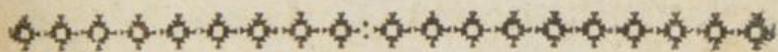


*Le pied de Biche.*

**U**Ne jeune fille de douze à treize ans , fort jolie , mais fort innocente à cause de sa jeunesse , travailloit à la Tapisserie chez une Demoiselle de la campagne , qui avoit un fils assez remuant & assez enjoué. Trouvant un jour cette fille endormie , il la baïsa sans l'éveiller ; mais voulant lui mettre la main sous la jupe , elle s'éveilla. Le garçon la rail-la d'abord de s'être ainsi endormie , & lui fit accroire qu'il l'avoit maniée par tout pendant qu'elle dormoit. Elle en rit , & lui dit que ce-  
la

## CONTES A RIRE. 47

la n'étoit pas vrai. L'Eveillé soute-  
nant toujours qu'il l'avoit fait , lui  
dit : Pour te faire voir que cela est ,  
veux-tu gager que je te dirai comme  
ton petit je ne sçai quoi est fait ? Ha !  
vraiment voire , répondit-elle , je pa-  
rie que vous n'en sçavez rien. Tiens,  
reprit-il , faisant une figure avec deux  
de ses doigts ; n'as-tu pas vû le pied  
de cette Biche qui est attaché à nôtre  
porte ? je gage qu'il est fait de même.  
Sur cela l'innocente toute honteuse  
alla trouver la mere en pleurant , &  
lui dit : Vôtre fils , Mademoiselle ,  
m'a manié par tout pendant que  
je dormois. La mere gronda son fils  
qui jura que c'étoit faux , & qu'il  
n'avoit dit cela que pour lui faire  
dépit. La jeune fille pleurant tou-  
jours ; il se moque de toi , lui dit la  
Demoiselle , c'est un petit menteur.  
Non , Mademoiselle , repliqua la fil-  
le , il ne ment point , car il m'a dit  
comme il est fait.



### *L'Image de Saint Sebastien.*

**A** Quatre ou cinq lieues de Paris,  
il y a un Village dans une Pa-  
roisse qui a Saint Sebastien pour son Pa-  
Pa-

Patron. L'Image de ce Saint étoit sur le grand Autel ; mais comme il s'étoit senti des guerres de Religion, & qu'il avoit eu le malheur de tomber entre les mains des Huguenots, il lui en avoit coûté la tête & les bras. Le Curé aiant représenté à ses Paroissiens qu'il étoit honteux de laisser leur Patron ainsi délabré, pouvant en avoir un neuf pour fort peu de chose, il fut résolu qu'on prendroit de l'argent de l'Eglise, pour en faire faire un autre de bois qu'on devoit argenter. Suivant cette résolution les Marguilliers furent envoyez à Paris avec l'argent nécessaire pour faire faire le Saint de la grandeur qu'il le falloit. Ils allerent trouver un Sculpteur, & lui demanderent combien il leur feroit paier pour un Saint Sebastien ? Il leur demanda de quelle matiere ils le vouloient ? Ils dirent de bois, qu'ils feroient ensuite argenter. Mais de quel bois, reprit le Sculpteur ? De chêne, répondirent-ils. Il voulut sçavoir la grandeur du Saint : ils lui montrèrent la mesure qu'ils avoient apportée. Ce n'est pas le tout, continua le Sculpteur, il faut sçavoir si vous le voulez

CONTES A RIRE. 43

lez mort ou vivant. Cette question embarrassâ fort les Marguilliers, qui ne s'étoient point preparez là-dessus, & qui ne sçavoient que répondre. C'est une grande pitié, dit l'un d'eux, faut-il pour cela nous en retourner sans rien faire ? Il le faut bien, dirent les autres ; car quelle apparence de leur aller porter un Saint vivant, s'ils le veulent mort. Celui de tous qui se croioit le plus habile, decida la question. Vous voilà bien embarrassé, leur dit-il, il n'y a point tant à consulter, vous n'avez qu'à le faire vivant, dit-il au Sculpteur, si on le veut mort, il y aura moien de le tuer après.



*Les Pois de Zorobabel.*

UN bon homme avoit acheté des Pois pour son Carême, & les avoit mis dans son grenier. Un voleur escalada de nuit la maison, & enleva les Pois. Le bon homme demande de tous côtez des nouvelles de ses Pois, & apprend enfin que le voleur se nommoit Zorobabel. L'homme lui étant inconnu, il demande  
in-

inutilement à droit & à gauche, si on ne le connoissoit point. Comme le nom étoit bizarre, il vint enfin à l'oublier, & ne trouva personne qui pût l'en faire souvenir. Quelque tems après étant à la Grand' Messe le jour de la Nativité de la Vierge, où l'Evangile est la Genealogie de Jesus-Christ, rapportée au premier Chapitre de S. Matthieu, le Curé n'eut pas plûtôt lû ces paroles, *genuit Zorobabel, Zorobabel autem genuit*, que le bon homme s'écria comme un perdu. Le voilà, justement mon voleur de Pois. Ceux qui ne sçavoient pas l'aventure, furent surpris d'une pareille audace, & ceux qui la sçavoient, & connoissoient le personnage en rirent de bon cœur. Le bon homme cependant retint si bien le nom de son voleur de Pois, & s'en informa si bien, qu'à la fin il le trouva, & le reduisit à composer.



*Le Juge ignorant.*

**U**N Païsan emprunta une Anesse de son voisin, pour porter quelque chose au marché, & en revint si que

## CONTES A RIRE. 45

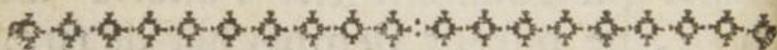
tard, que l'Anesse revenant à vuide s'égara dans le bois, & fut mangée des Loups. Le prêteur redemande son Anesse. L'emprunteur répond, que les Loups l'avoient mangée; qu'il en étoit la cause, & que par conséquent elle étoit perdue pour lui. D'abord assignation par devant le Juge ordinaire, qui étoit un ignorantissime. La cause se plaide, & l'emprunteur sentant par quelques paroles, que le Juge avoit lâché, qu'il étoit dans les interêts de sa partie & qu'il alloit être condamné, s'écria tout haut. Avant que de passer outre, Messieurs, je dois vous dire que je refuse Monsieur le Juge, & soutiens pour cause de recusation, qu'il est parent de la Defunte; & c'est ce que je puis prouver aisément. Les Assistans qui connoissoient l'ânerie du Juge, ne pûrent s'empêcher de rire. Le Juge n'osa jamais répondre à la cause de recusation, & le procès demeura au croc.

Le



*Le Prédicateur ennuyeux.*

**U**N Prédicateur éternel, c'est-à-dire, qui avoit toutes les peines du monde à finir, & qui souvent oublioit le sujet de son Sermon après avoir prêché deux heures durant, & étoit deux autres heures à le retrouver, prêcha un jour bien plus longtems qu'à l'ordinaire. Les Auditeurs persuadés, qu'il en avoit pour tout le reste du jour, commencerent à défiler un à un. Le Sacristain se voyant seul, & le Prédicateur prêchant toujours. Je vous laisse les clefs, Monsieur le Curé, lui dit-il. Prêchez à vôtre aise, & quand vous aurez fait, vous fermerez, s'il vous plaît la porte, & ferrerez les clefs.



*La Fiancée.*

**U**Ne Belle qui mouroit d'envie de tâter des plaisirs du mariage (car il n'y a point de si grande Agnès, qui ne sçache que le mariage en donne) fut enfin Fiancée à un jeune homme. Comme elle avoit entendu dire à ses compagnes, qu'il y avoit

CONTES A RIRE. 47

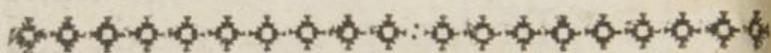
avoit eu des filles qui avoient été contraintes de se faire démarier à cause de l'impuissance de leurs maris, & qu'elle avoit vû tout de nouveau que le Parlement de Paris ayant ordonné le congrez en presence de témoins, avoit demarié pour le même sujet une Dame de grande qualité, elle craignoit extrêmement d'être du nombre des malheureuses. Cette apprehension la rendoit fort attentive à toutes les actions de son époux prétendu. Un jour entr'autres qu'il venoit la voir, l'ayant appercû de loin, & s'étant mise à la fenêtre, le Galant se mit à piffer sans prendre garde que sa Maîtresse étoit à la fenêtre. Comme il lui tournoit le dos, la Belle ne pût voir que l'eau qui donnoit contre la muraille; mais croyant en avoir assez vû pour faire rompre son mariage. Je n'en serai pas la dupe, dit-elle; la méche est trop déliée, pour que le cierge soit bien gros.



*Les gages qui courent.*

**L**E Valet de chambre d'un Gentilhomme de la Campagne, voulant quitter son Maître dont il ne pou-

pouvoit pas arracher un fou , lui dit , qu'il cherchoit un autre Maître , & le pria de le payer pour le tems qu'il l'avoit servi. Le Gentilhomme qui se trouvoit bien du garçon , & qui n'avoit pas envie de le perdre , ne croyant pas en trouver un autre qui le servît mieux & à meilleur marché , lui dit : Mon enfant , tu as tort de te plaindre ; il est vrai que je te dois , mais aussi tes gages courent. C'est là le Diable , répondit le garçon : J'ay peur qu'ils courent si bien que je ne pourrai jamais les attraper.



*La Fille abusée.*

**U**Ne jeune Fille ayant été débauchée par un homme à bonnes fortunes , auquel elle avoit tout accordé sous promesses de mariage , conçût ensuite une si forte aversion pour lui , qu'elle auroit fait toutes choses au monde pour le perdre. Comme on n'est toujours que trop ingénieux à accommoder la Religion à ses interêts & à ses passions , la Belle se trouva à un Sermon. Le sujet du

X  
a, lui  
Maitre  
le rem  
homme  
son, &  
perdre,  
un autre  
eur mar  
as tort  
le je te don  
rent. C  
le gars  
si bien  
trapper.

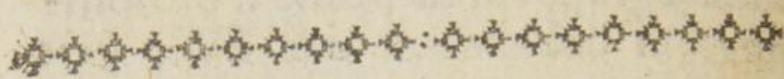
♦♦♦♦♦

ant été  
nme à bo  
avait to  
de maria  
orte av  
it fait  
our le pe  
jours que  
oder la Re  
ses passio  
Sermon. L

**CONTES A RIRE. 49**

du Prédicateur étoit la fornication. Après avoir décrit bien pathetiquement la grandeur du peché d'un homme, qui débauchoit une Fille sous promesse de mariage ; nouveau degré d'atrocité, & remarqué que c'étoit la jetter dans un malheur irréparable, & l'obliger ensuite à se prostituer à tout le monde ; il apostropha les hommes avec toute la sainte aigreur, dont un Prédicateur devroit être capable. Prenez-y garde, Messieurs, dit-il. Je parle à vous, jeunes gens, qui faites gloire de tromper de pauvres Filles, & je soutiens que vous répondrez, non seulement du peché que vous avez commis avec elles, mais même de ceux qu'elles commettront avec d'autres, parce que vous en êtes la cause, & que c'est vous qui les avez mises dans cette mauvaise route. Cela fit tant de plaisir à la jeune Fille, qu'au retour ayant rencontré une de ses bonnes amies : Ma chere, lui dit-elle, je ne voudrois pas pour rien du monde, n'avoir été au Sermon du Pere. Il a dit que le lâche qui m'a trompée répondroit de tous les pechez de la même nature, que je ferai desormais. Je me venge-

50 NOUVEAUX  
rai de ce traître, & j'en ferai tant,  
que le perfide sera damné.



*Panegyrique de Saint François.*

**U**N Cordelier faisant un jour le  
Panegyrique de Saint François  
ne manqua pas selon la coûtume,  
d'en faire le Pontife de tous les Saints.  
Il n'en trouvoit point qui lui fussent  
comparables, & qui ne fussent cent  
piques au dessous de lui. Il avoit beau  
lui chercher une place, il n'en trou-  
voit point d'assez glorieuse pour  
lui. Où le mettrons-nous, s'écrioit-  
il, le bienheureux Pere Seraphique  
Saint François ? Où le mettrons-  
nous ? Le confondrons-nous dans  
la foule des autres Saints ? C'est  
trop peu de chose pour lui. Le met-  
trons-nous avec les Prophetes ? Ha !  
il est bien au dessus de tous les Pro-  
phetes. Avec les Patriarches ? ce n'est  
pas encore assez. Où le mettrons-  
nous donc, Messieurs ? Avec les An-  
ges ? il est encore bien plus excellent  
que ni les Anges, ni les Archanges,  
ni les Cherubins, ni les Seraphins.  
Qu'le mettrons-nous donc, Mes-  
sieurs,

CONTES A RIRE. 51

seurs, s'écria-t-il encore ? Un certain Goguenard qui étoit présent, & qui s'ennuioit fort de ces répétitions fleuries, se leva, & dit tout haut au Predicateur : Mon Pere, puis que vous ne sçavez où le mettre, vous le mettrez, s'il vous plaît, à ma place ; car je vous répons que je m'en vais.



*Naïveté d'un Païsan.*

**U**N Prince Souverain étant tombé malade en un lieu éloigné de sa demeure, les Medecins l'ayant un peu rétabli, lui ordonnerent le lait d'Anesse, & lui conseillerent de changer d'air, & de retourner dans ses Etats. Il emmena deux ou trois Anesses, & fit marché avec un Païsan pour les gouverner & les nourrir, moiennant quarante francs par mois. Le mois étant expiré, & le Païsan ne pouvant être païé des Officiers du Prince, trouva moien de parler au Prince, & de se plaindre de ses gens, dont il ne pouvoit pas arracher un sou. Le Prince qui étoit équitable, commanda à son Maître d'Hôtel de

C 2                      paies

## 52 NOUVEAUX

paier tout à l'heure le pauvre homme. Le Maître d'Hôtel l'emmena, & lui compte quarante francs. Ce n'est pas là mon compte, Monsieur, dit le bon homme. N'est-on pas convenu avec vous à quarante francs par mois, répondit le Maître d'Hôtel ? je vous paie le mois expiré, & dans le tems je vous paierai l'autre. Il est vrai, dit le Païfan, que l'accord est fait à quarante francs par mois pour les Anesses; mais de quoi deviendront les petits Anons qui sont freres de lait de Monseigneur ? Voulez-vous qu'ils meurent de faim ? puis que le lait des meres contribue à la nourriture de Monseigneur, il me faut bien quelque chose pour la nourriture des enfans. On en fit le conte au Prince; il en rit, & trouva que le bon homme avoit raison, & ordonna qu'on lui donnât encore quarante francs pour ses freres de lait.



### *Le Prédicateur ignorant.*

**U**N Predicateur des plus ignares prêchant le jour des Rois sur ces paroles de l'Evangile, *venient Reges*

CONTES A RIRE. 53

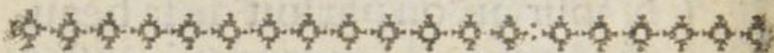
Reges, &c. dit à ses Auditeurs: l'E-  
vangeliste Messieurs nous prédit un  
grand malheur; car *venient Reges* veut  
dire qu'il viendra des enragez; mais  
si la prédiction est affligeante, ce qui  
suit est fort consolant, *aurum, thus,*  
& *myrrham*, c'est à dire qu'ils au-  
ront la toux, & mourront.



*La Belle au poil blond.*

UN jour qu'on parloit de la beau-  
té dans une compagnie assez  
nombreuse, composée de Cavaliers  
& de Dames, presque tout le mon-  
de demeura d'accord qu'une Demoi-  
selle de la compagnie l'emportoit sur  
toutes celles de la troupe. Comme  
on louoit avec profusion son teint &  
son éclat, la Belle qui ne manquoit  
pas de modestie, ou qui vouloit s'ar-  
tirer de nouvelles louanges, dit: ce  
qui vous fait juger si favorablement  
de moi, Messieurs, c'est peut-être  
parce que j'ai le poil de ma nature  
blond, & d'ordinaire la blonde a de  
la blancheur; mais c'est un faux éclat  
qui est sujet à tromper. Chacun rit  
du tour de son expression. Ceux qui

aimoient la pagnoterie, ne manqueraient pas de la reveler, mais les personnes du meilleur goût & les plus équitables, virent bien qu'elle n'avoit pas fait attention à l'équivoque, & qu'elle avoit voulu dire qu'elle étoit blonde de son naturel. Cette transposition est assez ordinaire à bien des gens, qui ne croient pas qu'il vaille la peine de s'en corriger; cependant il est certain que cela fait souvent de fâcheuses équivoques.

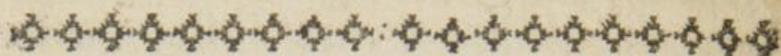


*L'enseigne du Borgne.*

Ceux qui vouloient tenir Cabaret à Roüen, payoient autrefois pour le droit d'enseigne un Ecu ou quatre francs; & de ce droit étoit alors fermier un Borgne, aussi de travers lui seul que cinquante autres marquez au B. Un certain homme qui avoit eu un demêlé autrefois avec le Borgne ne pût avoir la permission de mettre une enseigne à moins d'une pistole. Le Cabaretier ne pouvant faire autrement, fut contraint d'en passer par-là, sauf à chercher les moyens de se dédommager d'ailleurs.

CONTES A RIRE. 55

Il n'eut pas plutôt permission de lever une Enseigne, qu'il fit peindre un Borgne qui prenoit une pistole, avec ces paroles en grosse lettre, **AU BORGNE QUI PREND.** Ceux qui voyoient l'Enseigne, & qui sçavoient l'avanture, rioient de tout leur cœur. Le Borgne l'ayant sçu fut extrêmement choqué, & mit le Cabaretier en Justice. Le Cabaretier avoüa devant le Juge, qu'il avoit mis cette Enseigne pour se moquer du Borgne qui lui avoit fait payer une pistole pour une chose, dont les autres ne payoient qu'un écu. Le Borgne convint du fait, & fut condamné à rendre le surplus, & le Cabaretier à reformer son Enseigne. Cette reforme fut bien-tôt faite, car il ne fit qu'ôter un P. sans toucher à la peinture, si bien qu'on lisoit au Borgne qui rend. Le Borgne s'en plaignit encore; mais il fut renvoyé sur ce que le Cabaretier soutint qu'il avoit satisfait à la sentence, en faisant ôter le P. Aussi étoit-il vrai, que le Borgne faisoit une certaine posture en prenant la pistole, qu'on ne sçavoit s'il la prenoit, ou s'il la rendoit.

*L'Etudiant.*

UN jeune homme de bonne mine étudioit autrefois à Orleans, & s'étoit mis en pension chez un Bourgeois qui avoit une fort belle femme, dont l'Etudiant étoit passionnement amoureux. Le mari étoit si jaloux de sa femme, qu'il la gardoit à vûë; excellent moyen pour lui faire venir l'envie d'écorner la foi conjugale. Comme le Galant étoit aussi bien fait que le mari l'étoit peu, & que la Belle étoit outrée de déplaisir des algarades de son jaloux, l'Etudiant n'eut pas de peine à donner autant d'amour qu'il en avoit reçu. Il ne s'agissoit plus que de trouver occasion de sacrifier à l'amour; mais cette occasion étoit très-difficile à trouver, attendu la vigilance du jaloux. Comme il suffit d'être amoureux pour être inventif, il fut convenu qu'à un certain signal ils se rendroient aux lieux l'un après l'autre. L'endroit étoit assez spacieux, & il y avoit deux sièges où deux personnes pouvoient être fort à l'aise. L'Etudiant

CONTES A RIRE. 57

Et d'abord s'y rendit le premier, & la Belle ne le fit pas attendre long-tems. Ils ne furent pas plutôt enfermez, que sans perdre le tems en préambules inutiles, ils commencerent à officier: Mais leurs plaisirs furent troublez par le jaloux, qui cherchoit sa femme de tous côtez, & ne la trouvant pas, s'avisa de l'aller chercher aux lieux. Voyant la porte fermée, & ne doutant pas qu'il n'y eût quelqu'un, il se met à heurter. La Belle bien surprise connoissant son mari à sa maniere de heurter, demeura plus morte que vive. Le Galant qui ne pouvoit faire le sourd, demande qui va là? C'est moi, Monsieur, répondit le jaloux, ouvrez, je vous prie, car je suis fort presse. Je ne le suis pas moins que vous, répondit l'Etudiant. Il y a deux trous, repliqua le jaloux, vous n'en pouvez occuper qu'un. Il est vrai qu'il y a deux trous, repartit l'Etudiant, mais j'en occupe un, & l'autre est sale. Ne vous impatientez pas je suis à vous. La Belle se croyoit perdue, lorsque l'amour envoya tout à propos un Gentilhomme de la part de l'Intendant, qui fit dire au jaloux qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire

importante, où tous les momens étoient précieux. Il alla donc parler au Gentilhomme, & les Amans profiterent du tems pour se tirer d'affaires.



*La Femme à Haut-de chausses.*

UN homme avoit une femme si méchante & de si mauvaise humeur, qui n'osoit ouvrir la bouche où elle étoit, ni même trouver mauvais les cornes qu'elle lui faisoit porter, au vû & au scû de tout le monde. Ce Roi des Cocus le plus pacifique qui fut jamais, avoit un valet goguenard, & qui boufonnoit familièrement avec lui. Parlant un jour à ce valet de quelque chose qu'il avoit envie de faire. Il faut avant toutes choses, dit le valet, avoir l'approbation de vôtre femme. Il faut dit le Cocu, que ma femme veuille ce que je veux. Vous pourriez faire accroire cela, repartit le valet, à un homme qui ne vous auroit pas vû en affaire comme moi. Je suis persuadé que si vous aviez avalé un plein panier de plumes, vous n'oseriez ni

vous

CONTES A RIRE. 59

toussler, ni cracher devant elle à moins qu'il ne lui plût. Je te prie de croire, repliqua le Cocu, que quand je voudrai, je mettrai ma femme à la raison. Je suis le maître chez moi, & je porte le Haut-de-chausse. Ho! cela étant, reprit le valet, votre femme est donc plus maître que vous. Vous ne portez qu'un Haut-de-chausse, & peut-être le même pendant un an, & votre femme en porte cinq ou six en une heure, & quelquefois davantage.



*Les Armes du Gentilhomme Gascon.*

UN Gentilhomme de Gascogne fit venir un Peintre pour faire peindre ses Armes qu'il vouloit faire mettre en broderie sur les housies de ses Mulets. Il dit au Peintre qu'il vouloit un Château d'or en champ de gueules, dans le Château un chien qui aboyât, & à la porte un homme d'argent, ayant à la main une épée de même. Le Peintre l'assura qu'il feroit bien tout cela, & l'on convint du prix. Quelques jours après le Peintre apporta les Armes. Le Gen-

tilhomme les examinant trouva, bien le Château, l'homme l'épée à la main, comme il les demandoit : Mais n'entendant point japer le chien, il lui demanda d'où vient qu'il avoit fait un chien muet. Il n'est point muet, Monsieur, repliqua le Peintre; mais comme c'est l'heure que vos Domestiques dînent, le drôle est à la cuisine à ronger quelque os, & ne songe à rien de plus.

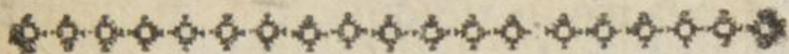


*La serrure à toutes clefs.*

UN Bourgeois de Paris avoit une Fille si bien faire, & si belle, qu'elle avoit autant de soupirans qu'il y avoit de jeunes hommes dans le quartier. Comme le Diable se fourre par tout, il arriva malheureusement que la Belle devint grosse. Son pere s'en apperçut le premier. Il lui fit une Mercuriale un peu violente, qui fut suivie de maintes gourmades. La mere accourut au bruit, & voyant que son mari la battoit à outrance, elle voulut sçavoir la cause d'une si vehemente colere. Le mari lui apprit la grossesse de sa fille, & se tournant

CONTES A RIRE. 68

nant vers la mere tout furibond; ce seroit toi, coquine, lui dit-il, qu'il faudroit bâtonner. C'est par ta faute que cet affront nous est arrivé. Si tu avois eul'œil sur elle, & que tu l'eusses bien gardée, cette infamie ne seroit pas tombée sur nôtre famille. Vous n'y pensez pas, mon ami, répondit la femme: Il n'est pas si aisé que vous croyez de garder une serrure que toutes sortes de clefs peuvent ouvrir.



*La Dame belle par derriere.*

UN Cavalier ayant rencontré en ruë une Dame fort propre & de fort belle taille, crût la voyant par derriere, qu'elle ne pouvoit qu'être fort belle. Le Cavalier s'avance, & trouve que le visage répondoit fort mal au reste. Chagrin des'être trompé, il voulut se venger par une mal-honnêteté. Je suis bien marri, Madame, lui dit-il, de m'être donné tant de peine pour vous voir. Je vous croyois aussi bien faite par devant que par derriere, & je m'avançois dans la resolution de vous donner un  
baiser;

baïser: Mais vous êtes trop laide, & je vous en remercie. Vous vous rebutez bien aisément, Monsieur, lui dit-elle. Il n'est pas juste que vous perdiez vos peines. Si vous me trouvez belle par derrière, vous pouvez me baïser de ce côté-là.

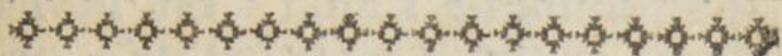


*Le Trésorier inutile.*

**I**L y avoit un Cardinal qui faisant beaucoup de dépense, mangeoit deux fois plus que son revenu, & devoit de tous les côtez. Cette Eminence étoit souvent visitée par un Abbé, qui tout accommodé qu'il étoit mangeoit la plûpart du tems chez le Cardinal qui tenoit fort bonne table. Quoique l'Abbé ne tint point maison, & qu'il donnât à ses gens leur argent à dépenser où bon leur sembloit, il ne laissoit pas d'avoir un Maître d'hôtel & un train fort lesté & fort bien entretenu. Etant un jour à table chez le Cardinal, son Eminence lui dit: Vous êtes bien fou de nourrir & de payer un Maître d'hôtel en ayant aussi peu de besoin que vous avez, puis que vous ne re-  
bez

CONTES A RIRE. 63

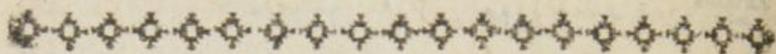
riez point ordinaire. Vous avez raison, Monseigneur, dit l'Abbé. Votre Trésorier & mon Maître d'hôtel sont deux Domestiques bien superflus.



*Le Sergent à grand nez.*

UN Sergent se promenant à Paris pour exécuter un arrêt du Conseil, & passant devant la boutique d'un Marchand, il le mit en devoir de la faire abatre, & le Marchand en devoir de s'y opposer. Le Sergent produisit l'arrêt du Conseil portant qu'on jetteroit par terre tout ce qui avançoit dans la rue & qui ne servoit de rien, & fit voir en même tems la commission qu'il avoit d'exécuter l'arrêt. Le Marchand voyant que le Seigneur Sergent avoit un nez d'une grandeur énorme, & qui surpasseoit de deux grands pouces ceux qui étoient de la taille la plus demesurée. Vous devriez commencer à faire exécuter vôtre arrêt par vôtre visage, où il y a plus de superflu qu'à ma boutique, dit le Marchand. Remarquant ensuite que le Sergent avoit peu de barbe,

barbe, je ne suis pas surpris, dit-il, qu'une barbe ne puisse pas pousser à couvert d'un nez d'une si prodigieuse circonference.

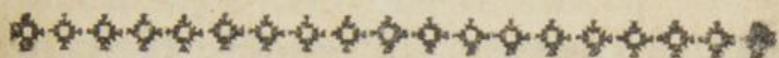


*Gasconnade.*

UN Cavalier de Gascogne étant un jour en compagnie où la bravoure étoit le sujet de la conversation, matiere sur laquelle le Gascon parle plus volontiers que sur aucune autre, fit une longue enumeration de ceux qu'il avoit tuez. Comment osez-vous, lui dit-on, vous promener par Paris après en avoir tant tué? Paris est bon, où vous avez des lettres de grace pour tous les meurtres que vous avez faits. Vous moquez-vous de moi cadedis, dit le Gascon, les châssis de mes fenêtrés ne sont faits d'autres choses. Nos prédecesseurs étoient bien de meilleure affaire qu'on ne l'est aujourd'hui. Je tuai dernièrement un homme le plus galamment du monde, & j'ay plus de peine à obtenir ma grace, que je n'en ai eu de tous ceux que j'ay expedié depuis dix ans. Ce Chance-  
 lieg

CONTES A RIRE. 65

lier n'est pas genereux comme l'étoient ses prédecesseurs. J'ay beau lui dire que j'ay tué cet homme honnêtement, il ne fait morbleu que se moquer de moi. Je suis au defespoir de n'avoir pas à faire à un homme d'épée. J'enrage. Il n'y a point d'honneur à acquerir avec les gens de robe.

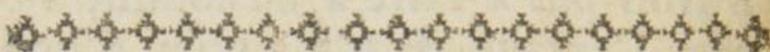


*Autre.*

UN Gentilhomme Gascon étant allé il y a quelques années à une des Cours d'Allemagne, trouva le moyen de s'y établir assez avantageusement. La Princesse qui étoit enjouée, & qui aimoit les faillies, prenoit plaisir à le faire parler, & le voyoit volontiers. Un jour l'après dîné qu'elle avoit grosse compagnie, elle lui dit, Monsieur le Chevalier, les gens de vôtre pais sçavent si bien faire des Gasconnades, faites-nous-en une je vous prie, pour divertir la compagnie. Je n'ay point encore vû de Gascon qui y réüssisse mieux que vous. Il s'en excusa d'abord; mais étant pressé, non, Madame, dit-il, je n'en ferai rien s'il vous plaît.

J'ay

J'ay trop d'obligation à vôtre Altesse, & vôtre vie m'est trop précieuse. Si je vous faisois une Gasconnade, je vous ferois tous mourir de peur.



*Autre.*

**L**E Sieur de la Tarrade, Gascon à vingt-quatre carats, parlant un jour de sa naissance & de ses grands biens, élevoit jusqu'aux nuës les magnifiques bâtimens & les grands revenus de sa terre de la Tarrade, & se plaignoit entr'autres choses que ses coquins de valets avoient vendu dans sa forêt pour plus de mille écus de bois mort. Il ne fut pas plutôt parti, qu'un de la compagnie du même pais, & qui le connoissoit, qui avoit même vû cette belle terre de la Tarrade, dont il parloit, si magnifiquement, dit: Messieurs, pures fanfaronnades que ce que vous dit cet homme. J'ay été chez lui; je connois la Tarrade, & je vous jure foi de Gascon & d'honnête homme, qu'un Escargot & même pas des plus gros, feroit en moins d'un quart-d'heure sans aller plus

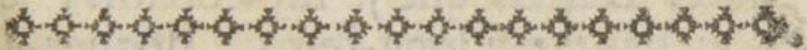
CONTES A RIRE. 67

plus vîte que le petit pas, le tour & le contretour de sa terre.



*Fanfaronnade Espagnole.*

UN Capitaine Espagnol voyant un jour l'ennemi de bien près, se mit à trembler. Ceux qui le virent tout tremblant lui dirent. Quoi, Monsieur, vous tremblez quand vous voyez l'ennemi ? Nous avons meilleure opinion de votre courage. C'est dit-il, le courage qui me fait trembler. La chair s'aime ; elle est fragile & timide, & elle tremble parce qu'elle prévoit que mon courage va l'exposer à de grands dangers.



*L'Epée alterée.*

UN Espagnol des plus fanfarons, qui se piquoit le plus de bravoure, & qui étoit dans le fond le plus poltron qu'il y eût jamais, parlant un jour à son valet des prouesses qu'il disoit avoir faites dans les quatre parties du Monde, où il avoit par tout signalé sa valeur ; son valet qui

## 88 NOUVEAUX

qui le connoissoit, & qui étoit aussi familier avec lui que Dom Quixote de la Manche avec Sancho Pança, lui dit en plaisantant. Je suis persuadé, Monsieur, que ce que vous dites est vrai, car en quelques cabarets & bordels que j'aïlle, j'entens dire par tout que vous êtes un fort vaillant homme: Mais par malheur pour moi ces accez de vaillance ne vous ont pas faisi depuis que je suis avec vous, & je ne puis pas dire avoir été témoin oculaire d'aucune de ces grandes actions, que tout le monde vante si fort. Sçais-tu bien pourquoi, mon garçon, répondit l'Espagnol? C'est que ma valeur est si redoutable par tout, que personne n'ose m'attaquer. Depuis que je me connois, je n'ay pas été si long-tems à donner à boire à mon épée. Comme je suis ignorant, repliqua le valet, je vous prie, Monsieur, de me dire ce que signifie donner à boire à vôtre épée. Je n'avois pas cru jusqu'ici que les épées fussent alterées. Tu n'entens pas mon enfant, repartit le Maître, les affaires de la guerre. La liqueur des épées est le sang de ceux qu'on tue; mais, Monsieur, avec vôtre  
per

## CONTES A RIRE. 69

permission, puisque les épées boivent, il faut aussi qu'elles mangent; car autrement elles se redroient malades. La mienne, mon bon homme, ajouta l'Espagnol ne se nourrit que de cœurs de Capitaines; les autres de moindre volée s'accoutument des têtes, des bras & des jambes de ceux qu'elles terrassent dans le combat. Ho, les belles choses que vous m'apprenez répondit le valet! Que je prens de plaisir d'entendre conter de pareilles aventures! Je suis ravi d'entendre dire j'allai, je frapai, je tailai, je tuai, je reduisis en poussiere, je fendis une tête jusqu'aux dents; mais comme je crains un danger aussi bien que Panurge, j'aime fort à le voir de loin; mais quand je vois trembluer une épée, je tremble deux heures après, & j'avoüe que je suis un poltron fiefé. Maraut, lui dit son Maître, ne prononce jamais ce mot de poltron dans mon logis, car c'est le profaner entierement. Puis que tu n'a pas de cœur, il ne falloit pas choisir pour Maître la terreur du genre humain. Jel'ai fait, Monsieur, lui dit le valet, pour me mettre à couvert des insultes; car étant avec

vous.

vous, qui Diable oseroit me regarder de travers ? Tu as plus d'esprit que je ne croyois, mon ami, répondit l'Espagnol, & c'est fort sagement pensé.



*Rodomontade des plus Espagnoles.*

UN Espagnol aussi fanfaron pour le moins que celui dont on vient de parler, entretenant un jour son valet de ses exploits heroïques, & ne laissant pas un seul petit coin de la terre habitable où il n'eût signalé la valeur de son bras; le valet qui le connoissoit, & qui se moquoit de lui: Mais, Monsieur, lui dit-il, ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez été banni de France ? Il est vrai, répondit le fier à bras; mais sçais-tu bien pourquoi ? C'est que le Roi qui sçavoit les belles actions que j'avois faites par tout où je m'étois trouvé, & qui n'ignoroit pas le nombre infini de mes conquêtes, eut peur que je le déthrônasse, & me fit sortir de ses Etats. Mais tu ne sçais peut-être pas comme je m'en suis vengé depuis. Je te le dirai; mais écoute

## CONTES A RIRE. 71

écoute bouche cousue, car les Rois sont des personnes sacrées : Mais comme je m'estime autant qu'eux, & qu'encore que je ne sois pas Roi, ma valeur peut, quand il me plaira, me faire monter sur le premier trône de l'Europe, je veux bien te dire cette belle action qui a été jusqu'ici un secret pour tout le monde. Tu as sans doute entendu dire qu'un Roi de France fut tué d'un coup de lance par un Chevalier inconnu. J'en ai ouï parler, répondit le valet, mais je croyois qu'il y avoit long-tems que cela étoit arrivé. Pas si long-tems que tu crois, reprit l'Espagnol : Mais qui étoit ce brave Chevalier à ton avis ? Helas ! Monsieur, repliqua le valet ! Comment le sçaurois-je, puis que vous dites que personne ne le sçait ? Apparemment cela s'est fait dans un four. Tu es un malin coquin, repartit l'Espagnol, & tu ne merite pas que je te fasse confiance d'un secret si important. Entre nous ce fut moi qui fis le coup pour me venger ; mais chut. J'ay fait nombre d'autres actions d'éclat qui n'ont été sçûes de personne.

*Autre.*



*Autre.*

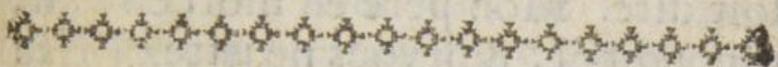
**P**UIS que je fais entrer ici nos bons Gascons, & que je les mets souvent à la suite des Espagnols, tous gens à faillies & à Rodomontades, il faut encore dire un mot des derniers. La veille d'une bataille un Espagnol qui commandoit une compagnie de Dragons, voulant exprimer le carnage qu'il se promettoit de faire des ennemis, j'en tuerai tant, dit-il, que je ferai une montagne de cette vaste campagne; & le Soleil voyant cette hauteur où il avoit accoutumé de voir une plaine, croira s'être égaré de son chemin. Je veux que les fleurs de ces campagnes flottent dans le sang des ennemis de mon Souverain, & que les seules herbes que j'ai sous mes pieds se réjouissent de cette misere commune. Elles disputeront de couleur avec les œillets, & en dépit de l'Aurore qui les fait naître vertes, à force de pleurs je veux qu'elles meurent rouges.

Un autre qui faisoit semblant de vouloir se battre, disoit à son ennemi

mi

CONTES A RIRE. 73

mi en le menaçant. Sors, coquin, si tu as le cœur de paroître devant moi. Je rendrai bon compte de ta carcasse, & la mettrai en tant de pieces, que la plus grosse étant jettée en l'air, fera moins d'ombre que le plus petit des atômes.



*L'Eau benite du Normand:*

UN Normand étant à Bordeaux, se mit en tête de déniaiser un Gascon, ouvrage difficile. Le Gascon fut plus fin que le Normand, car il le surprit la main dans sa poche, où il cherchoit sans doute autre chose que son Chapelet. Le Normand fut arrêté, mis en prison, & condamné au fouët; mais s'étant trouvé marqué aux Armes du Roi, il fut ramené en prison, & condamné à être pendu. Il avoit un fils en Normandie, lequel aiant eu avis de la catastrophe de son pere, prit le deüil, donna à sa mort une cause plus honorable, & lui fit faire un Service par je ne sçai quel mouvement de pieté. Le Service étant achevé, le Curé suivant la coûtume, prit le Be-

D netier

netier, & alla jeter de l'Eau benite sur le tombeau du défunt, que le fils avoit fait faire avec toutes les cérémonies requises. Comme le Curé faisoit son Office, plus haut, Monsieur le Curé, je vous prie, dit le fils. Le Curé lui ayant demandé ce qu'il vouloit dire. Mon pere est mort en l'air, répondit-il, & si vous ne jetez l'Eau benite plus haut, il n'en attrapera pas une seule goutte.

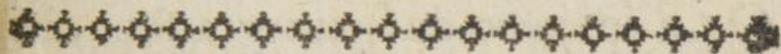


*La Relique du Normand.*

**I**L se fit un jour à Paris une bataille, ou plusieurs attraperent maintes balafres. Le Capitaine du quartier survint dans l'émotion, & arrêta tous ceux qui lui tomberent sous la main. Un Normand se trouva du nombre, quoiqu'il n'eût fait que jurer des coups. Quelques jours après il fut mené devant le Juge. Interrogé d'où il étoit, il répondit qu'il étoit Normand, & Sergent de sa profession. Questionné sur la bataille, il protesta qu'il n'avoit rien fait, & qu'il étoit innocent. Si vous êtes innocent du crime dont il s'agit, mon ami,

## CONTES A RIRE. 79

ami, lui dit le Juge, vous en avez apparemment bien fait d'autres dont vous n'avez pas été puni. Je suis homme de bien, Monsieur, répondit l'Accusé, & je n'ai jamais rien fait qui merite la prison. Le Juge le regardant fixement, lui dit : Vous êtes Sergent, rousseau, & par dessus tout cela Normand, & vous n'avez jamais fait de mal ? Si cela est, il faut vous couper une oreille pour en faire une Relique.



### *Le Cocu de son propre aveu.*

UN homme à bonne fortune & d'humeur enjouée, venant à Paris alla loger dans une Auberge dont l'hôtesse étoit fort jolie. Il y fit assez long séjour pour aimer cette Belle & pour le lui dire ; mais il n'y avoit pas moien d'en rien obtenir. Un jour que l'hôte étoit à la campagne, il vint tant de monde à l'Auberge que tout étoit plein. Vers le soir il arriva un homme de consequence qui demanda à loger. Comme il étoit connu pour un homme qui faisoit grosse dépense, & qu'il étoit un des

D. 2            meil-

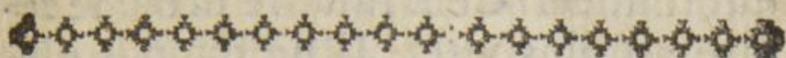
meilleurs chalands de cette Auberge, où il venoit souvent : l'hôtesse qui ne vouloit pas le perdre, & qui ne sca-voit où le mettre, étoit fort embarrassée. L'Amant voyant une si belle occasion, dit à l'hôtesse qu'il donneroit volontiers sa chambre à cet homme pourvû qu'elle voulût lui donner la moitié de son lit ; mais elle ne pouvoit s'y résoudre. Il jura tant qu'il ne la toucheroit pas, & que ce n'étoit que pour son intérêt qu'il le faisoit, qu'enfin il la sentit ébranlée. On a toujours de bonnes raisons, lui dit-elle, pour ne pas tenir ces sortes de sermens, & je gagerois bien aussi que vous ne les tiendriez pas. Il lui fit de nouvelles protestations de faire ce qu'il disoit. Je gage dix Ecus, repliqua l'hôtesse, que vous n'en ferez rien. Si vous tenez parole, je perds les dix Ecus, sinon ce sera vous qui les perdrez. Le parti aiant été accepté ; pour plus grande sûreté, dit le galant, je veux que vous me liez ; car autrement j'aurois bien de la peine à gagner. Le tems de se coucher étant venu, l'homme va trouver l'hôtesse, qui le lia si bien qu'il ne pouvoit se remuer. Etant dans le lit,

soit

## CONTES A RIRE. 77

soit qu'elle eût peur que les cordes dont elle l'avoit lié, lui fissent trop de mal, & qu'elle ne voulût pas faire souffrir un homme dont elle sçavoit qu'elle étoit aimée, & qu'elle croyoit meriter une meilleure destinée, soit enfin qu'elle fût bien-aïse de sçavoir s'il valoit autant qu'elle s'imaginait, ou qu'elle eût envie de gagner dix écus chemin faisant, ce qu'elle ne pouvoit faire tant qu'il demeureroit lié, elle eut la charité de le délier. Le galant se voyant libre, la met en œuvre sans perdre de tems. Il n'est pas nécessaire de dire qu'elle fit semblant de se fâcher. Les Dames sont toujours ceremonieuses, & dans ces occasions elles ne manquent jamais de se plaindre d'un peu de violence. Elle eut beau lui dire qu'il n'étoit pas homme de parole & qu'il perdrait la gageure, il fournit sa carrière, & la fournit en galant homme. La nuit se passe, les plaisirs font oublier les plaintes. Le lendemain le mari revient, & la femme pretend avoir les dix Ecus. Le galant s'en défend, & veut que la chose soit jugée : Mais par qui à votre avis ? par le mari même. Quelle apparence, dit la fem-

me ? j'aime mieux vous laisser la ga-  
geure. Ne craignez point dit le ga-  
lant, je tournerai la chose de manie-  
re qu'il ne soupçonnera rien. Il al-  
la trouver son hôte, & lui dit. Quoi-  
que vous soiez ma partie, Monsieur,  
je ne laisse pas de vous prendre pour  
mon Juge, tant je suis persuadé de  
votre équité. Il m'est venu un Ane  
de la campagne, j'ai prié votre fem-  
me de trouver bon que je le misse dans  
son pré, elle n'en vouloit rien faire  
de peur qu'il ne mangeât son herbe.  
Je lui promets de l'en empêcher.  
Nous convenons que si l'Ane mange  
de l'herbe, votre femme aura dix  
Ecus; mais que s'il n'en mange pas,  
elle me donnera la même somme. Je  
mets un piquet au beau milieu du  
pré, & j'y attache mon Ane si court,  
qu'il ne pouvoit toucher à l'herbe.  
Vôtre femme détache l'Ane elle-mê-  
me, & elle n'oseroit en disconvenir;  
l'Ane mange son herbe. Jugez, je  
vous prie, qui a tort, & qui doit  
avoir les dix Ecus. Le mari jugea  
contre sa femme; mais le galant fut  
assez genereux pour ne pas exiger  
l'execution de la sentence.



*La Caudelée.*

C'Est la coûtume en basse Normandie, de faire bouillir de tems en tems un grand chaudron plein de toute sorte de lait, où ils mettent un peu de farine, ce qui compose une espee de bouillie qu'on appelle Caudelée en langage du pais. Cette bouillie étant faite, on la met dans des écuelles, & on en envoie par present chez ses voisins comme on fait en Poitou des boudins, après qu'on a tué un cochon. On jour qu'on faisoit de la Caudelée dans une maison de basse Normandie, n'importe guere en quel endroit, la faiseuse aiant affaire ailleurs, laisse son chaudron sur le feu, & sort. Elle ne fut pas plutôt sortie qu'un des voisins entra. Comme il ne perdoit jamais l'occasion de faire une malice quand il la trouvoit, le drôle ne voyant personne que le chaudron sur le feu, defait son haut-dechausses, & chie dedans; puis prenant un bâton au coin du feu, il démêla si bien le tout ensemble, qu'on n'eût pas dit qu'on y

So NOUVEAUX

eût touché. Cela fait le drôle se retire au plus vite. Il ne fut pas plutôt sorti que la faiseuse rentra : trouvant sa Caudelée cuite, elle la distribuait suivant la coutume dans plusieurs écuelles qu'elle envoia chez ses voisins, & entr'autres chez celui qui l'avoit si bien parfumée, qui pour lors n'étoit pas au logis. Il arrive le soir bien affamé, & demande à sa femme si elle n'a rien à manger. La femme lui dit qu'elle avoit de la Caudelée, & la lui servit en même tems. Comme il avoit grand faim, il la mangea sans y trouver rien à redire; mais quand il l'eut mangée, il demanda à sa femme d'où elle l'avoit eüe. La voisine telle me l'a envoiée, répondit la femme. Foin morbleu, dit le mari, me voilà pas mal; j'ai chié dans le chaudron, & je le mange. Ainsi le trompeur se trouva trompé.



*L'Equivoque des deux sœurs.*

**L**Es Normans sont gens d'accommodement. Ils troquent quelquefois de femmes, & se marient  
aussi

## CONTES A RIRE. Si

aussi à tâtons, quoi qu'ils soient d'ailleurs assez défiants, s'il en faut croire Monsieur de la Fontaine, de Poétique memoire, & l'homme du Siecle qui contoit avec le plus de grace. Un jeune homme de ce Pais là demanda en mariage une sœur d'un de ses camarades, qu'il n'avoit jamais vûe. Le frere la lui promit bien volontiers, & fit approuver le tout à la famille. Ce frere n'avoit que sa mere & deux sœurs qui étoient pour lors à la campagne. Les annonces aiant été publiées, on les fit venir pour faire les nôces. Les Mariez épousez, on fait bonne chere & après-diné on se mit à dancier. Pendant qu'on dançoit, l'Epoux qui alloit & venoit, monte à la chambre, & y trouve la sœur de la mariée. Je ne sçai si la ressemblance la lui fit prendre pour sa femme, ou si la trouvant mieux faite il se sentit ému: Quoi qu'il en soit, il l'embrasse; la Belle prend en patience, & se laisse mettre sur le lit, où il la traite comme il auroit fait sa femme. Sur ces entrefaites la mere entre, & les trouve aux mains: Malheureux dit-elle à son Gendre, ce n'est pas ta fem-

me. L'Epoux s'excuse, & proteste qu'il l'avoit prise pour sa femme. La mere ne se contentant pas de cela, se mit à dire des injures à sa fille. Le frere de la mariée accourut au bruit, & demanda ce que c'étoit. La compagnie étant survenue au bruit, la mere qui sentit d'abord qu'en pareil cas le secret est le meilleur remede, se contenta de dire à son fils : Ce malheureux-là, montrant son Gendre, a voulu percer une piece de cidre, & a pris l'une pour l'autre. Le fils qui fut d'abord au fait, soutint la Comedie, & dit. Le mal n'est pas grand. Voilà bien dequoi crier. Si la piece qu'il a percée, ne lui est pas propre, qu'il perce l'autre, il n'importe gueres.



*Le Harangueur deconcerté.*

**L**Ouis XIV. faisant un jour son entrée dans une Ville du Roiaume, fut harangué par un des Magistrats, qui passoit pour un homme d'esprit. Comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit paru devant un si grand Roi, tout habil'-homme qu'il étoit,

CONTES A RIRE. 83

Étoit, il travailla toute la nuit, & quand il fut question de parler, il demeura tout interdit : cependant il se remit un peu, son début fut assez ingénieux, & il dit quantité de bonnes choses, que le Roi écoutoit avec assez de plaisir. Il n'avoit pas prononcé la moitié de son discours, qu'un Ane, qui étoit près de là, commença à braire, & faisoit si grand bruit, que le Roi en étant incommodé, & ne pouvant entendre ce que disoit l'Orateur, cria assez haut : Qu'on fasse taire cet Ane. Le Harangueur parloit avec tant d'action, que n'ayant point entendu braire l'Ane, crut que le Roi ordonnoit de lui imposer silence. Cela le déconcerta tout-à-fait, & le fit demeurer court, sans qu'il pût dire autre chose si ce n'est : J'avois bien crû, Sire, que je n'étois pas capable de haranguer Votre Majesté, & je ne l'ai pas fait sans repugnance. Le Roi ne pût s'empêcher de rire de l'équivoque : Cela acheva de déconcerter le Harangueur. Le Roi eut beau lui dire qu'il étoit bien content de sa harangue, il n'y eut pas moyen de le faire reprendre, & il se

retira au travers de la foule, inconsolable de l'accident qui lui étoit arrivé.



*Autre.*

**P**UISQUE nous en sommes aux harangues nous dirons encore un mot d'un autre Harangueur, qui ne fut pas plus heureux que le précédent. Le Roi passant un jour par une petite Ville, on vint lui dire qu'il alloit être harangué. Ce Prince qui n'aimoit pas la bagatelle, & qui croyoit que ce seroit une merveille si dans une pareille bicoque il y avoit un Orateur supportable eût de la peine à consentir qu'on le haranguât ; cependant il se rendit aux remontrances qu'on lui fit sur les mauvaises conséquences d'un refus, à condition que la Harangue seroit des plus courtes. On ne manqua pas d'en avertir Monsieur l'Orateur, qui promit, & tint parole. Etant donc venu devant le Roi à la tête de la Magistrature, il se trouva si surpris, qu'il ne pût dire que, Sire, qu'il repeta trois ou quatre fois *Est-ce tout ce que vous avez à me dire, dit le*

## CONTES A RIRE. 85

le Roi. Sire, répondit l'Orateur, votre Majeste m'étonne. Fort bien, dit le Roi, vous ne pouviez pas à mon gré me faire une meilleure Harangue, & je vous en remercie.



### *Le Pedant Orateur.*

**F**EU Monsieur le Prince de Condé passant par une petite Ville de Picardie, Messieurs de la Magistrature resolurent de le haranguer. Mais quand il fut question de choisir un Orateur, ce fut là la difficulté. Comme au conseil des Rats on convenoit tous qu'il falloit attacher une sonnette au cou du Chat; mais personne ne vouloit se charger de la commission: de même Messieurs de la Regence étoient tous d'avis de haranguer; mais personne ne vouloit être le harangueur. Après s'être bien disputez, quelqu'un alla songer au Maître d'Ecole, & le proposa pour harangueur. On envoie querir incontinent le Maître d'Ecole, & on lui dit, qu'étant necessaire de haranguer Monsieur le Prince de Condé, & n'y ayant point dans la Magistrature d'homme

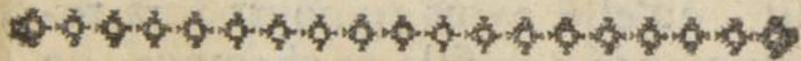
## 86 NOUVEAUX

d'homme de lettres qui vouloit se charger de la commission, ils avoient jetté les yeux sur lui, & qu'il avoit jusqu'au lendemain à se preparer. Le Maître d'Ecole dit tout net qu'il n'en feroit rien & qu'on se moquoit de lui. Bref, on consulte, & pour applanir les difficultez, on propose de lui donner cent francs pour ses peines. Le Pedant ouvre les yeux à cette proposition, & l'accepte, & tire par ce moien la Magistrature d'un grand embarras. Le Prince arrivant donc, le Pedant se mit à la tête de la Magistrature, & après trois ou quatre reverences pedantesques, en abordant son Altesse, il lui dit le plus gravement du monde: Monseigneur, les sots que voilà, montrant la Magistrature, ont prié le Pedant que voici en se montrant, d'asseurer vôtre Altesse que nous sommes tous ses très-humbles & très-obéïssans serviteurs. Quoique Messieurs de la Magistrature ne fussent pas contens de la harangue, ils n'oserent rien dire par respect pour Monsieur le Prince qui les remercia de leur bonne volonté: Mais à peine eurent-ils le dos tourné, qu'ils commen-

men-

## CONTES A RIRE. 87

mencerent à harceler le Pedant, disant qu'il n'avoit rien fait qui vaille, & qu'ils ne lui donneroient rien. Le Pedant qui avoit compté sur toute autre chose, soustenoit qu'on devoit lui paier ce qu'on lui avoit promis, & qu'il avoit bien fait. On parloit avec assez de chaleur de part & d'autre; de sorte que Monsieur le Prince qui n'étoit pas éloigné, entendant quelque chose de la dispute, voulut sçavoir ce que c'étoit: le Pedant s'avance & lui dit: Monseigneur, ces gens ici m'ont promis cent francs pour haranguer vôtre Altesse, & à present ils ne veulent pas me paier, & disent que je n'ai rien fait qui vaille. Ils ont tort, répondit Monsieur le Prince, vous avez fort bien fait: Et, Messieurs, vous n'avez qu'à le paier.



### *La fausse delicatesse.*

**L**A delicatesse sied aux femmes comme la force sied aux hommes. Il est vrai qu'il y a des Dames qui la portent à l'excès, comme on verra par les quatre dont on va parler,

ler, qui pretendoient se surpasser l'une l'autre en delicatesse. Elles gagerent à qui étoit la plus delicate des quatre, & convinrent d'un Juge qui devoit décider le different, après avoir entendu les parties. Me promenant un matin à la fraicheur dans mon jardin, en chemise & en mules, & me lavant le pied de la rosée du mois de Mai, dit la premiere, une feuille de Rose tomba dessus, & j'en fus boiteute plus de trois mois. Ma fille de chambre, dit la seconde, faisant un jour mon lit, laissa étourdiment un petit pli à un de mes draps, qui étoient de la plus fine Hollande: Je me couchai malheureusement sur ce pli un peu brusquement, & me rompis trois côtes, qui donnerent de l'exercice aux Chirurgiens durant plus de quatre mois. La troisieme dit, qu'elle avoit toujours fort recommandé à sa fille de chambre de partager ses cheveux en la coiffant, avec tant d'égalité, qu'il n'y en eût pas plus d'un côté que de l'autre, scachant bien ce qui pouvoit arriver s'il en étoit autrement; mais qu'une fois en aiant laissé par megarde trois ou quatre d'un côté plus que de l'autre,

CONTES A RIRE. 89

tre, cela lui avoit fait si fort pancher la tête de ce côté-là, qu'elle n'avoit pas pû redresser du depuis. Il n'y a personne de vous, Mesdames dit la quatrième, qui n'aille à la selle une fois tous les jours pour le moins: cependant je parie qu'il ne vous est pas arrivé ce qui m'arriva avant-hier. En faisant mes affaires, ce que je fais le plus doucement qu'il m'est possible, je me rompis une veine du derriere, & je suis si delicate qu'il n'y a point de Chirurgien qui puisse la raccommoder sans mettre le reste en pieces; de maniere que j'aime mieux demeurer avec ce défaut, que de rendre le mal plus grand en voulant y remedier. Ce nouveau Paris se trouva si fort embarrassé, qu'il ne scût à laquelle de ces quatre Déeses donner le prix. Les Lecteurs en décideront, s'ils peuvent.



*Ingenuité d'une femme à son mari la premiere nuit de ses nôces.*

**U**Ne jeune fille unique fut mariée à un jeune homme de son voisinage, à qui le Pere & la Mere la don-

donnerent volontiers pour la tenir toujours auprès d'eux. Les mariez étant couchés, l'Époux avant que de consummer le mariage, fit un grand discours à l'Épouse sur le devoir des femmes, & sur l'amour réciproque que le mari & la femme devoient avoir l'un pour l'autre. Le mari & la femme ne doivent être que la même chair, lui dit-il, entr'autres choses; tout doit être commun entr'eux jusqu'à leurs plus secrètes pensées: bref, ils ne se doivent rien cacher; & pour vous donner bon exemple en cela je vous dirai franchement une chose, que j'aime mieux vous dire moi-même que de vous la laisser dire par un autre qui pourroit nous broüiller. Il y a environ quatre ans que je devins amoureux d'une jeune fille, qui m'accorda ce que vous ne pouvez me refuser à présent. Je ne vous fis point de tort en cela, parce qu'alors je ne vous connoissois pas, & ne vous avois par consequent rien promis. En un mot, je lui fis un beau petit garçon, qui a environ trois ans, & que je tiens chez un de mes amis: si vous le trouvez bon, & que vous me promettiez de ne pas

19

CONTES A RIRE 91

le maltraiter je le ferai venir. Puis que vous me parlez avec tant de franchise, dit la femme, je serois bien de mauvaise humeur de ne pas répondre a vôtre franchise; ainsi puis que nous ne devons être qu'un cœur & qu'une ame, & n'avoir rien de réservé, je vous dirai aussi que j'ai une petite fille d'environ deux ans, qui est encore à nourrice: un jeune homme me fit ce present sous promesse de mariage, car autrement je ne lui aurois rien accordé; mais le méchant m'a trompé, & Dieu l'en punira: cependant je m'en console, parce que vous valez mieux que lui. En cela je ne vous ai pas offensé non plus, puis que je ne vous connoissois pas, & que je ne vous avois rien promis. Je la ferai venir si vous le trouvez bon; & comme ils sont à peu près de même âge, nous les marierons, si vous voulez, quand ils seront grands, & leur ferons de nos biens telle part que nous jugerons à propos. Le mari fut si surpris d'une réponse à laquelle il ne s'étoit pas attendu, que sans répondre un seul mot, il se leve, & s'en va en chemise dans la cour; car c'étoit dans

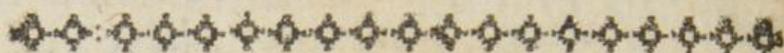
## 92 NOUVEAUX

la belle saison. Il y trouva par hazard le bât d'un Ane qu'il se mit sur le dos, & crioit tout haut, *je suis bête*. Le Beupere qui ne dormoit pas, entendant plusieurs fois crier, je suis bête, éveilla sa femme, & lui dit: Qu'a nôtre Gendre de s'être levé d'auprès de sa femme, & de crier, *je suis bête*? Allez voir ce que c'est: elle aura été assez sotte pour lui dire quelque chose qui l'ait obligé de faire le fou. La bonne femme prend au plus vite sa jupe & ses mules, & va trouver sa fille au lit. Elle ne fut pas plutôt entrée qu'elle ferma la porte, où le bon homme, curieux de sçavoir ce qui s'étoit passé, arriva un moment après, & la trouvant fermée se mit à écouter par le trou de la ferrure. La bonne femme qui avoit fait accoucher sa fille sans que personne en eût rien sçu, lui demanda ce qu'elle avoit dit à son mari, qui l'obligeoit à crier de la sorte. Je lui ai donné, ma Mere; répondit la fille, confidence pour confidence, & lui conta là-dessus ce qui s'étoit dit de part & d'autre, sans oublier le long discours sur les devoirs du mariage, & conclud en disant qu'il n'y

AVOIT

CONTES A RIRE. 93

avoit pas là dequoi se mettre de mauvaise humeur. Comment, bête, lui dit la Mere, n'as-tu point de honte de lui avoir dit cela ? Il devoit être le dernier à le sçavoir, & as-tu pû ignorer de quelle importance t'étoit la chose ? J'avois eu quatre à cinq enfans quand j'ai épousé ton Pere, & il est encore à le sçavoir. Le mari, qui comme on a déjà dit, écou-toit à la porte fut bien étonné d'entendre une chose de laquelle il ne s'étoit jamais défié, & allant trouver son Gendre qui crioit d'un côté, *je suis bête*, lui répondoit de l'autre, *je suis sanglé*. Après s'être conté leur commune aventure, à laquelle ils ne voyoient point de remede, la nécessité leur tint lieu de consolation. Le cocuage est une de ces choses qui ne seroit pas un mal, si l'on pouvoit l'ignorer : en effet, il vaudroit mieux demeurer dans l'ignorance que de devenir sçavant à ses dépens ; & ceux qui s'amusent à écouter ce qu'on dit d'eux, ressemblent à des gens, qui cherchant aux lieux le flambeau à la main, trouvent plus qu'ils ne voudroient.



*Bon mot qui fut dit à Alphonse Roi de Naples.*

UN Gaillard qui avoit vécu plus long tems qu'il ne croyoit & à peu près du caractère d'un Poëte à Quintessence de ces derniers tems, qui ayant vû la fin de son bien, s'avisa de presenter ces quatre vers à un grand Prince.

*J'ai fait des Vers pour le Prince \* \* \*  
Dans un tems où j'avois vingt mille  
Ecus de bien.*

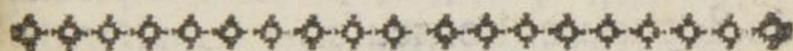
*Admirez comme le tems change!  
Ce Prince est sur le Thrône, & moi je  
n'ay plus rien.*

Ce Gaillard, dis-je, qui souffroit, & qui sçavoit que le Roi Alphonse aimoit les bonnes plaisanteries, trouva un jour moyen de l'aborder, & lui dit, Sire, je vous demande justice contre un fâcheux Créancier, à qui feu mon pere devoit quelque chose. Quoique mon pere ne m'ait rien laissé, j'ay payé plusieurs fois cette dette, & cet importun Créancier me la demande encore & me poursuit

TOUS

## CONTES A RIRE 95

tous les jours. Si vous ne m'aidez, Sire, je ne sçai plus quel remede y apporter. Voilà, dit le Roi un injuste Créancier. Qui est-il ? C'est mon ventre, Sire, répondit le pauvre Diable. Je lui ai si souvent payé sa dette qu'il ne me reste plus rien. Je supplie très-humblement vôtre Majesté, de m'aider à le contenter. Elle fera une grande charité. J'ay un pareil Créancier, repliqua le Roi. Il est vrai, Sire, repartit le malheureux ; mais vous avez dequoi payer, & moi je n'ai rien. Le Roi trouva cette maniere de demander bien imaginée, & lui fit donner quelque chose.

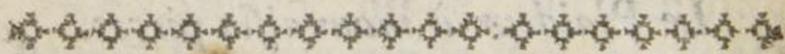


### *Le Plaideur à mauvaises pieces.*

**U**N homme qui avoit un Procés, alla consulter son Avocat. La consulte se fit en presence de la femme, qui avoit ce jour-la plusieurs de ses amies, qui eurent leur part du divertissement. Après que le Plaideur eut conté son affaire, l'Avocat lui demanda quelles pieces il avoit, & voulut les examiner. Le bon homme

NOUVEAUX

lui ayant remis son sac, l'Avocat lui dit, après avoir lû ses pieces & entendu ses raisons: Votre cause ne vaut rien, mon ami, & les pieces que vous avez, là ne concluent rien pour votre affaire. La femme de l'Avocat qui vouloit rire, & faire rire ses amies, lui dit d'un ton moqueur: Vos pieces ne valent rien, mon ami. Les Dames se divertirent de l'équivoque, & le Plaideur n'étant pas content, mit la main dans ses chausses, & en tire d'autres papiers qu'il y avoit: En voici d'autres, dit-il, qui me feront gagner mon Procés. Les Dames qui crurent qu'il alloit étaler les pieces que la nature lui avoit données, tournerent le dos toutes honteuses.



*La Veuve mal mariée*

**U**Ne jeune Veuve assez jolie, qui pour le peu de tems qu'elle avoit demeuré avec son premier mari, s'en étoit si bien trouvée, qu'elle eut envie d'en prendre un second, se remaria à un jeune homme qui ne payoit que de mine, à quoi les femmes

CONTES A RIRE. 97

mes sont souvent trompées, parce qu'elles sont obligées de prendre un mari au hazard, comme quand on joue à la Blaque. Le jour des nôces s'étant passé en dances & en festins, & la nuit étant venuë, la mariée lasse de danser, & bien-aise de prendre un exercice plus agréable, les Dames la menerent coucher. Le marié voulut la suivre, mais les jeunes hommes de la nôce l'en empêcherent, disant qu'il n'en seroit pas quitte à si bon marché, & qu'ils vouloient boire de l'Hipocras à gogo. Ils l'emmenerent donc, & le firent boire jusques à deux heures après minuit, que le marié les congedia, plus pour épargner sa bourse, que par l'impatience qu'il eût d'aller trouver sa femme, avec laquelle il n'alloit coucher qu'à regret, sentant bien que ses armes n'étoient pas à l'épreuve du choc qui les attendoit. Il monta enfin à la chambre, & la nouvelle mariée qui l'attendoit avec impatience, ne pût s'empêcher de lui demander qui l'obligeoit à demeurer si long-tems. Ah ! ma chere enfant, dit-il, en soupirant, ces avaleurs d'Hipocras nous ont fait bien du fra.

E

cas.

cas. Nous en aurons pour une belle somme chez l'Apoticaire. Hé ! Monsieur, répondit-elle, est-ce à quoi il faut songer presentement ? Nous verrons à cela une autrefois. Couchez-vous seulement. Vous n'en faites pas plus de cas que cela, reprit-il ? Je suis persuadé qu'ils en ont bù pour plus de vingt florins. Il les faudra payer, dit la mariée. Nous y songerons demain ; venez vous coucher. Combien croyez-vous, continua le marié, que le festin de nos nôces nous coûtera ? De quoi vous embarrassez-vous presentement, mon ami, lui dit-elle ; n'est-il pas tems de se coucher ? Nous n'en serons pas quittes pour cinquante écus, reprit-il. Hé ! bien, dit la mariée, quand nous les aurons paieez, nous ne les devons plus. Cela nous mettra-t-il à l'Hôpital ? Ho ! vraiment, continua-t-il, j'oublois la patisserie. Vous pouvez compter, ma mie, qu'il nous en coûtera bien près de soixante Ecus. Quelle honte ! dit-elle, de songer à cela de l'heure qu'il est. Venez vous coucher, & remettons cet examen à demain. Là-dessus il commence à se promener à grands pas, comptant sur

CONTES A RIRE. 99

sur ses doigts. Comme il ne pouvoit pas bien trouver son compte, il prend des jettons, & se met à calculer, disant tant pour ceci, tant pour cela, &c. La pauvre femme qui s'étoit attenduë à un plus agreable calcul, étoit au desespoir, de voir que la nuit se passât à ces niaiseries. Je vous proteste ma vie, reprit-il enfin, que nous n'en serons pas quittes pour deux cent florins. Cette pauvre femme desolée comme vous pouvez croire, de voir le flegme de cet homme, qui paroissoit de glace, où un autre eût été tout de feu, le pria le plus amiablement qu'elle put de se coucher. Il répond qu'il avoit froid: elle le fait allumer du feu, ou l'allume elle-même; il se chauffe, la tête toujours pleine de la dépense de la nûce. La mariée qui commençoit à avoir mauvaise opinion de lui, le pressa tant de se coucher, qu'à la fin il se coucha: ne pouvant plus reculer, il se détacha avec la même repugnance, qu'un Ecolier à qui son Regent veut donner le fouët. La pauvre femme qui l'attendoit en bonne devotion, fut bien étonnée, qu'au lieu de la caresser, il commença par

E 2 faire

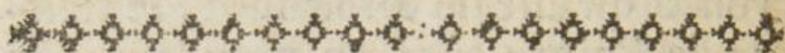
faire le signe de la Croix, & dit ensuite son Office tout haut, qui dura trois bons quarts-d'heure. L'Office achevé, au lieu de se tourner vers elle, il lui tourna le dos, & se mit à ronfler. Je vous donne à penser si la pauvre femme fut étonnée d'un pareil regal. Quel homme est-ce-ci, bon Dieu disoit-elle en soi-même? A-t-on jamais entendu parler de rien de pareil? Comme elle s'étoit attendue à être traitée tout autrement, elle se tournoit brusquement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tâcher de l'éveiller. A qui en veut cette tourneuse, dit le nigaud? Ne scauroit-on dormir avec elle? La viande bien embrochée ne tourne point, répondit la femme, & si je l'étois comme il faut, je ne tournerois point non plus. Ce fut encore un coup tiré en l'air: le mari se rendormit, & la femme ne pouvant faire mieux fut contrainte de dormir aussi, ou du moins d'en faire semblant. Vers la pointe du jour, un petit accès de bonne volonté, aiant faisi le pauvre homme, il se tourna vers sa femme qui faisoit semblant de dormir, & lui dit en la poussant,

Jean-

## CONTES A RIRE. 101

Jeanne , Jeanne ; mais Jeanne qui vouloit un peu se faire solliciter , ne répondit qu'en ronflant. Le pauvre homme qui se rebutoit aisément, voiant qu'elle ne disoit mot, se tourne de l'autre côté en grondant , & disant , répons si tu veux. Jeanne faisant d'abord semblant de s'éveiller, bâille, touffe; & crache pour lui faire entendre qu'elle étoit prête à le recevoir ; mais le bon homme, en qui ce mouvement d'humanité n'avoit fait que passer, ne lui répondit rien. La femme voiant cela, le pousse & lui dit : Qu'est-ce que vous vouliez tantôt, Gervais ? Rien, répondit-il brusquement ; de sorte qu'il falut qu'elle prît patience. Vers les huit heures, voiant que son homme ne lui demandoit rien, elle s'assit sur le chevet, où elle attendit vainement assez long-tems, & resolut enfin de s'habiller. Elle prend son corps en faisant le signe de la Croix, se lace, commence à dire son *Pater*, & prend son corillon ; mais avant que de le jeter sur elle, Gervais, dit-elle, n'avez-vous pas besoin de moi avant que je prenne mon cotillon ? Non, répondit Gervais: & à l'instant ache-

vant son *Pater* & le reste de ses oraisons, elle se jetta hors du lit aussi satisfaite que quand elle y étoit entrée.



*Le Juge apprentif.*

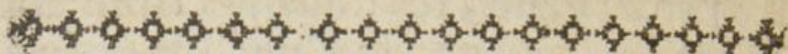
UN jeune Juge nouvellement pourvû d'une judicature inférieure. aiant, suivant l'avis des Grâdués, condamné un coupeur de bourse à avoir l'oreille coupée, dressa lui-même la Sentence, & ne se souvint pas de marquer laquelle. Les Grâdués n'y prirent pas plus garde que le Juge, & signerent la Sentence *in fide parentum*. Le Greffier eut ordre d'aller la prononcer au criminel, qui n'eut pas plutôt entendu lire : *Avons condamné & condamnons ledit Accusé à avoir l'oreille coupée*, qu'il demanda d'abord laquelle ? Le Juge se trouvant surpris de cette question, c'est celle-là, répondit-il, en touchant son oreille droite. Je n'en appelle point, repartit le criminel, & si vous voulez même j'en ferai l'opération. Je veux dire ton oreille droite, reprit le Juge. Oh ! pour celle-là

là, j'en appelle, repliqua le criminel. Il eut raison, car la Cour superieure jugea qu'il avoit été bien appelé, & ordonna que le Juge porteroit des oreilles d'Ane sous son bonnet, & renvoia l'Accusé absous.



*La Confession revelée.*

**U**Ne femme de Village aiant eu quelque démêlé avec son Curé, s'avisa un jour au sortir de Vêpres, de le maltraiter de paroles. Le Curé s'excusa du mieux qu'il put; mais on ne prit point ses excuses en paiement. Comme les femmes sont acariaftres, & qu'elles ne sont pas accoûtumées d'avoir le dernier mot, il n'y eut point d'injures qu'elle ne lui dit. Le Curé outré de se voir poussé si publiquement, ne pût conserver la gravité Pastorale, & s'empêcher de dire en se retirant, *Maugrebleu de la putain.* Je vous prens tous à témoins, s'écria-t-elle de toute sa force: ce méchant homme a revelé ma confession, car il ne le sçait que par là: ainsi je demande qu'il soit puni.



*La devotion facecieuse.*

U Ne femme de fort peu de cer-  
 velle mais mariée à un homme  
 qui étoit dans les grandes charges, &  
 qui la faisoit confiderer, quelque peu  
 considerable qu'elle fût par elle-mê-  
 me, avoit reçu pour present des Heu-  
 res fort propres. La bonne creature  
 s'imaginant que tout ce qui étoit dans  
 ses Heures étoit priere, étant un jour  
 à genoux à l'Eglise, ouvre ses Heures,  
 & tombant precisement sur le Privi-  
 lege, elle fit un grand signe de Croix,  
 & se mit à lire bien devotement. *Il est  
 permis à tel . . . de faire imprimer, ven-  
 dre & debiter durant l'espace de, &c.  
 un livre intitulé Heures de Nôtre Dame,  
 & ainsi du reste. Puis tournant le  
 feuillet, & venant au Calendier, el-  
 le fit un autre signe de Croix de la  
 taille du premier, & continua à lire,  
 Janvier a trente-un jour, & la Lune  
 trente. Puis prenant les Fêtes pour  
 les Litanies, elle dit, la Circoncision,  
 Ora pro nobis, & ainsi des autres Fê-  
 tes. Quand elle fut en Fevrier, elle  
 lut, Fevrier a vingt-huit jours, & la  
 Lune*

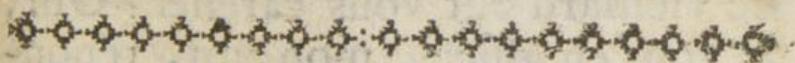
## CONTES A RIRE. 105

Lune vingt-neuf ; & quand l'année est bissextile , il en a vingt-neuf , & la Lune trente : Le jour a neuf heures , & la nuit quinze ; & ainsi des autres. Ses oraisons ainsi faites , elle s'en retourna chez elle fort contente de sa devotion.



### *Naïveté d'une femme.*

**U**N Gentilhomme cherchant un petit Laquais , & n'en pouvant trouver , disoit un jour à une de ses voisines en se plaignant. Ne suis-je pas malheureux , disoit-il : J'ai besoin d'un petit fils de putain pour me servir , & je n'en scaurois trouver. Prenez le nôtre , Monsieur , lui répond la voisine ; aussi bien ne fait-il rien



### *La sauce meilleure que le poisson.*

**U**Ne jeune Veuve , aussi belle qu'innocente , avoit été mariée en premières nôces à un vieillard de soixante-dix ans , & étoit demeurée pucelle , quoi qu'elle ne le crût pas :

E S C A T

car comme elle étoit extrêmement simple, elle s'imaginait que les autres maris ne faisoient à leurs femmes que ce que le sien lui avoit fait, au moins le bon homme le lui avoit-il fait accroire ; mais les Agnés de ce tems ici se sont aguerries sur l'article, & ne le sont plus jusques-là. Le vieillard étant mort, on parle de la remarier : mais comme elle avoit trouvé peu de plaisir dans le mariage, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût davantage, elle témoignoit sur cela beaucoup d'indifférence. Ses parens néanmoins la porterent à se remarier à un jeune homme bien fait & de bonne mine, & bien capable de réparer ce que l'autre avoit fait de mal. La première nuit de leurs nocces étant couchés ensemble : Est-il possible, lui dit-il, ma mie, que ce vieillard pût vous caresser ? Oüi, je vous en assure, mon ami, répondit-elle. Combien vous baisoit-il de fois la nuit, reprit-il ? Sept à huit fois, répondit-elle. Le galant croyant qu'il étoit impossible qu'un homme de cet âge pût aller jusques-là, & ne doutant pas qu'il ne lui en eût donné à garder simple comme elle étoit,

CONTES A RIRE. 107

étoit, lui dit: Mais encore, ma mie, comment faisoit-il? Il me baisoit, répondit-elle, m'embrassoit, & me donnant de petits coups de main, il disoit, poisson, poisson. Est-ce tout ce qu'il vous faisoit, lui demanda-t-il encore? Oüi, mon ami, répondit-elle. Oh! pour moi, repliqua-t-il, je veux vous regaler d'une autre façon; & en disant cela, il la met en oeuvre, & lui apprit un jeu qu'elle ne sçavoit pas encore. Que voulez-vous faire, mon ami, lui dit-elle alors? Vous le verrez tout à l'heure, répondit-il, d'une voix entrecoupée; là-dessus il acheva de la faire femme. Ah! ah! lui dit elle, que faites-vous là, mon ami? Votre vieillard, répondit-il, vous donnoit le poisson tout sec, & moi je vous donne la sauce. Helas! on me l'avoit toujours bien dit, reprit-elle, que la sauce valoit mieux que le poisson.



*Le bon Preneur.*

**H**ENRI IV. voulant assieger Boulogne que chacun croyoit imprenable, ne sçavoit sur qui jeter

E 6

les



## CONTES A RIRE. 109

de se trouver avec d'honnêtes femmes. C'est la plus perdue & la plus effrontée de toutes les femmes. Il y a long-tems qu'elle promet tous les ans à son Confesseur de vivre en femme de bien; cependant elle fait toujours la même vie. Puisque son péché ne lui fait point de honte, il est juste que nous lui en fassions. Il est dit dans l'Ecriture, *si ton frere a fait une faute, reprends-le une fois, deux fois, mais s'il ne se corrige pas à la troisième admonition, dis-le à l'Eglise.* Puis donc que tant d'exhortations ne sont pas capables de ramener cette pecheresse endurcie, il faut la couvrir de confusion, étaler publiquement son infamie, & la nommer devant toute cette assemblée. Oüi, Messieurs, je vais vous la nommer; c'est . . . . .  
Il en demeura là, & puis reprenant, il dit: La nommerai-je? Je le dois, mais pourtant . . . . . Non, je ne le dois pas. Pourquoi non? Cette salutaire honte peut la retirer de son crime. Je la nommerai donc: c'est . . . . .  
Cependant ne la nommons pas. Ce nom est si infame, qu'il y a même de la honte de le prononcer: Mais il faut pourtant vous la faire connoître. La  
voilà

## 110 NOUVEAUX

voilà tout devant, qui fait la sainte Mitouche. Je vais lui jeter mes Heures. Prenez bien garde sur qui elles tomberont. Levant alors le bras, & faisant semblant de jeter ses Heures, toutes les femmes qui étoient devant lui baissèrent la tête. O tems ! ô mœurs ! s'écria le Predicateur, je croyois qu'il n'y en eût qu'une ; mais je vois bien que le nombre en est grand.



### *Le Repertoire de la Confession.*

**U**N homme étant venu se confesser, & s'accusant de plusieurs pechez, dit entr'autres choses, qu'il venoit de battre sa femme de la belle maniere. Pourquoi avez-vous fait cela, mon fils, lui dit le Confesseur ? Je me ne confesse jamais, Monsieur le Curé, répondit le Penitent, que je ne fasse la même chose ; & si je faisois autrement, ma confession ne me serviroit de rien. Je ne vais à confesse qu'une fois l'année, comme l'ordonne nôtre Mere Sainte Eglise : J'ai la memoire fort mauvaise, & je ne me souviendrois de  
rien,

CONTES A RIRE. III

rien, si je ne battois pas ma femme, qui ne manque jamais alors de me reprocher tout ce que j'ai fait en ma vie. Cela me rappelle tous mes pechez, & je pourrois bien aisément faire une confession generale.



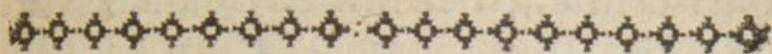
*Naïveté d'une Païfane.*

**U**Ne femme étant à Vêpres à sa Paroisse, dont le Curé chantoit fort mal, ne pouvoit s'empêcher de pleurer toutes les fois qu'elle l'entendoit chanter. Le Curé s'en étant appercû, l'appella & lui en demanda la raison. Helas! Monsieur le Curé, répondit-elle, j'avois un Ane qui étoit la meilleure bête du monde. Le Loup me l'a mangé, & comme je l'aimois fort tendrement, je ne vous entens jamais chanter que je ne me souviennne de cette pauvre bête; car je n'ai jamais rien vû de si semblable que sa voix & la vôtre.



*La Fiancée ingenuë.*

UN jeune homme étant fiancé avec une fort belle fille, la voyoit tous les jours en attendant qu'ils épousassent. Un jour qu'ils étoient tous deux à la fenêtre, il vit passer une jeune fille. Voyez-vous cette beauté, dit-il à sa Maîtresse, en la lui montrant. Nous avons autrefois été bons amis, & j'ai eu même de la bonne volonté pour elle : mais je l'ai trouvée si sotte que je m'en suis dégoûté. Croiriez-vous bien qu'elle me permit un jour de coucher avec elle, & qu'elle fut aussi tôt le dire à sa mere ? Ah ! la bête, répondit-elle, oh ! vraiment toutes les fois que nôtre grand valet à couché avec moi, je n'avois garde de l'aller dire à ma mere. On auroit bien de la peine à dire laquelle des deux étoit la plus sage. Pour moi je dirois volontiers qu'elles ne l'étoient l'une ni l'autre.



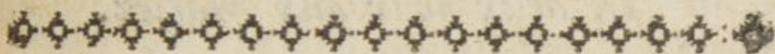
*Le Sucre des Dames.*

UNE Demoiselle s'alla plaindre à un Juge , qu'un insolent lui avoit dit des paroles malhonnêtes , dont elle demandoit reparation. Hé ! bien , Mademoiselle , dit le Juge , quelles paroles deshonnêtes vous a-t-il dites ? Ha ! Monsieur , répondit la Belle : ce sont des paroles qu'une Demoiselle d'honneur ne peut pas redire. Mais , Mademoiselle , dit le Juge , qu'elle justice voulez-vous que je vous fasse , si vous ne me dites pas de quoi vous vous plaignez. La Demoiselle continuë à s'excuser de le dire , & le Juge à déclarer qu'il ne peut sans cela rien faire pour elle. Enfin se voyant pressée , elle dit que cet insolent lui avoit dit *Sucre de vous*. Mais , Mademoiselle , peut-on vous parler plus doucement , que de vous dire *Sucre de vous* ? Ha ! Monsieur , reprit-elle , ce n'est pas ainsi qu'il m'a dit. Comment , vous a-t-il donc dit , continua le Juge ? Il m'a dit , reprit la Demoiselle , *Sucre de vous tout-à-fait*. Quoi , repliqua le Juge , quel



## CONTES A RIRE. 115

tems, & s'être diverti avec elle de toutes les manieres, il se démasque. Comment donc, c'est vous, lui dit alors sa femme qui le reconnut? Ha! vraiment, si je l'avois cru, je vous aurois prié d'attendre à tantôt. Le hazard fut heureux que le Gentilhomme fit ce qu'un autre auroit fait: Mais il y a apparence qu'il n'eut pas le même bonheur dans la suite.



### *Sans argent point de Tripes.*

**U**N Curé de village, qui avoit un valet fort niais, allant dire la Messe un Dimanche matin, lui commanda d'apprêter le dîner. Le valet lui demande ce qu'il accommoderoit? Des Tripes, dit le Curé. Il faut donc de l'argent pour en acheter, repliqua le valet. Tu n'as que faire d'argent, répondit le Curé. Vas seulement chez le Compere David, il t'en donnera à crédit, pourvû que tu lui dises que c'est pour moi. Cependant le Curé s'en va dire la Messe: Il alléqua dans son prône l'autorité de plusieurs Prophetes, pour prouver une chose qu'il avoit avancée,  
85

& dit pour conclusion en élevant sa voix; & sur ce sujet, Messieurs, que dit David? Le valet qui arrivoit précisément, & qui crût que son Maître parloit à lui, répondit tout haut? Il dit, Monsieur le Curé, que sans argent vous n'aurez point de Tripes.

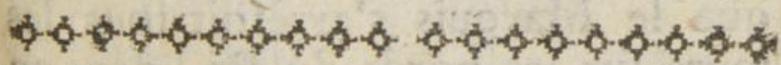


*De deux nouveaux Mariez.*

**U**N homme d'environ de trente-cinq ans, & qui avoit été toute sa vie fort débauché pour les femmes, qui lui avoient fait dissiper la meilleure partie de son bien, fut conseillé par ses amis de se marier, esperant qu'une femme le mettroit à la raison. Ils lui proposerent pour cet effet une fille de vingt-cinq ans. On la demande, on l'obtient, & on prend jour pour le mariage. Le Marié avant de se mettre sous le joug d'une seule femme, alla prendre congé de toutes celles qu'il avoit servies, & leur dit que ses amis voyant qu'il avoit mangé la plus grande partie de son bien, lui avoient conseillé pour son repos de se marier; ce qu'il faisoit

**CONTES A RIRE. 117**

soit assez richement. Ces femmes le trouverent bon, l'en feliciterent, & lui dirent, qu'en reconnoissance des liberalitez qu'il leur avoit faites, elles vouloient être à ses nôces & lui faire chacune un present; ce qu'elles firent devant tout le monde. Chacune entra avec son present. La Mariée tout étonnée, demanda à son mari qui étoient ces Dames? Ce sont mes Maitresses, répondit-il, lesquelles ayant autrefois reçu de grands biens de moi, viennent me faire chacune un present, sçachant que je me marie. Pourquoi ne pas m'avertir de cela, dit la Mariée? J'aurois fait venir mes Galands qui sont en bien plus grand nombre. Ils n'auroient pas aussi manqué de me faire des presens, & j'en aurois eu plus que vous de la moitié.



*Gonnelle fait peur au Marquis de Ferrare, pour le guérir de la fièvre quarte.*

*Le Marquis veut faire peur à Gonnelle, & le fait mourir.*

**L**E Marquis Nicolo de Ferrare fut attaqué d'une fièvre quarte longue & ennuyeuse. Toute la Cour se ressen-

ressentoit de la mélancolie du Prince, mais plus que tous les autres, Gonnelle qui aimoit fort son Maître, & en étoit aimé. Les Medecins ayant épuisé vainement toute leur science, conclurent qu'il falloit qu'il changeât d'air, & pour cet effet l'obligèrent d'aller demeurer à une maison qu'il avoit sur le Po. Le Marquis prenoit plaisir à se promener souvent le long de la riviere, où le courant de l'eau, la verdure, & le murmure des eaux le réjouïssent en quelque maniere. Gonnelle qui avoit entendu dire que la peur étoit un excellent remede, & sur tout contre la fièvre quarte, & qui n'avoit rien au monde de plus cher que la santé de son Maître, resolut en lui-même d'essayer si une extrême peur pourroit le guerir. Comme il avoit remarqué, que le Marquis s'arrêtoit tous les jours sur les bords du Po dans un petit Bois de Saules & de Peupliers, d'où il voyoit à l'aise le cours du fleuve, qui n'étoit à cet endroit, ni trop rapide, ni trop profond, ni trop haut de rivage, il resolut de jeter là le Marquis dans l'eau, persuadé qu'il n'y avoit rien à craindre pour  
la

CONTES A RIRE. 119

la vie. Comme il y avoit un Moulin vis-à-vis, il fit entendre au Meunier que le Marquis vouloit jeter dans l'eau un de ces Valets de chambre, seulement pour lui donner la peur : Mais qu'afin qu'il ne courût aucun risque il falloit que dès qu'il verroit le Marquis sur le rivage, il s'approchât avec son bateau sous prétexte de pêcher, & retirât le valet dans son bateau. Après l'avoir bien instruit, il lui deffendit d'en rien dire à personne, s'il ne vouloit pas desobliger son Seigneur. Gonnelle n'attendit pas long-tems l'execution d'un dessein si bien concerté. Le Marquis s'étant arrêté un matin au Bois dont on vient de parler, & le Meunier étant déjà à bonne portée avec son bateau, Gonnelle donne un grand coup d'épaule au Marquis, qui s'étoit arrêté sur le rivage, & le fit tomber dans le Po. Il n'eut pas plutôt fait son coup, qu'il alla joindre son valet qui l'attendoit avec deux bons chevaux, & piqua droit à Padouë chez le Seigneur Carrare Beau-pere du Marquis. Le Meunier qui étoit à portée, vint avec son bateau, & tira le Marquis qui eut beaucoup plus

plus de peur que de mal, & qui fut quitte au contraire de sa fièvre. Personne ne croyoit que Gonnelle eût eu dessein de faire noyer le Marquis, quoique l'action parût extraordinaire. Le Marquis qui aimoit Gonnelle, ne sçavoit qu'en croire, ni à se résoudre, d'autant mieux qu'il apprit que Gonnelle s'étoit retiré chez son Beau-pere. Cependant, il ne fut pas plutôt de retour à Ferrare, qu'il remit l'affaire au jugement de son Conseil, qui jugea l'action téméraire & procedant de mauvaise volonté; & partant Gonnelle fut condamné comme criminel de Leze-Majesté à avoir la tête tranchée, s'il étoit pris; & cependant banni pour toujours des Etats de Ferrare.

Le Marquis, qui comme on a déjà dit, aimoit Gonnelle, ne pouvoit vivre sans lui. Il se voyoit quitte de sa fièvre & quelques-uns lui disoient déjà qu'il ne lui avoit fait cette peur que pour le guerir; ce qui paroissoit encore évidemment par la deposition du Meunier. Pour voir néanmoins ce que feroit Gonnelle, il laissa publier la Sentence à son de trompe. Gonnelle en ayant eu avis resolut de retourner

CONTES A RIRE. 121

rouner à Ferrare. Pour cet effet ,  
il acheta un Tombereau qu'il fit à  
demi remplir de terre , & prit de  
bonnes attestations , que c'étoit de  
la terre de Padouë. Il se mit ensuite  
dans son Tombereau tiré par deux  
chevaux , & se fait mener par son  
valet sur la Place de Ferrare. Aussi-  
tôt qu'il y fut arrivé , il envoya son  
valet demander un sauf-conduit au  
Marquis , pour un homme qui vou-  
loit lui parler pour lui faire connoi-  
tre , qu'il n'avoit rien fait qu'à bon-  
ne intention. Le Marquis qui vou-  
loit se divertir , & rendre à Gonnelle  
peur pour peur , l'envoya prendre  
par le Prévôt : Gonnelle eut beau  
dire qu'il étoit sur les terres de Pa-  
douë , & montrer ses attestations ,  
il fut emmené prisonnier , & averti  
de se confesser en attendant qu'on  
vint lui couper le cou. Et afin qu'il  
crût qu'on n'y entendoit pas de rail-  
lerie , on lui envoya un Confesseur.  
Gonnelle voyant que ce n'étoit point  
un jeu , & qu'il n'y avoit pas moyen  
de parler au Marquis . se fit honneur  
de la nécessité , & se disposa à la mort  
du mieux qu'il pût. Le Marquis avoit  
donné des ordres secrets , que quand

F

Gon-

Gonnelle seroit sur l'échafaut, & qu'il auroit les yeux bandez, & le cou sur le billot, le Bourreau lui jettât un seau d'eau sur le cou, au lieu de le lui couper.

Tout Ferrare étoit sur la Place, & il n'y avoit personne qui n'eût pitié de la triste destinée du pauvre Gonnelle. Le malheureux Patient à genoux & les yeux bandez demandoit pardon à Dieu de ses pechez avec larmes, & protestoit qu'il n'avoit eu intention, que de guerir le Marquis. Après cela il pria les Assistans de prier Dieu pour lui, & mit le cou sur le billot. Le Bourreau prit alors le seau d'eau, & le lui jetta sur les épaules. Le peuple qui crut qu'on lui alloit couper le cou, cria dans le même tems, misericorde, misericorde. Le pauvre Gonnelle eut si grand'peur, que le seau d'eau fit ce qu'auroit pû faire le Sabre; de sorte qu'il rendit l'ame à son Créateur. Quand on vit que Gonnelle étoit mort de cette maniere, tout Ferrare en versa des larmes. Le Marquis lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles il voulut que tout le Clergé assistât, & eut tant de douleur d'avoir

CONTES A RIRE. 123

d'avoir ainsi fait mourir un homme qu'il aimoit, que de long-tems il ne pût s'en consoler.



*Le Curé Medecin.*

UN Gentilhomme des plus braves, & qui avoit signalé son courage en plusieurs occasions, étant tombé malade à son village d'une maladie qu'on croyoit mortelle, envoya querir son Curé, pour le consoler & le disposer à la mort, n'ayant alors personne qui fût bien habile que ce Curé, qui étoit superlativement ignorant. Vous me voyez dans un triste état, Monsieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, aussi-tôt qu'il le vit. Qu'est ceci donc, Monsieur, répondit le Curé? Avez-vous peur? Je ne crains point la mort, répondit le Gentilhomme, je l'ai vüe mille fois de sang froid dans les occasions; mais je tremble des jugemens de Dieu, que j'ai miserablement offensé durant tout le cours de ma vie. He! quoi, Monsieur, répliqua le Curé? faut-il avoir peur pour cela? Si le plus juste tremble de-

F 2 . . . . . vant

vant Dieu, repartit le malade, que ne dois je point faire, moi qui suis le plus grand des pecheurs, & qui m'en vais lui rendre compte de toutes mes actions? Mais, Monsieur, dit alors le Curé, que vous fert-il d'avoit peur & de trembler? Quand Dieu voudroit vous envoyer à tous les Diables, ne faudroit il pas s'y resoudre, & vos frayeurs pourroient-elles l'empêcher? Le malade ne pût s'empêcher de rire, de la simplicité de son Curé, & en rit de si bon cœur, qu'il fut rétabli en peu de jours. De retour à la Cour, il y porta la nouvelle de sa maladie & de son rétablissement, & dit au Prince: Si vôtre Altesse, est jamais attaquée d'une maladie dangereuse, qu'elle n'envoye querir, ni Docteur en Théologie, ni sçavant Religieux, pour la preparer à la mort, mais seulement le Curé de mon village. C'est un homme incomparable pour cela. Les autres vous remettront à la volonté de Dieu; mais mon Curé décide la question, & vous resigne d'abord au pis, qui peut vous arriver. Là-dessus, il lui fit le conte du Curé, qui fit bien rire tous ceux qui s'y trouverent.



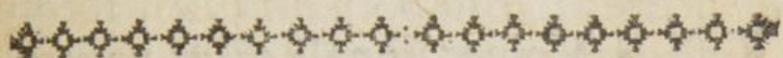
*L'Agnès dépucelée.*

**U**Ne jeune fille fort jolie, mais la simplicité même, se promenant un jour, rencontra de jeunes Gaillards & entendit qu'ils disoient entr'eux : Voilà une jolie fille ; mais elle seroit vingt fois plus belle, si on lui avoit ôté son pucelage. Elle qui ne sçavoit ce que cela vouloit dire, courut d'abord dire à son pere : Tous ceux qui me voyent en ruë, mon pere, disent que je suis fort belle ; mais que je le serois la moitié plus, si je n'avois pas mon pucelage. Faites-moi donc ôter mon pucelage, je vous en supplie, mon cher pere. Le bon homme surpris d'un tel langage, qu'il vit bien proceder de sottise, plutôt que de libertinage, & craignant cependant qu'elle n'allât dire la même chose à ces gens, qui ne lui donneroient pas la peine de le demander deux fois, répondit : He ! bien, ma fille, je m'en vais vous ôter votre pucelage. Là-dessus, il prend un bon bâton, & se met à fraper dessus, disant, fors pucelage,

lors de ma fille. Elle se mit à crier & à prier son pere de lui laisser son pucelage, aimant mieux n'être pas si belle de la moitié. Quelque tems après, un jeune homme l'ayant recherchée, & le pere lui ayant accordée, après la réjouissance des noces, le marié prend la mariée par la main & la mène coucher. Elle lui demanda ce qu'il vouloit faire. Coucher avec vous, répondit-il, & vous ôter votre pucelage. Ho ! pour cela, dit-elle, je vous remercie, je ne veux point que l'on me l'ôte, quoi qu'on m'ait dit plus d'une fois, que j'en serois plus belle de la moitié. Il y a quelque tems, que mon pere voulut me l'ôter, mais c'est le plus vilain jeu du monde, & il me fit si grand mal, que j'ai resolu de le garder toute ma vie, quand j'en devrois être cent fois plus laide. Le marié surpris d'un pareil discours, va se plaindre hautement au Pere de lui avoir donné une fille, dont il avoit lui-même abusé ; crime si grand que la seule idée lui faisoit dresser les cheveux. Le Pere sans s'étonner expliqua la chose à son gendre, qui ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de  
fa

## CONTES A RIRE. 127

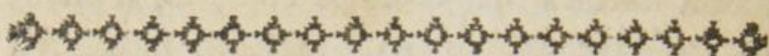
sa femme. La relation qu'il lui fit de l'aventure, rassura le marié, qui aima mieux qu'elle ne fût pas si fine, & qu'elle ne donnât aucun sujet au monde de gloser.



### *L'Archevêque & le Païsan.*

**U**N vieux Laboureur, aiant rencontré son Archevêque, qui alloit à la campagne avec un gros train & grand nombre de gens armez, ne pût s'empêcher d'en rire. L'Archevêque en aiant eu avis, fit venir le Païsan, & voulut scavoir pourquoi il avoit ri. Le Païsan répondit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il songeoit que saint Pierre, qui étoit le Vicaire de Dieu en l'Eglise, & réduit dans une grande pauvreté, eût laissé des suceffeurs si riches & si opulens. L'Archevêque voulant le mieux instruire, lui dit, qu'en qualité de Duc & d'Archevêque, il marchoit avec l'équipage qu'il voyoit; mais qu'à l'Eglise, il agissoit en Archevêque. Mais, Monseigneur, repliqua le Laboureur, je voudrois bien que vous me disiez,

128 NOUVEAUX  
de quoi deviendrait l'Archevêque, si  
le Duc alloit à tous les Diables ?



*Le Prevôt & le Voleur.*

UN Voleur signalé aiant un jour  
été pris par les Archers de la  
Maréchaussée, fut amené au Pre-  
vôt. Les Archers lui dirent en lui  
presentant le prisonnier. Voici Mon-  
sieur, ce fameux voleur qui a fait de  
tels & tels vols, en tel lieu, & à tels.  
J'ai bien fait pis, répondit le Voleur.  
Il est vrai, Monsieur, répartit un  
des Archers; car c'est lui qui vola &  
assassina un tel. J'ai fait pis encore,  
repliqua le Voleur. Les autres Ar-  
chers s'étant mis à compter plusieurs  
autres vols & assassinats. J'ai enco-  
re fait pis que tout cela, dit le Vo-  
leur, tout de nouveau. Et qu'as-tu  
donc fait, dit le Prevôt ? Je me suis  
laissé prendre, répondit le Voleur.  
Le Prevôt l'ayant condamné à être  
pendu, & lui prononçant sa Senten-  
ce. Si l'on pendoit tous les voleurs,  
Monsieur le Prevôt, lui dit le crimi-  
nel, il y a long-tems que vous au-  
riez dû l'être. Comment ? repliqua  
le

CONTES A RIRE. 129

le Prevôt. Parce que les Prevôts sont tous des Voleurs, repartit le criminel, & que toutes les lettres de leur nom, ne chantent que Brigandage; car P. veut dire prend, R. rasle, E. emporte, V. vole, O. ôte, S. serre, T. tire ou tout. De sorte que qui dit Prevost, dit prend, rasle, emporte, vole, ôte, serre tout. Cela n'empêcha pourtant pas, que le pauvre diable ne fût pendu, tant les voleurs haïssent les voleurs, non pas tant parce qu'ils sont voleurs, que parce que volant, ils trouvent moins à voler.



*C'est la verité qui offense.*

**U**Ne jeune fille se mariant, regala tous ses parens, & ceux de son mari. Comme on dançoit, un des parens du marié qui aimoit à rire, entretenant la mariée de ce qui devoit arriver la nuit, comme il est assez ordinaire de faire, lui dit en riant: Attends, Cousine, que je mesure la grosseur de ton cou, & puis je te dirai si on te fera bien du mal cette nuit. Bon, dit-elle, je croi que

F 5

vous

vous êtes un grand Devin. En disant cela, il prit la grosseur de son cou, & la longueur de sa tête, & lui dit: En bonne foi, Cousine, on ne te fera pas grand mal. A quoi le connoissez-vous, répondit la mariée? Je le conois, lui dit-il, en ce que tu n'es point pucelle, & que mon Cousin est cocu en verd. Il disoit cela en plaisantant, faisant semblant de s'y connoître: mais la jeune mariée, qui sçavoit mieux que personne ce qui en étoit, le prit tout de bon: Et comme rien n'est si offensant qu'une verité desobligeante, la Belle se mit à pleurer de son mieux. Ses parens pour la consoler, eurent beau lui dire qu'il n'avoit dit cela que pour rire, & qu'il ne s'y connoissoit pas; Non, non, disoit-elle, il ne l'a point dit pour rire, & il s'y connoît fort bien, & c'est ce qui m'en fâche.



*Un Larron dérobe la Vache de son Voisin.*

**U**N Larron voulant dérober la Vache de son Voisin, entre avant le jour dans l'étable, détache la bête, l'emmene, faisant semblant

CONTES A RIRE. 131

blant de courre après elle. Le Voisin s'éveille au bruit, & met la tête à la fenètre : Voisin, dit le Voleur, aidez-moi à prendre ma Vache qui est entrée dans vôtre cour. Le Voisin se leve & lui aide à reprendre la Vache. Cela étant fait, le Voleur de peur que le Voisin ne s'apperçût de la friponnerie, fit tant qu'il l'amena au marché. Comme le jour se dévelopoit, le pauvre homme reconnut sa Vache, & dit : Certes Voisin, voilà une Vache qui ressemble bien à la mienne. C'est pour cela que je la vends, répondit le Voleur. Ma femme & la vôtre sont tous les jours en dispute, & prenant incessamment l'une pour l'autre. Arrivez au marché, le Voleur défiant, fait semblant d'avoir des affaires en ville, & prie son Voisin de vendre sa Vache le plus qu'il pourroit, avec promesse qu'il payeroit à boire. Le Voisin vend la bête, & apporte l'argent au Voleur, qui le mène au Cabaret, & après avoir bû l'y laisse pour les gages, & vint droit à Paris. Etant un jour au marché, où il vit un nombre d'Anes attachez, il choisit le plus beau, monte dessus, &

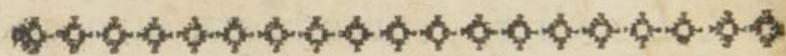


## CONTES A RIRE. 133

Clerc , qui étoit jeune , bien fait , & de bonne mine. Comme le drôle n'étoit pas niais , il ne fut pas long-tems à s'appercevoir des sentimens que sa Maîtresse avoit pour lui. Comme il étoit un jour occupé à faire certaines écritures en l'absence du Procureur , la Procureuse vint folâtrer avec lui dans le Cabinet , & lui fit plusieurs malices , comme par exemple , de lui pousser souvent le bras , pour le faire mal écrire , à quoi elle revenoit toujours , quoi qu'elle eût été repoussée deux ou trois fois. Le Clerc sentant fort bien ce que cela vouloit dire , la repousse encore , fait une raye avec du charbon , & lui dit , que si elle passoit cette raye , il la jetteroit sur le lit , & lui feroit tant de mal , que de long-tems elle n'auroit envie de lui en faire. La Belle qui ne demandoit pas mieux , lui répondit , je voudrois bien voir cela ; & passa en même tems la raye. Le Clerc ne perd point de tems , l'embrasse , la jette sur le lit , & ne trouvant aucune résistance , fit tout ce qu'il voulut d'elle. Le Procureur avoit un fils , qui leur avoit vû faire tout ce manége , & qui étoit

134 NOUVEAUX

étoit si jeune, qu'ils ne s'en défoient point. Le Procureur revint & les Amans n'eurent que le tems qu'il leur falloit pour se retirer chacun de leur côté. Le bon homme entre dans l'Etude, & se met en devoir de donner d'autres écritures à son Clerc : Quand il fut près de la marque, ne passe pas cette marque, mon pere, s'écria le petit ; le Clerc vous feroit ce qu'il a fait à ma mere, qui l'a passée ; car il l'a prise, la mise sur le lit, & l'y a tenuë plus de demi heure.

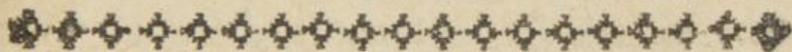


*Les deux Aveugles.*

**L**Es rhumes & fluxions sur les yeux regnoient si fort en mil six cens soixante-huit, que peu de gens en étoient exempts. Un de mes amis en fut attaqué aussi bien que les autres, & si bien attaqué, que ne voyant presque goutte, son Medecin & sa femme, lui conseillerent de mettre sur ses yeux le soir en se couchant, deux petits morceaux de veau crû, pour les rafraîchir durant la nuit. Sa femme lui ajusta le tout. Venant ensuite se coucher, & passant

## CONTES A RIRE. 135

stant par dessus son mari , pour aller se mettre à sa place , qui étoit du côté de la ruelle , elle trouffe sa chemise par derriere , & faisant semblant de le baiser , elle lui fit baiser son fessier. Comme elle n'avoit pas les jouës tout-à-fait aussi grosses que les fesses , & qu'il n'étoit pas possible qu'elle eût si fort engraisié en peu de tems , & qu'elle ne put s'empêcher de rire du tour qu'elle venoit de faire , son mari s'en défia. Le tour n'est pas mauvais , lui dit-il , c'est un borgne qui baise l'aveugle.



### *Le Singe qui prend Medecine.*

**U**N Gentilhomme de Languedoc étant malade , fait venir un Medecin de Montpellier , qui lui ordonna d'abord suivant la coûtume le Clistere & la Saignée. La purgation vint à son tour , & lui fut apportée de grand matin par l'Apotiquaire , qui trouvant le malade endormi , & ne voulant pas le reveiller , met la Medecine dans un Gobelet d'argent , qu'il posa sur la table couvert d'un linge bien propre , &

& se retire en attendant que le patient se réveillât, comme il fit bientôt après. Il vit à son réveil sa médecine sur la table; mais comme tout le monde s'étoit retiré pour le laisser reposer, il n'y avoit personne pour la lui donner. L'Apoticaire en se retirant, n'avoit que poussé la porte, de peur de faire trop de bruit. Il y avoit un gros Singe dans la maison, lequel allant & venant trouva la porte ouverte, & entre dans la chambre du malade. Il monte d'abord sur la table, voit ce Gobelet couvert, & le découvre. Il porte le nez à la médecine & la trouva de mauvaise odeur; ce qui lui fit faire plusieurs grimaces. Il en goûte enfin, la trouve amere, retire le museau, fait dancer ses babines, & grimasse le plus bizarrement du monde. Cependant à force de goûter & regoûter, il s'y accoutuma, & goba toute la Drogue. Le malade qui regardoit faire le Singe, prit si grand plaisir à le voir grimacer, qu'oubliant son mal, il se mit à rire de si bon cœur, que ce mouvement de joye, médecine toujours salutaire, le soulagea considerablement. Le Singe étoit encore

CONTES A RIRE. 137

core dans la chambre, quand le Medecin entra. Il demande au malade comment il se portoit, & quel effet avoit fait la medecine: mais le malade au lieu de répondre, rioit si fort, que le Medecin crût qu'il étoit tombé en délire, & qu'il n'y avoit plus rien à esperer. Cependant le malade s'étant un peu tranquilisé, dit à son Medecin: Demandez au Singe, Monsieur, si la medecine a bien fait. Le Medecin ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; mais il ne fut pas long-tems dans l'incertitude, car voiant le Singe foirant de côté & d'autre, sans épargner ni cabinets, ni tapisserie, ni les autres meubles, sautant, courant, & faisant plusieurs contorsions, il connut bien qu'il s'étoit purgé pour le malade, qui eut bien de la peine à conter l'avanture, tant il rioit de voir le Singe jeter en abondance & frequemment les matieres fecales. Ce qu'il y eut de meilleur en cela, est que le malade y prit tant de plaisir, qu'il recouvra sa premiere santé.

*L'Aprentif Medecin.*

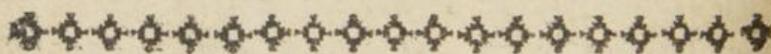
UN Païsan étant bien malade, envoia son fils porter de son urine au Medecin. Ce garçon qui étoit fort simple, courut chez le Medecin, qui prenant l'urine, la tourne de côté & d'autre, & lui dit: Vois-tu bien ces filamens ? c'est-à-dire que ton pere est plein de flegmes. Vraiment, dit le garçon, puisque mon Pere pisse des Flamans, il y aura donc bien des Heus sur le quai. Heus sont certains vaisseaux qui viennent de Flandres. Je dis des filamens, ajouta le Medecin, & non pas des Flamans. Ton Pere est hydropique, mon enfant, & s'il ne prend garde à lui, il deviendra étique tout-à-fait. Le garçon s'en retourne, & dit à son Pere : le Medecin m'a dit, mon Pere, que vous étiez tout plein de plumes, que vous étiez déjà hypocrite & que si vous n'y prenez garde, vous deviendrez heretique tout-à-fait. Mais, mon Pere, ajouta-t-il, le métier de Medecin me semble bon, & je suis resolu de

## CONTES A RIRE. 139

de prier le nôtre de me l'apprendre. Le Pere aussi benêt que le fils, crût que le métier de Medecin s'apprenoit comme celui de Cordonnier. Le jeune sot va donc trouver le Medecin, & lui fait sa proposition. Mon ami, lui dit le Docteur, de tous les métiers le nôtre est le plus aisé à apprendre. Quand on est bon Charlatan, on est bon Medecin : il n'y a souvent que la reputation qui nous fait valoir, & nous acquerons cette reputation sans peine ; car en entrant chez un malade, si nous voions par exemple des peaux de pommes ou de poires, quelque os de Pigeon ou de Poulet, nous disons en lui tâtant le pouls, que le malade a mangé telle ou telle chose, & que c'est ce qui lui a donné la fièvre. Ceux qui sont presens s'imaginent que nous connoissons cela au pouls ; & voilà ce qui fait nôtre reputation. De quoi sert donc le Medecin au malade ? demanda le garçon. A le faire mourir plutôt, s'il doit mourir, répondit le Docteur ; & à le faire languir, s'il doit guerir. Bon, bon, repliqua le garçon, je serai donc bien-tôt Medecin. Le Docteur le retint chez lui,

&c

& le menoit voir ses malades. Il l'envoia un jour chez un Paisan, pour porter une medecine ; car il faisoit comme les Anciens, le Medecin & l'Apoticaire. En entrant dans la chambre du malade qui étoit hydro-pique & fort enflé, il vit le bât d'un Ane, & se souvenant des leçons de son Maître, il dit en tâtant le pouls au patient : Je ne m'étonne pas si ce malade est si enflé, il a mangé un Ane, & je le connois bien à son pouls. Comme il vit que chacun rioit ; vous n'avez que faire de rire, dit-il, je sçai bien ce que je dis, & il est si vrai, qu'il a mangé un Ane, qu'en voici encore le bât.

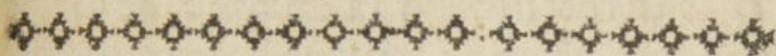


*Le Parapet.*

**U**N homme de famille, des plus grossiers & des moins sensez, & qui, comme on dit, n'avoit jamais rien vû que par le trou d'une bouteille, aiant autrefois entendu parler de la guerre, comme on parloit des fortifications d'une Ville de Flandres, que le Roi assiegeoit alors, s'avisa de demander à l'hôtesse où il étoit

CONTES A RIRE. 141

étoit logé, aussi déniaisée qu'il l'étoit peu, ce que c'étoit qu'un Parapet. Vous êtes, mon ami, lui dit-elle, bien ignorant sur la matiere. Apprenez donc, que le veritable Parapet est le derriere de la chemise d'une femme grosse comme moi; car il défend l'entrée de la Ville & du Faux-bourg.



*Naïveté d'un Laquais.*

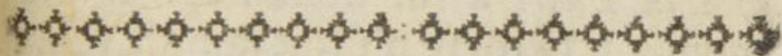
UN jeune Laquais, étant au service d'un Gentilhomme, qui voyageoit en Italie, portant un jour le flambeau à son Maître, qui vouloit aller aux lieux, le Maître ayant fait ses affaires, tira une lettre de sa poche, pour s'en servir dans le besoin. Comme il l'alloit déchirer: N'est-ce pas là une lettre, Monsieur? Oüi, mon enfant, dit le Maître. De grace, Monsieur ne la déchirez pas, dit le Laquais. Donnez-la moi, je vous en prie; j'aime mieux vous donner d'autre papier. Son Maître lui demanda ce qu'il en vouloit faire. Ma mere, répondit le Laquais, me pria en partant de Paris, de lui envoyer des lettres, & je voudrois lui envoyer celle-là.

*Le Navet de Loüis XI.*

**L**E Roi Loüis XI. étant encore Dauphin passa quelque tems en Bourgogne pour se mettre à couvert des poursuites du Roi son Pere. Il se divertissoit à la chasse, & alloit souvent chez un pauvre homme nommé Conon, & mangeoit quelquefois des Navets avec lui. Le Dauphin étant devenu Roi, par la mort du Roi son Pere, le bon homme Conon à la sollicitation de sa femme vint à Paris, & apporta au Roi des beaux Navets de son jardin: Mais comme il n'avoit ni argent, ni provisions, il les mangea tous en chemin, à la reserve d'un des plus gros, dont il fit present au Roi. Le Roi reçût ce Navet, comme si ç'eût été un Diamant de la même grosseur, & le fit mettre avec ses bijoux. Il fit dîner le bon homme Conon, lui donna mille écus, & le renvoya. Quelque tems après un Courtisan de bonne appetit, raisonnant du moins au plus, & bâtissant là-dessus de magnifiques esperances, fit present au Roi d'un fort beau

## CONTES A RIRE. 143

beau & bon Cheval , se promettant une riche recompense. Le Roi ne sçachant que lui donner , se souvint du Navet de Conon , qu'il fit donner au Courtisan , proprement envelopé , le priant de le recevoir , avec ordre de ne le développer qu'en Province. Le Gentilhomme s'en va en Province , & croyant trouver un bijou de grand prix , ouvre le paquet & n'y trouve qu'un Navet. Il retourne sur ses pas , & va se plaindre au Roi , pensant qu'on eût pris l'un pour l'autre : Mais il fut bien étonné , quand le Roi lui eut dit , qu'il avoit bien acheté son cheval , puisque le present qu'il lui avoit fait , lui coûtoit mille écus.



### *Simplicité d'une Femme.*

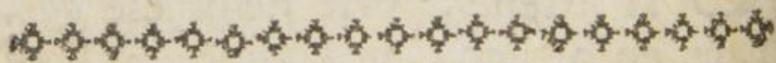
**U**Ne Paysane, entendant un jour la Messe , prit deux cierges. Elle en attacha un contre l'Image de Saint Michel , & l'autre contre l'Image du Diable , qu'on represente à ses pieds. Le Clerc de la Paroisse voyant cela ; que faites-vous , ma bonne amie , lui dit-il ? Vous presentez

sentez un cierge au Diable. C'est tout un, répondit la bonne femme, il est bon d'avoir des amis par tout. On ne sçait où l'on peut se trouver.



*Le Pape & le Pelerin.*

**L'**Année d'un Jubilé, il vint un Pelerin à Rome, qui de l'aveu de tout le monde, ressembloit si bien au Pape d'alors, que le bruit en vint jusques à sa Sainteté. Elle eut envie de voir le Pelerin; & s'étant fait apporter un miroir, le Saint Pere trouva que jamais deux hommes, ne se ressemblerent mieux. Cela obligea le Pape à lui demander saintement, si sa mere n'étoit jamais venue à Rome. Non, Saint Pere, répondit le Pelerin; mais pour mon Pere, il y est souvent venu.

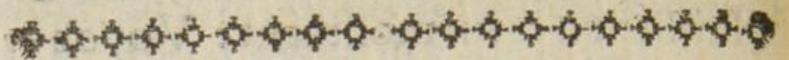


*Le Chapeau gris.*

**U**N Payfan qui avoit un Chapeau gris, faisoit un jour si grand bruit à l'Audience, que le Juge

CONTES A RIRE. 145.

ge ne sçachant pas son nom, dit à l'Huissier en le lui montrant: Voyez-vous ce Chapeau gris qui fait là tant de bruit, je le condamne à deux écus d'amende. Comme l'Huissier va pour le prendre, le Paysan crie de plus belle, disant, ce n'est pas moi, Monsieur. Je le condamne à quatre écus, reprit le Juge. L'homme crie de plus en plus, disant toujours, ce n'est pas moi. Le Juge hausse de deux écus chaque fois, & vint jusqu'à huit. Le pauvre Diable au desespoir, crie comme si on l'eût écorché; & le Juge à hausser encore. Je condamne, dit-il, le Chapeau gris à douze écus d'amende. Le Paysan voyant cela, prend son Chapeau, & le jette au der sainte Juge, en lui disant Oh! parbleu, mais ven Monsieur, je vous le laisse pour ce re, répris-là, car c'est plus qu'il ne vaut. Le Juge voyant qu'il avoit tort, & qu'il falloit condamner le Paysan, & non son Chapeau, le lui fit rendre, & lui commanda de se retirer.



*Le bien mal acquis ne profite pas.*

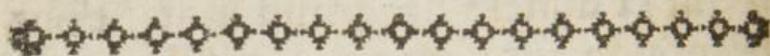
**B**ernard de Gennes homme avare & faulxaire s'il en fut jamais, ayant fait grand amas des meilleurs vins qui croissent au Mont Falisque, en chargea un Vaisseau, resolu de le mener en Flandres, où il esperoit de le vendre avec un très-grand profit. Il mit à la voile par un vent si favorable, qu'en peu de jours il fut à vûe du lieu où il vouloit aller. N'en étant qu'à quelques milles, il mouilla pour faire eau, & en fit si bonne provision, que d'un tonneau de vin, il trouva le secret d'en faire deux. Etant entré dans le port, son vin fut incontinent enlevé à son mot, & ceux qui pouvoient en avoir pour de l'argent, se croyoient heureux, tant le vin étoit rare cette année-là. Il remit à la voile, pour s'en retourner avec deux sacs pleins de beaux écus au soleil, qu'il aimoit tant qu'il n'avoit de plaisir qu'à les compter & à les considerer. Etant un jour en pleine Mer, il prit ses sacs, les vuida sur la table, & se mit à compter & recompter ses écus, charmé

CONTES A RIRE 147

charmé de leur beauté & de leur éclat. Etant enfin las, il les remit dans les sacs qu'il lia, & sortit pour prendre l'air. Un gros Singe, qui étoit à l'attache dans la chambre, & qui avoit pris garde à ce qu'avoit fait Bernard, trouva moyen de se détacher, de sauter sur la table, & de se saisir des écus. Avec ces sacs il monta sur la dunete du grand mât. Tout le monde fut surpris, qu'il eût pû emporter deux sacs de cette pesanteur. Il fit tant de la main & des dents qu'il délia les sacs & en tira les écus, & fit comme avoit fait Bernard, qu'il imita parfaitement bien. Bernard cependant trembloit de peur, & n'osoit le faire poursuivre, de peur que cet animal quinteux ne jettât tout dans la mer; & ne trouva rien de plus sûr que de lui laisser passer sa fantaisie. Après avoir bien baloté cet argent, il le remit dans les sacs qu'il relia, puis il en prit un qu'il jetta dans la mer, & laissa tomber l'autre sur le Vaisseau. Comme si la Providence avoit voulu se servir de cet animal, pour faire entendre à Bernard, que ce qui avoit été jetté à la mer appartenoit à l'eau, dont il

avoit multiplié son vin, & que ce qui étoit tombé sur le Vaisseau lui appar-  
roit justement: Ainsi l'eau eut l'eau,  
& Bernard eut le vin. Bernard ren-  
tra en soi-même, se consola, & se  
souvint de ce qu'avoit dit le Poëte.

*De malè quæsitis non gaudet tertius  
heres.*



*Innocence d'un Laquais.*

**U**N Laquais des plus naïfs & des  
plus bonifaces, servant un Gen-  
tilhomme de Paris, suivit son Maî-  
tre qui avoit été prié un Dimanche à  
dîner chez une personne de qualité.  
Il s'y trouva bonne compagnie  
d'hommes & de femmes. On propo-  
sa une partie de promenade pour l'a-  
près-dîné, de laquelle le Gentilhom-  
me fut prié par les Dames. Il s'en  
excusa, & dit pour raison, qu'il avoit  
donné parole d'aller trouver un hom-  
me, avec lequel il avoit une affaire  
qui ne pouvoit pas se remettre. Cette  
affaire si pressée étoit un rendez-vous  
de galanterie. Les Dames le pres-  
sant vivement d'être de la partie, il  
crût

CONTES A RIRE. 149

crût qu'il devoit au moins payer de bonne volonté & d'apparence. Il leur dit donc, qu'il alloit envoyer son Laquais, pour sçavoir à quelle heure il pouvoit aller voir la personne, avec laquelle il avoit affaire, & que s'il avoit du tems, il seroit ravi de le passer tout avec elles. Il appelle son Laquais & lui dit à l'oreille d'aller sçavoir de Mademoiselle \* \* \* à quelle heure il la trouveroit au logis; mais qu'au retour, il se donnât bien de garde, en lui rendant réponse, de parler de Demoiselle mais qu'il dît toujours Gentilhomme, & prît garde à ne pas se couper. Peu de tems après que le Laquais fut parti, on se mit à table, & vers la moitié du repas, le Laquais revint de son ambassade. Hé ! bien, lui dit son Maître tout haut, qu'a dit ce Gentilhomme ? A quelle heure le trouverai-je chez lui ? Il m'a dit, Monsieur, qu'il vous attendroit, & qu'il ne sortiroit point. Que faisoit-il, dit le Maître ? Je l'ai laissé, Monsieur, répondit le Laquais, qui prenoit sa coife & son masque, pour aller à la Messe. Sur cela, tout le monde se mit à rire, voyant que la

folie du valet, & l'imprudente curiosité du Maître, avoient développé le mystère.



*Deux Filoux font deux coups de maître  
à un Gentilhomme de Boulogne.*

**U**N Gentilhomme de Boulogne riche, mais avare, vilain, crasseux, & de mauvaise mine, s'il en fut jamais, se mit en tête d'avoir une grande & magnifique coupe d'argent. Comme il étoit alors sans valet, il pria l'Orfèvre, après avoir payé la coupe, de l'envoyer chez lui par un de ses garçons. Il venoit précisément d'arriver deux jeunes Romains, qui se promenoient par la ville avec des bagues, des lingots, & autres babioles dorées, pour duper le premier sot qui viendroit acheter d'eux. L'un de ces drôles se nommoit Liello, & l'autre Dietico, tous deux éveillez & alertes. Comme ils n'étoient pas fort occupez, il n'y avoit point de passant qui échapât à leur vûë. Je vous donne à penser s'ils virent le garçon de l'Orfèvre, qui pour faire valloir la boutique de son Maître, por-  
toit

CONTES A RIRE. 151

toit la coupe à decouvert. Les gail-  
lards font d'abord dessein sur cette  
coupe , & resolus de l'avoir , ils sui-  
virent de loin le garçon , de qui ils  
apprirent sans peine à qui elle étoit ,  
& où il avoit laissé le Gentilhomme.  
Liello le plus fin & le plus hardi ,  
acheta d'abord une Lamproie , qui  
étoit fort chere , la mit sous son man-  
teau , & la porte droit chez le Gen-  
tilhomme. Il la donna à une femme  
assez éveillée , & à peu près agrea-  
ble & propre comme son mari , par-  
lant assez bien , & avec assez d'af-  
seurance. Monsieur vôtre Epoux, Ma-  
dame , lui dit-il , en l'abordant , vous  
envoie cette Lamproie , & vous prie  
de faire apprêter le dîner pour cinq  
ou six Messieurs qu'il va vous ame-  
ner ; & il vous prie en même tems de  
lui renvoyer la coupe , que vient de  
vous apporter le garçon de l'Orfèvre ,  
pour y faire graver ses armes. La  
Dame prenant le poisson , donne la  
coupe sans en faire la moindre diffi-  
culté , & s'en va donner ordre au di-  
ner. Liello aiant attrapé ce qu'il vou-  
loit , gagne pais & s'en va chez un  
de ses amis se réjouir , en attendant  
le retour de Dietico , qui avoit de-

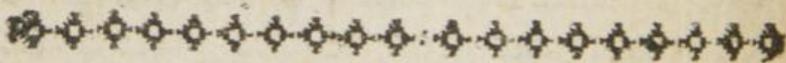
meuré en ville, pour voir les recherches qui se feroient.

Le Gentilhomme s'étant rendu chez lui quelque tems après, trouve le dîné plus gras que de coutume, & demande le sujet de cette dépense. Ne m'avez-vous pas mandé, répondit la femme, que vous ameneriez compagnie ce matin? Vous n'y songez pas, dit le Gentilhomme. J'y songe fort bien, repliqua la femme, & la Lamproie que vous m'avez envoyée est mon garant; car sans cela vous pouvez compter, que je ne l'aurois pas achetée si cher. Pour de Lamproie, reprit l'homme, je ne vous en ai point envoyé: c'est une heureuse équivoque de quelque valet étourdi, qui a pris une maison pour l'autre. Tout coup vaille, nous mangerons aux dépens d'autrui. C'est admirable, reprit la femme, que vous ne vous souveniez point de m'avoir envoyé le poisson, & que celui qui me l'a apporté, m'ait demandé de votre part la coupe où vous vouliez. m'a-t-il dit, faire graver vos armes, & qu'aussi je lui ai donné à ces enseignes. A ces mots, le pauvre Gentilhomme étonné comme un fondeur

**CONTES A RIRE. 153**

deur de cloches, pouffa trois ou quatre gros soupirs, & courant ça là dans les ruës, il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'avoient point vû quelqu'un qui portât du poisson chez lui, ce qu'il faisoit avec tant de transport qu'on eût dit qu'il étoit hors du sens. Dietico étoit sur la place, qui voyoit la Comedie. Comme il n'y avoit que lui qui scût la capture de son camarade, & qu'il avoit regret qu'il lui en eût coûté une Lamproie, il resolut de jouer son rôle. Voiant donc le Gentilhomme occupé à faire ses doleances, il s'en va chez lui, trouva sa femme sur les avenues, & lui dit, en riant & d'une contenance assuree. Bonne nouvelle, Madame, bonne nouvelle; la coupe est retrouvée, & un homme que vous connoissez, a fait faire cela exprés, pour faire peur à Monsieur votre Epoux, & le mettre en colere. On en rit, & on veut en faire fête. On vous mande de venir, & on vous prie d'envoyer par moi ce que vous avez à diner. La Dame bien joieuse commence à reprendre haleine; & après avoir exageré la peur qu'elle avoit eue, elle fit donner à Dietico la Lam-

proie bien & dûement rôtie avec la sauce, le tout entre deux beaux plats. Dietico met cela sous son manteau, & va trouver au plus vite son camarade Liello, qui l'attendoit avec impatience. Comme la femme sortoit historiée de toutes pieces, pour aller au prétendu regal, manger sa part de la Lamproie, elle rencontre son mari qui revenoit tout refrogné. Quoi, lui dit-elle, en l'abordant, est-ce qu'ils viennent dîner ceans? je vous ai envoieé la Lamproie toute prête à manger. Et deux, dit le Gentilhomme. Vous serez éternellement la dupe de tous ceux qui voudront vous tromper. Ces paroles furent suivies d'un torrent d'injures, & cette seconde flouterie fut si sensible au Gentilhomme, que perdant sa gravité, il s'arrachoit les cheveux de dépit: mais il falut enfin se consoler, & s'accoutumer à en voir rire tous les bouffons & facecieux de la ville.



*L'Avocat à Lievre.*

**U**N Avocat de bon appetit se plaignoit à son Client, qu'il le venoit toujours voir les mains vuides;

X  
tie avec l  
beaux plan  
n manteu  
son cara  
dit avec in  
nne form  
, pour de  
ger sa pe  
ncontre  
t refroge  
'abordant  
'ceans ?  
voie tou  
it le Ger  
nellemen  
voudron  
furent fu  
s, & cet  
sensible a  
ant sa gra  
veux de de  
onsole, &  
ire tous  
la ville  
leuvre.  
bon app  
Client  
r les m

CONTES A RIRE. 155

des ; ce que les autres ne faisoient  
jamais. Le Client plus matois que  
l'Avocat, le pria de l'excuser, avec  
promesse de reparer la faute à son re-  
tour. Quelque tems après il revint  
trouver l'Avocat, qui ne manqua  
pas de lui dire, voiant qu'il n'apporta  
rien. Eh bien ! tu ne t'es pas sou-  
venu de moi ? Je vous demande par-  
don, Monsieur, vous n'avez pas ce  
coup sujet de vous plaindre. L'Avocat  
prenant cela pour argent com-  
ptant, fit tout ce qu'il pût pour son  
Client. Après que son affaire fut fai-  
te, il voulut sçavoir ce qu'il lui avoit  
apporté. Monsieur, lui dit le Client,  
prendriez-vous bien un Lievre ? Fort  
bien, mon ami, dit l'Avocat. Par-  
gouai, dit le Païsan, vous courez  
donc mieux que les chiens de Mon-  
sieur le Marquis de \* \* qui ne purent  
jamais en prendre un, quoique suivis  
de force Cavaliers.



*Le Cochon de lait des deux Procureurs.*

UN Païsan des environs d'An-  
goilême, aiant porté à vendre  
un Cochon de lait un jour de mar-

## 158 NOUVEAUX

ché, rencontre un Procureur au Présidial, qui lui demande ce qu'il avoit dans son sac. Le Païsan lui dit que c'étoit un Cochon de lait qu'il vouloit vendre. Le Procureur le tire du sac, le trouve gras & dodu, l'achete, le paie, & donne ordre au Païsan de le porter chez lui dans telle rue vis-à-vis une telle enseigne; & de dire à sa femme de l'apprêter pour dîné. Le Païsan aiant reçu son argent, se met en devoir de porter le Cochon, & rencontre chemin faisant, un autre Procureur Compere & ami du premier, qui lui demande si le Cochon étoit à vendre. Le Païsan aiant répondu qu'oui, le Procureur convient pour le prix, & dit au Païsan de le porter chez lui, après lui avoir dit & son nom & la rue, & de dire à sa femme de le faire apprêter pour dîné. Le Païsan tourne vire un bon gros quart-d'heure, c'est-à-dire, jusques à ce qu'il jugea que les Procureurs devoient être au Palais. Ensuite il revient au marché avec son sac & son Cochon. Il n'y fut pas plutôt arrivé que l'hôte de Quatre-écus, un des plus fameux traiteurs de la ville, qui venoit d'acheter des provisions, le

reçut

## CONTES A RIRE 157

rencontre, & lui demande ce qu'il a à vendre. Un beau & bon Cochon, répondit le Païsan. Quatre Ecus convint enfin du prix, le paie, emporte le Cochon; & ne fut pas plutôt chez lui, qu'il le fit apprêter & mettre à la broche. En sortant de l'Audience, le premier Procureur rencontre son Compere, & lui dit: J'ai acheté ce matin un bon Cochon de lait, que j'ai mandé à ma femme de nous apprêter pour dîné, vous viendrez, s'il vous plaît, mon Compere, en manger vôtre part. J'en ai acheté un aussi, répondit le Compere; mais puisque vous voulez que nous mangions ce matin le vôtre, nous mangerons donc demain le mien. Arrivez au logis, le Procureur trouve sa femme en entrant, & lui demande si le Cochon étoit cuit. Quel Cochon? dit la femme, je croi que vous vous moquez. Comment, répondit le Procureur? un Païsan ne vous a-t-il pas apporté un Cochon? Je vous assure, dit la femme, que je n'ai vû ni Païsan ni Cochon. On demande à la servante qui n'en sçavoit pas davantage. Oh! cela étant, Compere, allons donc manger le mien,

## 159 NOUVEAUX

mien, dit le second Procureur. Allons, dit l'autre : il faut bien manger quelque chose ; mais le Cochon ne se trouva pas plus chez celui-ci que chez l'autre. Alors les Procureurs ne douterent pas que le Paisan n'eût été plus fin qu'eux. Heureusement nous sommes en bonne ville où nous pouvons trouver à dîner, dirent-ils : allons-nous-en chez Quatre-écus. Etant chez Quatre-écus, ils demandent au Traiteur s'il avoit quelque chose à leur donner. Messieurs, dit Quatre-écus, nous avons plus qu'il ne faut quand vous seriez encore dix autres, & si vous voulez vous donner la peine de faire un tour à la cuisine, vous y trouverez dequqi choisir, & pourrez prendre ce qui vous accommodera. Ils vont à la cuisine, trouvent le cochon de lait à la broche. Ha ! parbleu, Compere, dit l'un des Procureurs, encore sommes nous heureux de trouver ici un cochon de lait. Celui-ci nous tiendra lieu des nôtres. Ils demanderent à Quatre-écus si le cochon étoit retenu ; & répondant que non : Qu'on nous le serve donc, dirent les Procureurs. Le cochon étant mangé,  
entre

CONTES A RIRE. 159

entre la poire & le fromage, les Procureurs demanderent à compter. Quatre-écus vint lui-même, & leur demande s'ils avoient trouvé le cochon bon. Excellent, dirent-ils. Il n'est acheté que de ce matin, dit Quatre-écus, & il vient de bon endroit. De qui l'avez vous acheté, demanderent les Procureurs ? D'un tel Paysan, dit Quatre-écus, en le nommant. Quelle sorte d'homme est cela ? C'est un homme fort accommodé, répondit Quatre-écus. Et là-dessus il fit son portrait si au naturel, que les Procureurs persuadés que c'étoit leur homme, lui envoyerent une assignation pour se voir condamner à leur payer la valeur des cochons, & à des grandes reparations, pour avoir violé la foi publique. Le pauvre Paysan voyant deux Procureurs à ses trouffes, & se croyant perdu sans ressource, porte son assignation à un Avocat, & le prie de le tirer de cette affaire, qu'il compte à sa maniere faisant l'innocent, comme font d'ordinaire tous les Paysans, & sur tout ceux d'Angoumois & de Poitou, auxquels on a bien de la peine à faire dire oui ou non. L'Avocat

cat malgré les déguisemens du Pay-  
fan, & au travers de ses réponses  
aux questions qu'il lui fit, voyant  
bien qu'il avoit fait la friponnerie  
& vendu son cochon trois fois, lui  
dit que son affaire étoit fort mauvai-  
se, & même fort sale, & qu'il  
cherchât un autre Avocat. Monsieur,  
dit le Payfan en franc patois en se  
gratant l'oreille & faisant tourner  
son chapeau, ne m'abandonnez pas,  
je vous prie. Quelles gens me ruine-  
ront. Tirez me de cette affaire; j'ai  
encore six cochons de la même mere,  
je vous en promets un des plus baux,  
si vous me tirez des mains de ces  
Gripe-tout. Nous avons toujours re-  
cours à vous, & si vous m'abandon-  
nez, je suis perdu. Mon ami, dit  
l'Avocat, qui comptoit déjà sur le  
cochon promis, je ne vois qu'un  
moyen pour te tirer d'affaire. O l'est  
assés, Monsieur, dit le Payfan, pour-  
vû qu'il soit bon. Il faut, mon en-  
fant, continua l'Avocat, que tu  
fasses l'innocent quand tu paroîtras  
à l'Audience, & que tu ne répon-  
des que *plai*. C'est un mot du pays  
qui signifie que vous plait-il. Je ferai  
bien cela, Monsieur, dit le Payfan.

Le

## CONTES A RIRE. 161

Le jour que la cause devoit se plaider, le Paysan ne manqua pas de se trouver à l'Audience. Les Procureurs firent le pauvre Paysan plus noir qu'un charbon, & n'oblièrent rien de tout ce qui pouvoit faire paroître la friponnerie plus atroce & plus dangereuse pour la société, & conclurent enfin suivant leur demande à de grands dédommagemens. L'Avocat parla pour le Paysan, & sans entrer dans aucune discussion du fait, il representa à la Cour que la presence du personnage parleroit mieux pour lui, que tout ce qu'il pourroit alléguer en sa faveur: Que c'étoit un pauvre innocent qui étoit plus digne de la compassion que du ressentiment de ses parties, & qu'il étoit suprenant qu'on relevât si cruellement une faute, qui ne procedoit que de la pure innocence de celui qui l'avoit commise; & que pour se convaincre de la verité qu'il avançoit, il supplioit la Cour d'examiner le défendeur. On fait appeller le Paysan qui entre dans le Parquet. Le Juge lui dit, levez la main, mon ami. Promettez-vous devant Dieu de dire la verité? *Plai*, Monsieur, répond  
le

le Payfan en se gratant l'oreille & balotant son chapeau. Le Juge lui répéta souvent la même chose, & eut toujours *plai* pour réponse. Avez-vous vendu, continua le Juge, un cochon à ces deux Procureurs, qui vous l'ont payé, & l'avez-vous ensuite revendu à Quatre-écus? *Plai*, Monsieur, dit encore le Payfan. Le Juge persuadé que cet homme étoit hébété, dit aux Procureurs que le pauvre homme étoit assés puni, & qu'il s'étonnoit qu'ils se fussent amusés à un innocent, & renvoya les parties hors de Cour & de procès sans dépens. Le Payfan n'entendit pas plutôt ce jugement, qu'il décampe sans retourner chez son Avocat. Plusieurs jours se passent sans sçavoir de quoi il étoit devenu; mais enfin le rencontrant un jour en rue, Coquin, lui dit-il, je t'ai tiré d'une méchante affaire: Tu m'avois promis un cochon de lait, & tu m'as filouté. *Plai*, Monsieur, répondit le Payfan. Scelerat, dit l'Avocat, on ne trompe pas deux fois les gens de Justice, & si jamais tu retombes entre mes mains... *Plai*, Monsieur, répondit le Payfan. L'Avocat voyant qu'il

CONTES A RIRE. 163

qu'il étoit la dupe, & craignant de s'exposer à la raillerie, si la chose venoit à être scûë, quitte le Payfan & se retire, bien honteux d'avoir fourni au Payfan dequoi le tromper après avoir trompé les Procureurs.



*Rodomontade Espagnole.*

**D**U tems de Louis XIII. la France eut guerre avec la Savoie, & après la prise de Pignerol on assiegea & prit plusieurs Villes. Carignan en fut une. Il y avoit au bout du Pont de Carignan une Demi-Lune gardée par six cens Espagnols. Monsieur de Montmorenci, qui étoit un des Generaux de Louis XIII. la prit avec fort peu de monde, tailla en pieces une partie de ceux qui la gardoient, & fit le reste prisonnier. Le Commandant se trouva du nombre des prisonniers, & fut amené au Château de Carignan, où Monsieur de Montmorenci étoit logé. Ce General aiant demandé à l'Espagnol combien ils étoient à la garde de la Demi-Lune. Monseigneur, répondit l'Espagnol, par une Rodomontade

montade assez gaillarde, vôtre Excellence le sçait mieux que moi. Comment, repliqua Monsieur de Montmorenci ? Faites compter, repartit l'Espagnol, les morts, les blesez & les prisonniers, & vous sçaurez au juste combien nous étions ; car les Espagnols ne sçavent ce que c'est de fuir.



*Le Cocu pacifique.*

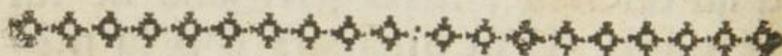
**U**N jeune homme ayant épousé une fort jolie femme, demouroit à la campagne dans une maison qu'il avoit sur le grand chemin. Ils se couchèrent un soir de bonne heures c'étoit dans la belle saison, & oublièrent de fermer la porte de devant qui donnoit sur le grand chemin. Le mari s'en souvint, & demanda à sa femme si elle avoit fermé la porte. Non, dit-elle, c'étoit à toi à la fermer, puisque tu t'es couché le dernier. Vas la fermer, je te prie, dit le mari. Je n'en ferai rien, répondit la femme, vas y toi-même. Sur cela la dispute s'échauffant de plus en plus : Celui qui parlera le premier, dit

CONTES A RIRE. 165

dit le mari, l'ira fermer. Soit, dit la femme, & après cela mot. Un jeune soldat conduit par le pur hazard, & qui s'étoit égaré de son chemin, voyant une maison seule, & la porte ouverte, entre pour demander le chemin. Ne trouvant personne en bas, il monte en haut, & entre dans la chambre des mariez qui étoient couchés. Enseignez-moi, mes amis, je vous prie, leur dit-il, le chemin d'un tel lieu : mais personne ne lui répondit. Il fit plusieurs fois la même demande ; mais voyant qu'au lieu de lui répondre, ils se cachotent la tête dans les draps, il commence à jurer & à menacer. Il s'approche enfin du lit, tire la couverture & le drap, & comme il faisoit encore assez clair, il vit en gros un visage de femme, qui ne lui parut pas desagréable. Il ne pût résister à la tentation, il fait un pas de plus & la baise, sans que personne lui dît mot. Des préliminaires si pacifiques lui faisant espérer qu'il ne trouveroit pas grande résistance pour le reste, il se met sur le lit auprès d'elle il la baise, la caresse, & fit en un mot tout ce qu'il voulut, sans que le mari branlât.

Après

Après que le galant en eut pris à suffisance, il se leve & s'en va bien content d'avoir trouvé un chemin plus agreable que celui qu'il cherchoit. Il ne fut pas plutôt parti, que la Belle dit à son mari : Est-il possible que tu aies eu la lâcheté de souffrir à tes yeux une telle infamie sans dire mot ? Ho ! parbleu, dit alors le mari, tu iras fermer la porte, car tu as parlé la première.

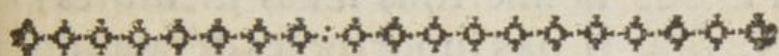


*Le Juge & le Charpentier.*

**U**N criminel aiant été condamné à être pendu, l'Executeur donna ordre à un Charpentier de faire le Gibet. Le Charpentier répondit, qu'il n'en feroit rien, disant qu'il en avoit fait deux ou trois dont il n'avoit pas été payé. L'Executeur se retire & dit au Charpentier qu'on le lui feroit bien faire. Faute de Gibet l'execution ne se fit point ce jour-là. Le Juge en colere envoie chercher l'Executeur qui s'excusa sur le Charpentier, & dit pour sa justification qu'il lui avoit commandé de la part du Juge de faire le Gibet. Le Juge l'en-

CONTES A RIRE. 167

l'envoia d'abord querir, & lui fais une rude mercuriale de n'avoir point obéi à ses ordres. Il est vrai, Monsieur, répondit le Charpentier, que j'ai refusé de faire ce Gibet sur la parole du Bourreau, parce que j'en ai fait d'autres & je n'ai pas été païé: mais si j'avois crû que c'eût été pour vous, je n'eusse pas manqué de le faire, & eusse même tout quitté pour cela.



*Les plus malfaits se trouvent beaux.*

**I**L y a un País au fond des Alpes où les Habitans ont tous de grosses loupes a la gorge, qu'ils appellent *Gouïestres* en langage du país. Un François allant un jour en Italie, & passant dans un Village de ce país-là, voulut entendre la Messe un Dimanche au matin. Comme le Curé faisoit son Prône, la plûpart des Auditeurs se mirent à rire. Le Curé se voyant interrompu, & ne sçachant d'où cela venoit, s'avisa de demander enfin à quelqu'un la raison de cette immodestie. Regardez, Monsieur le Curé, lui dit ce quelqu'un-là, le cou de cet Etranger, & puis

VOUS.



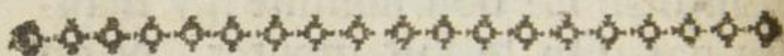
CONTES A RIRE. 169

qu'il se faisoit un plaisir de parler aux plus petites gens. Se promenant un jour à trois lieuës d'une fort belle maison où il faisoit son séjour ordinaire, accompagné d'une nombreuse suite, il rencontra un Paysan qui avoit la barbe noire & les cheveux tous blancs. Le cas lui paroissant nouveau, le Seigneur dit au bon homme de l'aller voir le lendemain au matin, & de demander le Seigneur François. Le bon homme n'y manqua pas. On le fait monter, & on appelle tous les Medecins & Chirurgiens d'alentour qu'on avoit fait venir pour voir cet homme. Voilà, Messieurs, leur dit le Seigneur François, une chose bien singuliere, des cheveux blancs & une barbe noire. Dites-moi, je vous prie, la raison de cette difference. Les uns disoient que cela venoit de la grande humidité de son cerveau. Il a porté autrefois disoient les autres, de la lessive chaude sur la tête. Il peigne sa barbe, disoit l'un avec un peigne de plomb. C'est, disoit l'autre, une bizarrerie de la nature, ou peut-être l'effet d'une maladie. Qu'en croyez-vous, mon bon homme, lui dit alors le Seigneur. Je

H

VOUS

vous dirai sans y faire tant de façons, que mes cheveux sont plus vieux de vingt ans que ma barbe, & qu'il faut par consequent qu'ils blanchissent les premiers. Messieurs de la Faculté voyant que le Seigneur François se divertissoit de la réponce du bon homme, n'eurent rien à contredire, & furent les premiers à dire que les ignorans étoient souvent plus heureux à trouver des raisons que les sçavans.



*Le Curé de Domfront.*

**D**omfront petite Ville de la Basse Normandie, du Diocèse du Mans, où il y a, dit-on, plus de faux témoins que dans tout le reste de la Province, avoit autrefois un Curé qui à l'imitation des autres de ce Diocèse exigeoit des sommes excessives de ses Paroissiens. Pour remédier à cet abus, l'Evêque fit un reglement pour les Baptêmes, Enterremens, Mariages, Confessions, &c. mais le Curé de Domfront se moquant de cela, ne vouloit Baptiser personne, à moins que l'on ne lui donnât quatre fois autant que l'Evêque n'avoit taxé. On en fit plainte à

CONTES A RIRE. 171

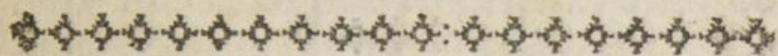
à l'Official, qui ordonna que le Curé de Domfront ne se feroit payer à l'avenir, que suivant le reglement de l'Evêque, le condamnant à restituer ce qu'il avoit exigé au delà sur peine de saisie de son temporel. Apel de l'Official à la Cour. On produisit le reglement de l'Evêque, & quantité de plaintes de ceux dont le Curé avoit tiré des sommes excessives. Le Curé pria la Cour de l'entendre, & de faire attention aux raisons qui l'empêchoient de se conformer au reglement de l'Evêque. Vous sçavez, Messieurs, que celui qui sert à l'Autel doit vivre de l'Autel. Tout le monde sçait qu'un Enterrement nous vaut mieux que quatre Baptêmes. Je baptise mes Paroissiens, mais je ne les enterre presque jamais, parce qu'aussi-tôt qu'ils commencent à être grands, ils vont se faire pendre à Rouën pour faux témoins; ainsi me voilà privé du droit d'Enterrement, n'ayant pour tout que le Casuel de ma Paroisse, car la dîme appartient à Monsieur l'Abbé de Saint Lo: Ainsi je mourrois de faim, si avec le Baptême, je ne faisois aussi payer l'enterre-

H 2                      ment,



CONTES A RIRE. 173

de moi, vous dis-je, reprit la Demoiselle, & n'ayez peur de rien: je ne mors ni ne ruë. Tetedié, Mademoiselle, répondit alors le Payfan, quo feret bon, cela étant, monter sur une telle beite!



*Autre d'une Villageoise.*

UNE Femme de Village s'étant confessée au Curé de sa Paroisse, & n'ayant point d'argent à lui donner. Je n'ay point d'argent pour le coup, Monsieur le Curé, lui dit-elle, mais j'ay chez nous une belle poule blanche que je vous donne. Ayant dit cela elle retourne à la maison, pour aller donner ordre à quelque chose; & un peu après le Curé envoya querir la poule par son valet, à qui la servante qui étoit seule à la maison ne fit aucune difficulté de la donner. La Maîtresse étant de retour & les poules allant se jucher, elle remarqua que la blanche n'y étoit pas. Où est donc nôtre poule blanche, dit-elle? Vous l'avez donnée au Curé, répondit la servante. Il l'a envoyée querir, & je la lui ai donnée.

donnée. Si-tôt, repliqua la Maîtresse ! Je l'ai donnée plus de cent fois au Diable , & il n'en a tenu compte , & pour l'avoir offerte une fois à Monsieur le Curé, il l'a déjà envoyée querir.



*La gageure de trois Voisins.*

**T**ROIS jeunes hommes de bon appetit , dont l'un étoit Curé , l'autre Marchand , & l'autre de Justice , parlant un jour de leurs amours , se trouverent épris de trois femmes de leur voisinage. Le plus enjoué & le plus entreprenant des trois , proposa aux deux autres de faire entr'eux une somme considerable qu'ils mettroient en main sûre , sans dire pour quoi , & que celui qui jouïroit de ses amours le plus adroitement aux yeux même du mari , demeureroit maître de la somme. Aussi-tôt proposé , aussi-tôt conclu , & chacun se retira pour aller mettre la main à l'œuvre.

L'homme de Justice avoit un Confrere qui étoit un peu cocu de sa façon. Il alla trouver la femme qui étoit fort jolie , lui apprend la gageure

CONTES A RIRE 177

geure qui s'étoit faite, & la pria de le faire gagner. Le mari avoit un petit Salon qui regardoit sur la rue, avec des fenêtrés vitrées qui ne s'ouvroient ni en dedans ni en dehors. La maison étoit constituée de manière qu'on ne pouvoit entrer dans ce Salon sans faire un grand tour. Le Galant prit le tems que le mari & la femme étoient seuls dans la Sale auprès du feu. Il les regarde de la rue au travers de la vitre, leur donne le bon jour, & dit au mari faisant l'étonné: N'avez-vous point de honte de baiser ainsi votre femme devant le monde. Si un autre que moi étoit venu là il vous auroit trouvé en belle posture. Vous êtes fou, mon ami, répondit le mari, ou pour le moins yvre. Ma femme est à un coin & moi à l'autre. Je ne suis ni fou ni yvre, répartit le Galant. Je vois fort bien ce que je vois; & vous êtes si dévergondé qu'encore que je vous le dise vous ne vous retirez pas pour cela. N'avez-vous point d'endroit où vous puissiez vous mettre à couvert, sans scandaliser ainsi les passans? Cela est du dernier vilain. En conscience Compere, repliqua le mari, je croi

que vous avez envie de rire à nos dépens. Car il n'est rien de plus faux que ce que vous dites; & ni elle ni moi, ne songeons nullement à cela. Il faut assurément ou que vous vous trompiez, ou que ces vîtres vous fassent voir une chose pour l'autre. Je vous prie, Compere, dit le Galant, faites-moi le plaisir de venir à ma place, & j'irai à la vôtre. Nous verrons si vous vous tromperez aussi bien que moi. Le Mari passa dans la rue, & le Galant entra dans la Sale, où il ne fut pas plutôt, qu'il prit la femme & en fit tout ce qu'il voulut, car ils étoient d'accord à l'avance. Tout beau, Compere, tout beau, dit le Mari: Comme Diable vous y allez. He! mon pauvre voisin, mon ami, répondit le Galant, vous êtes donc aussi fou & aussi yvre que moi. Je suis à un coin & votre femme à l'autre. C'est ce vilain verre qui fait voir tout de travers. Je vous jure, dit le Mari que je croi que vous avez raison, car on diroit que vous baisez ma femme. Sur cela le mari revint, & trouva le drôle aussi tranquille que s'il n'y eût pas touché. Il faut, mon enfant, dit le Mari à

## CONTES A RIRE. 175

la femme faire changer ces vitres-là :  
Cependant montons en haut de peur  
de pareil accident. C'est bien avisé,  
dit la femme, & dès à present je vais  
envoyer querir le vitrier, car ces  
équivoques ne valent rien.

Le Marchand fut bien surpris  
quand il apprit la finesse de son voi-  
sin, & desespéra d'en faire une meil-  
leure. Mais l'amour est un grand  
maître. Il aimoit la femme d'un  
Meunier, qui demouroit à un quart  
de lieuë de là. Il donne avis à la fem-  
me de la gageure, & l'instruisit de ce  
qu'elle avoit à faire. Il l'a pria en-  
tr'autres choses d'accompagner son  
Mari quand il apporterait la pochée ;  
ce qu'elle ne manqua pas de faire.  
Le Marchand étant averti du tems  
qu'ils devoient venir, alla au devant  
d'eux, & dit au Meunier, il sem-  
ble, mon Compere, que vous foyez  
bien chargé. Aussi le suis-je, répon-  
dit le Meunier : Cette pochée pèse  
furieusement. Vous êtes un vigou-  
reux homme, reprit le Marchand.  
Je ne suis pas plus fort que vous, &  
je gage que je porterai bien aisément  
vous, votre femme, & la pochée.  
Je voudrois, repliqua le Meunier,  
H 5 qu'il

qu'il vous prît envie de gager quelque chose. A cela ne tienne, ajouta le Marchand, mais à condition que vous vous mettez comme je dirai, afin que je puisse mieux vous prendre. Soit, répondit le Meunier. Que voulez-vous donc gager ? Le Marchand ne proposa que ce qu'il avoit envie de perdre. Il fit donc mettre le Meunier le ventre contre terre, mit la pochée dessus, & la femme sur la pochée le ventre en haut, & les jupes troussées, puis se mit en posture de les embrasser avec la pochée, & plantoit & replantoit chemin faisant des cornes au pauvre Meunier, qui ne pouvoit rien voir de tout le manège. Il se tremoussa si long-tems, faisant semblant de n'avoir pas les bras assez longs pour pouvoir tout embrasser, qu'ayant fait ce qu'il souhaitoit, & se trouvant fatigué de la voiture, il se leva, & dit enfin au Meunier: Vous avez gagné Compere, & j'avouë que j'ay trop compté sur mes forces. Je sçavois bien que vous perdriez, dit le Meunier, après s'être tiré de dessous la pochée.

Il ne reste plus que le Curé. Voions  
comme

CONTES À RIRE. 179

comme il se tirera d'affaire. Il aimoit la femme d'un Païsan de son village, qui se trouvoit fort bien de lui. Il ne lui fut pas difficile de lui dire de quoi il s'agissoit, & de l'instruire de ce qu'elle devoit faire pour lui rendre service. Leur plan étant fait & la Donzelle sçachant bien son rollet, elle ne manqua pas vers l'heure de minuit, de crier de toute sa force, un Confesseur, je suis morte. Le mari bien étonné d'un accident si peu attendu, allume la chandelle, fait lever tout son monde, la visite par tout, lui tâte le poux, & ne voiant rien d'extraordinaire, ne sçait que juger de son mal. Elle recommença de crier de plus belle, disant: Je suis bien assurée que je n'ai pas une heure de vie; qu'on aille querir Monsieur le Curé, c'est ce qu'il y a de plus pressé, & de quoi j'ai le plus de besoin. Le mari envoie d'abord un valet, qui frappe long-tems à la porte du Curé, qui dormoit ou en faisoit semblant. Le Curé se leve enfin, & demande ce qu'on veut. Mon maître vous prie, Monsieur le Curé, dit le valet, de venir chez lui au plus vite, car nôtre maîtresse se meurt. L'apparence d'y

aller de l'heure qu'il est : retourne-  
r'en, mon ami, dit le Curé, j'irai  
dés qu'il sera jour. Le valet s'en re-  
tourne avec cette réponse ; & quoi-  
que la malade scût qu'il n'en rappor-  
teroit pas d'autre, elle redoubla ses  
cris, & dit: Quelle pitié, bon Dieu! me  
refuser les Sacremens en l'état où je  
suis ? Ha, le méchant Curé ! & pour-  
quoi nous paions-nous les Dîmes ?  
Qu'on y renvoie en diligence, mon  
ami, je vous en supplie, car je sens  
que mon mal augmente, & qu'il faut  
bien-tôt déloger. Le pauvre mari la  
croiant de bonne foi, y renvoie sa  
servante, qui lui paroïssoit plus ha-  
bile que le valet. Elle pensa enfon-  
cer la porte du Curé à force de heur-  
ter. Le Curé vient enfin à la fenê-  
tre, & demande d'où vient qu'on  
heurte de cette manière, & à une tel-  
le heure. Quelle honte, Monsieur le  
Curé, dit la servante, de laisser mou-  
rir une femme sans Confession ! Ne  
craignez-vous point que Dieu vous  
en punisse ? ma maîtresse se meurt :  
venez au nom de Dieu sans retarde-  
ment ; ne l'abandonnez pas dans cet-  
te extrémité : vite, vite ; je ne sc'ai si  
vous la trouverez en vie. Ma mie, dit  
le

CONTES A RIRE. 187

le Curé, je ne suis point de deux paroles : tu te donnes bien de la peine, je ne sçai point marcher la nuit, j'irai la voir quand il sera jour. La servante de retour avec cette réponse. Bon Dieu, dit la malade ! aiez pitié de moi ! Me laissera-t-on mourir comme une bête ? Mon ami, dit-elle à son mari, secourez-moi au nom de Dieu dans ce pressant besoin ; allez-y vous-même, il n'osera pas vous refuser : si je meurs, plaignez-vous en à l'Evêque, afin qu'une telle action ne demeure point impunie, & qu'on lui ôte une Cure dont il est fort indigne. Le pauvre mari s'en va lui-même frapper à la porte du Curé, qui fait semblant de dormir profondement. Il s'éveille enfin, vient à la fenêtre, & demande si l'on a résolu de le tourmenter toute la nuit. Comment, Monsieur le Curé, dit le mari, est-ce le devoir d'un bon Pasteur de laisser ainsi mourir ses brebis sans Confession ? Au nom de Dieu diligentez-vous. Vous répondrez de son âme si elle meurt sans recevoir les Sacramens qu'elle a demandez à tems : j'ai une Lanterne, & vous verrez assez clair. Craignez-vous de mouïller vos  
 sou-

souliers ? Non, mon ami, répondit le Curé, si je ne suis pas allé chez vous dès la première fois que vous m'avez envoyé querir, & si je n'y vais point encore avec vous, ce n'est pas ma faute ; je ne sçavois pas hier au soir que vous auriez besoin de moi ; car je donnai mes souliers & mes chausses à raccommoder. Quelle apparence d'aller nuds pieds dans la bouë : on doit me les rapporter ce matin ; dès que je les aurai, j'irai chez vous, bien marri de ne pouvoir y aller tout à l'heure. Comment, dit le mari ? demain au matin ? ma femme sera morte : au nom de Dieu venez tout à l'heure, j'aime mieux vous y porter. Si vous voulez prendre cette peine, répondit le Curé, je suis tout prêt à partir. Le Curé s'habille, le mari le charge sur son dos, & l'emporte chez lui. Il y trouva tout le monde en pleurs, & la femme à l'agonie à ce qu'il sembloit. Il s'approche du lit, lui parle à l'oreille, & se tournant vers les assistans. Mettez-vous tous en oraison, mes amis, leur dit-il, priez Dieu de lui redonner ses esprits, afin de pouvoir recevoir l'absolution, car je ne croi pas qu'elle

entre

CONTES A RIRE. 183

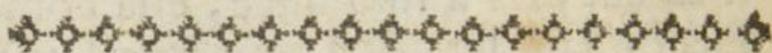
entende, bien loin d'être en état de pouvoir se confesser. Le pauvre mari & tous ceux qui étoient presens, se mirent à genoux, pendant que Monsieur le Curé alloit ressusciter la malade. En effet, il la regaillardit si bien, qu'il la guerit entierement. Quand il en eut pris à suffisance, elle commença à parler, & à remercier Dieu. Tous les spectateurs regarderent cette prompte guerison comme un miracle, & en remercièrent le Curé, qui s'en retourna fort joieux du succès de son entreprise, persuadé qu'il avoit gagné, & que le tour qu'il avoit fait, valoit mieux que les deux autres. Ils sont tous trois fort bons, & il seroit difficile de décider lequel est le meilleur. Il faut laisser quelque chose aux Lecteurs; & c'est à eux que nous en renvoions le jugement.



*Le Medecin & le Maréchal.*

UN Medecin aiant un cheval malade, envoya querir le Maréchal pour le medicamenter. Le Maréchal dit qu'il falloit lui donner un breuyage, qu'il lui prepara, & ensuite

suite le saigner. Le cheval étant guéri, le Medecin envoya querir le Maréchal, & lui dit: Que vous dois-je, mon ami, pour avoir guéri mon cheval? Rien, Monsieur, répondit le Maréchal. Nous ne prenons point d'argent de ceux de la profession.



*Le Gentilhomme & la Villageoise.*

**U**Ne jeune Païsane courant après son ânesse qui se pressoit d'aller rejoindre son petit poulain, il passa un Gentilhomme qui la voiant assez gentille, lui dit: D'où êtes vous, ma mie? De Ville-Juif, Monsieur, dit-elle. De Ville-Juif, dit le Gentil-homme. Et ne connoissez-vous point la fille de Nicolas Guillot? Je la connois fort bien, Monsieur, repartit la fille. Faites-moi la faveur, je vous prie reprit-il, de lui porter un baiser de ma part: & en disant cela, il se mit en devoir de la vouloir baiser. Monsieur, dit alors la jeune fille, si vous êtes si pressé, donnez-le à mon ânesse, elle y sera plutôt que moi.



*Le Magicien.*

UN Medecin qui avoit passé les beaux jours de sa vie sans se marier, se retira à Pavie, & acquit tant de reputation, qu'il fut en peu de tems un des Medecins de la ville le plus employé. Après un séjour de plusieurs mois, il se rendit amoureux de la fille d'un Apoticaire, qu'il épousa du consentement de ses parens. Comme la jeunesse est incompatible avec la vieillesse, la Belle ne put pas se contenir long-tems dans les bornes du devoir, & s'empêcher d'écorner la foi conjugale. Il est vrai que la vigilance & la jalousie de son mari, qui ne la perdoit presque pas de vue, sans mettre quelqu'autre Argus à sa place, étoient des motifs assez puissans pour la porter à une licence si ordinaire au sexe.

Jamais esclave n'a été pareil à celui de cette femme, puis qu'elle n'avoit rien de libre que la fenêtre de sa chambre, qui donnoit sur le jardin. Pendant cette dure captivité, il arriva un Magicien qui charmoit

tout le monde par ses secrets, & qui étoit en si grande veneration, qu'il n'y avoit personne qui ne s'estimât heureux de pouvoir baiser le bord de sa robe. Chacun le suivoit enfin comme un second Moyse. Le Magicien se prévalant de la simplicité publique, persuada au Pavien qu'il avoit des herbes, & entr'autres une nommée Alivergo dont il faisoit des merveilles. Un tel jour, dit-il, je ferai une chose par le moyen de cette herbe, qui convertira les plus endurcis. Monsieur le Docteur ayant appris cette magnifique promesse, ne voulut pas manquer de se trouver au miracle, & d'y amener sa femme dans l'esperance que cela la corrigeroit de sa vie libertine. Mais ce fut jetter de l'huile dans le feu; car la Belle ne vit pas plutôt le Magicien qui étoit bien fait de sa personne, qu'elle en fut si charmée, qu'elle ne songea plus qu'à trouver le moyens de lui déclarer sa passion. Le cœur du Magicien étoit à peu près dans la même situation. Il avoit remarqué la Belle, & avoit été si frappé de sa beauté, que son esprit n'étoit occupé que des plaisirs d'une si douce & si

flateur

CONTES A RIRE. 187

flateuse idée. Les choses ainsi disposées, il ne restoit plus qu'à trouver tems & lieu pour contenter leurs amoureux desirs. Je ne sçai comme ils firent, mais au moins ils trouverent moyen de se voir ou de s'écrire. Ils furent tous deux ravis de se trouver si conformes dans leurs sentimens. Il fut resolu entr'eux, que comme leurs cœurs étoient blessez d'un même trait, ils devoient chercher les moyens de se guérir reciproquement. Plusieurs expédiens furent proposez pour ne pas gendarmer le mari; mais la Belle trouva des inconveniens partout; & rien ne lui parut meilleur pour tromper le jaloux, & pour prévenir les mauvais jugemens des voisins, que de faire la malade, & d'avoir recours dans cette extrémité aux herbes d'Alivergo qui avoient guéri tant de gens. Heureusement le Docteur fut alors appellé chez un Gentilhomme de la campagne attaqué de la Goutte. La Belle profite de l'occasion, & fait semblant d'être fort incommodée des vapeurs de mere; mal sans rime, & sans raison, & où les plus habiles Medecins perdent leur Grec & leur Latin. Les voisines

lines averties de cet accident accour-  
 rent toutes à son secours. Chacune  
 s'empresse à donner du soulagement  
 à la malade ; l'une lui barbouille le  
 nez de vinaigre, l'autre lui fait sen-  
 tir quelque chose de puant ; l'une la  
 délasse, pendant que l'autre lui brû-  
 le au nez du papier gris ou de la plu-  
 me. Mais voyant que tout cela ne  
 produisoit rien. Le plus court, dit  
 une, est d'avoir recours au Magi-  
 cien ; son herbe d'Alivergo en a guéri  
 plusieurs de la même maladie. A ce  
 mot de Magicien, la malade pouffe  
 un profond soupir, & comme si elle  
 fût revenue de syncope ; Divin Ma-  
 gicien, s'écria-t-elle, ayez pitié de  
 moi, autrement je suis morte. Les  
 voisines voyant qu'elle demandoit le  
 Magicien & ses remedes, comman-  
 derent à la servante de l'aller querir  
 en diligence. La creature qui étoit  
 faite à la main, & qui sçavoit mieux  
 que les autres la cause de la maladie,  
 courut promptement au Magicien,  
 qui connut au langage de la servante  
 que les affaires étoient en bon train,  
 & sans se faire prier davantage, il  
 prit un valet avec lui qu'il chargea  
 d'un sac d'herbes, & s'en vint chez  
 la

CONTES A RIRE. 189

la malade qui l'attendoit avec impatience.

Il ne fut pas plutôt entré que les voisines se mirent à genoux, & le prièrent de leur donner de l'herbe d'Alivergo, ce qu'il fit avec les ceremonies requises; mais ce n'étoit pas de la bonne; car il n'en avoit pas pour tout le monde. Il s'approche de la malade, & lui demande si elle avoit bien de la confiance à ses herbes? Pourquoi me demander cela, répondit la malade, d'une voix entrecoupée de sanglots? Je suis persuadée qu'il n'y a que cela qui puisse me guérir; & il me semble même que vôtre présence m'a déjà soulagée. C'est fort bien, Madame, dit le Magicien, voila le chemin de la convalescence. Au reste, ajouta-t-il, il est tems de commencer; mais il faut que je sois seul. C'est fort bien, dit la plus apparente des voisines: Nous allons, donc nous retirer, & laisser la malade à vos soins charitables. Elles ne furent pas plutôt sorties, que le Medecin & la malade également impatiens, commencerent à faire le remede. Il fut suivi de quelques défaillances dont on ne fut pas long-

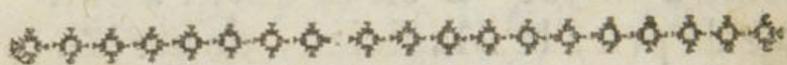
long-tems à revenir, & qui eurent un dénouïement agreable. Le valet voyant tant de merveilles ne jugea pas à propos de garder les manteaux. Il se mit sur un petit lit avec la servante, & lui apprit ce que c'étoit quel'herbe d'Alivergo. Le retour du mari, auquel on ne s'attendoit pas si-tôt, troubla un peu la fête, & les champions furent obligez de lever le piquet avec tant de précipitation, que le Magicien n'eut pas le tems de reprendre ses chausses. La servante tout échauffée courut dire aux voisines que l'herbe avoit fait des merveilles, & que sa Maîtresse étoit guerrie, & fut en même tems ouvrir à Monsieur le Docteur. Il fut surpris de trouver chez lui si grosse compagnie; mais plus surpris encore d'y voir ces deux visages. Il en demanda d'abord la cause. Sa femme d'un visage gai & riant lui conta l'avanture, le danger où elle avoit été pendant son absence, & comment elle avoit fait venir le Magicien qui l'avoit guerrie par la vertu de son Alivergo en moins de rien. Le mari joyeux qu'un tel miracle se fût fait chez lui, remercia le faiseur & lui donna congé. Cependant,

CONTES A RIRE. 192

pendant, Monsieur le Docteur trouvant le chevet un peu trop bas, & voulant le hausser, vit les chausses du Magicien, qui lui mirent d'abord martel en tête. Sa femme qui étoit fort rusée, s'en étant apperçue, alla au devant de la difficulté. Ayant été guérie par un si précieux remede, il étoit de la prudence, mon cœur, d'avoir en cas de rechûte le même secours à portée. C'est ce qui m'a obligée de prier le Magicien, de me laisser ce que vous voyez. La servante qui avois profité du remede, voyant que sa Maitresse avoit fait passer les chausses du Magicien pour les herbes d'Alivergo, eut de la peine à s'empêcher de rire, & alla dire au Magister de les venir querir avec magnificence pour mieux confirmer ce que sa Maitresse avoit dit. Le Magicien goûta fort l'expedient, envoya querir plusieurs de ses amis qu'il fit marcher deux à deux pour aller prendre ses chausses, qu'il avoit laissées à la bataille. Le Docteur voyant venir tant de gens chez lui, ne sçavoit ce qu'on vouloit dire. Jugeant cependant qu'un si bel ordre & une si grande ceremonie n'étoient pas sans mystere, alla

au

au devant d'eux, & leur ouvrit la grande porte. Le Magicien étant monté à la chambre, fit de grandes inclinations, puis reprit ses chausses envelopées dans un linge bien propre, & les fit baiser avec beaucoup de cérémonie à tous les assistans, & sur tout à Monsieur le Docteur. Cela étant fait il s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu.

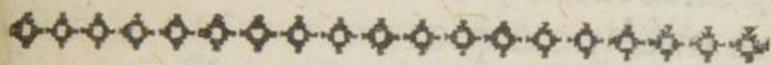


*Louis onze refuse une Charge.*

UN homme de bon entendement aiant appris qu'il y avoit une Charge vacante, prit la Poste & la vint demander à Louis onze Roi de France. Ce Prince lui refusa tout net sans lui laisser la moindre esperance d'y revenir. Le suppliant remercia le Roi fort humblement, & se retira. Le Roi sçachant que cet homme étoit sage, crût qu'il n'avoit pas bien entendu ce qu'il lui avoit dit. Il le fit rappeler, & lui demanda s'il l'avoit bien entendu? Fort bien, Sire, répondit l'homme. Que t'ai-je dit, reprit le Roi? Vous m'avez refusé, Sire, repliqua l'homme, la  
Char-

CONTES A RIRE. 193

Charge que je vous ai demandée. Pourquoi m'as-tu donc remercié, répartit le Roi ? De m'avoir promptement refusé, répondit le demandeur, sans me faire perdre mon tems à solliciter V<sup>otre</sup> Majesté, en me donnant une vaine esperance. Le Roi fut si content de cette réponse, qu'il lui donna la Charge, & lui en fit expedier la patente sur le champ.



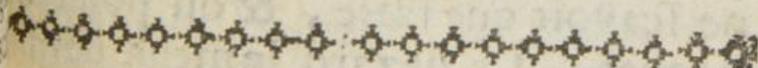
*D'un Plaideur qui vouloit un Avocat  
aussi vieux que son Procés.*

**U**N Plaideur avoit un gros & vieux Procés, qui avoit déjà passé par plusieurs Tribunaux. Etant enfin venu au Parlement par appel, & l'Appellant cherchant un Avocat fameux, on lui en indiqua un de plus employez du Parlement; mais quand il l'eut vû, il n'en voulut point, disant pour raison que son Procés étant plus vieux que cet Avocat, qui n'étoit pas né quand il fut commencé, il ne pouvoit par consequent rien savoir de son affaire. Il falut donc lui donner un Avocat aussi vieux que son Procés, le bon homme s'imaginant  
I que



**CONTES A RIRE. 195**

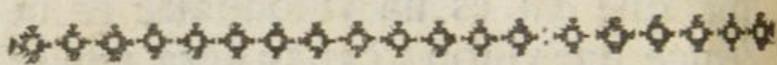
conscience ; ce que je vous conseille de faire sans perdre de tems , car je vous déclare & vous assure que vous n'avez pas trois mois à vivre. Comment sçais-tu cela , dit le Prince ? Je le sçai , Monseigneur , par le moyen de l'Astrologie , qui m'apprend que vous mourrez dans ce tems-là d'une mort violente. Et toi , reprit le Prince , de quelle mort mourras-tu ? Je mourrai d'une fièvre chaude , répondit l'Astrologue. Je veux te faire voir , repliqua le Prince , que tu es un visionnaire & ta science une vision , car tu sera pendu tout à l'heure. Qu'on le mène en prison , & qu'on le pende , dit le Prince. Vous voyez , Monseigneur , dit alors l'Astrologue , d'une voix chancelante , que j'ai dit la vérité. Tâtez , tâtez-moi le poux , je vous prie , & vous verrez si je n'ai pas la fièvre bien chaude. Le Prince trouva cela bon , & lui donna la vie.



*Le Gentilhomme & le Paysan.*

**U**N Gentilhomme rencontrant un Paysan , lui dit : Où vas-tu ? Que sçai-je moi , répondit brusquement

196 NOUVEAUX  
ment le Payfan ? Le Gentil-homme  
trouvant la réponse insolente. Tu  
n'en sçais rien, coquin, dit-il ? Je  
vais t'apprendre à parler. Qu'on le  
mène en prison tout à l'heure. On  
fait d'abord le pauvre Payfan &  
on l'ammene: Vous voyez, Mon-  
sieur, dit alors le rustre, que je vous  
ai répondu juste, car je vous jure que  
je ne sçavois pas que j'allasse en  
prison. Cette réponse fit rire le Gen-  
tilhomme, qui commanda qu'on le  
laissât aller.



*La Chaise percée.*

**U**N Gentilhomme de la Province  
qui étoit venu à Paris pour af-  
faires, & qui logeoit du côté du Lou-  
vre, étant un jour dans la rue Saint-  
Antoine embarrassé de sa contenan-  
ce, & pressé d'aller où les Rois ne  
peuvent envoyer personne pour eux,  
ne sçavoit que faire, & où poser son  
paquet. Le hazard le mena devant  
la boutique d'un Tapissier. N'avez-  
vous point une chaise percée, lui dit-  
il ? Oûi, Monsieur, répondit le Ta-  
pissier, & en disant cela, il lui en  
apport

## CONTES A RIRE. 197

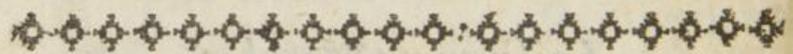
apporta une. N'en avez-vous point de plus propre, reprit le Gentilhomme? Oüi, Monsieur, repliqua le Tapissier, j'en ai de velours de toutes couleurs. Faites m'en voir deux ou trois, que je choisisse. Le Tapissier n'eut pas plûtôt le dos tourné, pour aller chercher les chaises, que le Gentilhomme défait sa culote, & met son fardeau bien proprement dans celle qu'il lui avoit laissée. Le Tapissier au retour le voyant en cette posture: Que faites-vous, Monsieur, lui dit-il? J'essaye la chaise, répondit il; mais je n'en veux point, car elle est trop basse, & remettant sa culote il s'en alla.



### *Le Tueur de Mouches.*

UN Payfan de Normandie ayant donné à garder une terrinée de lait à son voisin, dit quand il fut question de la rendre, que les mouches l'avoient mangé. Le voisin le fait assigner, & la cause ayant été plaidée, le Juge le condamna à restituer le lait. Il fit ce qu'il pût pour s'empêcher d'être condamné, & dit plus

de vingt fois que les mouches l'avoient mangé. Pourquoi ne les as-tu pas tuées, lui dit le Juge ? Mais est-il permis de tuer les mouches, répondit le Paysan ? Oüi, dit le Juge. En quelque lieu que je les trouve, reprit le Paysan ? Oüi, répliqua le Juge, en quelque lieu que tu les trouves. Le Paysan voyant alors une mouche sur la joue du Juge, s'approche de lui, & lui ajuste un soufflet avec toutes ses circonstances & dépendances, en disant. La voilà la maîtresse mouche. Elle a bien la mine d'être de celles qui ont mangé mon lait. Le Juge prit le soufflet en patience sans rien dire, parce qu'il avoit fait la loi lui-même.

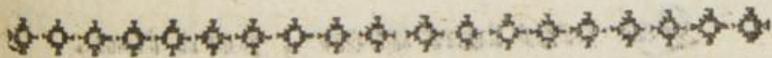


*Ingénuité d'une femme à son Mari  
la première nuit des nœces.*

**U**Ne jeune fille ayant été fiancée à un jeune homme de bonne volonté, & certaines difficultez survenues ayant fait traîner le mariage un an durant, le Cavalier sollicitoit pressamment la Belle de lui accorder quelques faveurs à décompter sur le  
ma-

## CONTES A RIRE. 199

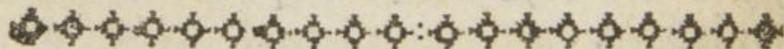
mariage ; mais il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir ; dequoi il eut une très-grande joye, croyant qu'il avoit trouvé un thrésor de sagesse. Le mariage se fait enfin, & le jour s'étant passé en festins & en dances, l'heure vint de laisser coucher les mariez. Les femmes conduisirent la mariée à sa chambre, où le mari ne tarda pas à la venir trouver. Etant au lit avec elle : C'est à ce coup, ma mie, lui dit-il, que vous ne pouvez plus refuser ce que je vous demande depuis si long-tems. Je vous avouë de bonne foi que vous avez fort bien fait de n'avoir voulu me rien donner à l'avance. Je ne vous le demandois que pour vous éprouver ; & si vous en aviez usé autrement, je ne vous aurois jamais épousée. Ho ! vraiment, répondit-elle de la meilleure foi du monde, je n'avois garde de le faire ; j'y avois déjà été attrapée deux ou trois fois.



### *L'Arracheur de dents.*

**I**L y avoit un certain Maréchal de Normandie qui arrachoit les dents sans toucher, & se vançoit même de

les faire arracher au patient sans douleur. Voici comme il s'y prenoit. Il mettoit un fil retors en deux ou trois doubles, en lioit bien la dent, & l'attachoit à son Enclume, puis il faisoit chauffer un fer, & à chaque coup de soufflet, disoit *Baribura*. Le fer étant tout rouge, il le prenoit avec sa tenaille, & faisant ouvrir la bouche à la personne, il lui approchoit brusquement ce fer du nez. La peur de se brûler faisoit retirer le patient, qui laissoit sa dent au bout du filet. Il ne faisoit pas de même quand il vouloit s'arracher une dent. Il prenoit son arbalète, la bandoit, & attachoit à la corde de l'arc un fil à deux ou trois doubles, dont l'autre bout étoit attaché à sa dent, puis il tiroit son arbalète, qui emportoit sa dent si légèrement, qu'il ne sentoit, disoit-il, aucune douleur.



*Qui veut tout avoir, perd tout.*

**U**N homme priant Dieu dans une Eglise trouva une bourse pleine d'or. Il appella deux de ses amis, & leur conte sa bonne fortune. Là-dessus

## CONTES A RIRE. 201

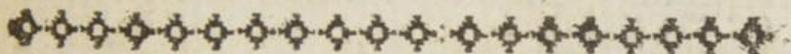
dessus ils vont boire ensemble. Celui qui l'avoit perduë revient sur ses pas, demande dans l'Eglise si l'on n'avoit point vû une bourse. On lui dit qu'un jeune homme dont on lui fit le portrait, en avoit trouvé une. Il s'en informe dehors, & apprend que le même homme avec deux ou trois de ses amis étoient allez boire dans un cabaret qu'ils lui nommerent. Il prend d'abord un Sergent, & entre dans le cabaret. Il trouve ses gens à table, & leur demande s'ils n'avoient point trouvé une bourse. Le trouveur ne pouvant nier le fait, avouë, tire la bourse, & la presente à celui à qui elle appartenoit, en lui disant qu'ils venoient de compter, & que croyant avoir fait fortune, il avoit regalé ses amis, & qu'il ne s'en falloit que d'un écu, qu'il avoit payé pour leur colation, que tout son argent n'y fût. L'autre répondit qu'il vouloit tout sans qu'il y manquât une maille. Le trouveur n'en ayant point pour lui rendre, comme c'étoit en Normandie, le perdant fait Haro sur lui. Le Sergent veut lui mettre la main au collet, mais il s'échape à la faveur de ses amis. Le Sergent &

la partie courent après. Il fuyoit avec tant de vitesse, qu'une femme grosse s'étant trouvée à son chemin fut renversée, & accoucha avant son terme. Comme il étoit vivement pressé, il rencontre un âne qu'il prend par la queue pour mettre toujours l'âne entre lui & les poursuivans, & tire cette queue si fort qu'il l'arrache. Chassé de ce petit retranchement, & voyant l'échelle d'un Maçon qui couvroit une maison, il monte tout au haut de l'échelle; mais la partie secoué l'échelle si rudement qu'il fait tomber son homme, qui sauta sur le Sergent & lui rompit un bras. Pris enfin & mis en Justice, chacun fit des plaintes contre lui. Le perdant demandoit sa bourse & son argent: Le mari de la femme grosse des dédommagemens pour son enfant mort, & pour sa femme qui étoit fort mal, le Sergent pour son bras rompu. Le Juge après avoir sagement examiné les raisons de part & d'autre, ordonne que puisque l'Accusé n'avoit pas tout l'argent, il le garderoit jusques à ce qu'il pût le rendre entier: A l'égard de l'enfant mort & de la femme mala-

de,

CONTES A RIRE. 203

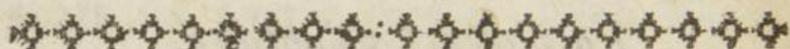
de, il fut dit qu'il la feroit médica-  
menter, & que quand elle seroit  
guerie, il coucheroit avec elle jus-  
ques à ce qu'il eût fait un autre en-  
fant; & pour le bras rompu, il fut  
ordonné que le Sergent monteroit au  
haut de l'échelle, se laisseroit tomber  
sur l'aculé, & lui romproit le même  
bras suivant la loi du Talion. Je vous  
donne à penser si chacun ne se rendit  
pas appellant de la Sentence.



*La violence volontaire.*

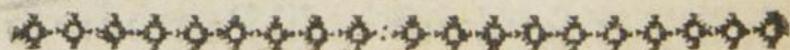
**U**Ne jeune beauté s'étant renduë  
amoureuse d'un jeune homme  
bien fait, lui ordonna tant de liber-  
tez qu'ils en vinrent à l'abordage.  
Le jeune homme ne songeoit qu'à se  
divertir, mais la Belle pensoit au  
mariage. Comme le Galant tempo-  
risoit, & ne vouloit rien conclure,  
la Belle lui fait procès devant l'Of-  
ficial, & se plaint qu'il l'a trompée  
sous promesse de mariage. Le Ca-  
valier se défend, & nie d'avoir eu  
avec elle aucun commerce. La Belle  
soûtient le contraire. Le Juge la  
questionne, & lui demande en quel

lieu il avoit eu affaire avec elle. Il m'a attrapée contre une muraille, répond la plaignante. Comment cela se peut-il, replique le Juge ? Vous êtes de beaucoup plus grande que lui. Il n'auroit scû y atteindre, & il ne peut pas vous avoir fait violence. Il est vrai, Monsieur, repar-tit la Belle ; mais je dois aussi vous dire que je me baïssois un peu. Je vous entens, dit le Juge. La violence est grande.



*Ingenuité d'un valet.*

UN homme voyant son valet avec un vieux Chapeau gras, qui baïssoit les aïles de tous les côtez : Qui t'a donné, lui dit-il, ce Chapeau de Cocu ? C'est un de vos vieux, Monsieur, répondit-il, que Madame ma donné.



*Autre.*

UN certain Gentilhomme avoit un valet à toutes mains, c'est-à-dire, qu'il faisoit la dépense & gouverner.

## CONTES A RIRE. 207

gouvernoit toute la maison , & ne recevoit pour tous gages que cinquante francs. Cependant il étoit fort propre : Et comme ses gages n'étoient pas suffisans pour faire une telle dépense, son Maître s'en alarma , & lui dit : Tu n'as que cinquante francs de gages, & il n'est pas possible que tu sois si propre sans me gribeler. Faisons un autre marché. Je veux te donner cent francs, mais à condition que tu ne me déroberas rien. A combien cela reviendrait-il par semaine , dit le valet ? A quelque chose de moins que vingt sous, répondit le Maître. Vingt sous par semaine, dit le valet ? Attendez un peu que je songe. Après avoir quelque tems compté par ses doigts ; non, Monsieur, dit-il à son Maître, je ne puis pas faire cela. Il y auroit trop à perdre pour moi.



*Qui refuse, muse.*

**U**Ne jeune Demoiselle s'étant mariée à un Cavalier fort bien fait qu'elle aimoit avec passion , sitôt qu'ils furent couchés , il se mit à

à la caresser. La Belle faisant la surprise, comme si le choc lui eût fait peur. Attendez encore un peu, je vous en supplie, mon ami, lui dit-elle. Pourquoi perdre du tems, Mademoiselle, répond le Cavalier ? N'ai-je pas assez attendu ? Pourquoi faire la difficile lorsqu'il n'est plus tems de reculer ? Je ne veux point reculer, Monsieur, répliqua la Belle : Je veux bien ce que vous voudrez : mais, je vous prie, de me permettre de dire avant mon *Pater*. Dites-le donc, répondit-il. Pendant qu'elle faisoit sa priere, l'ardeur du Cavalier vint à se refroidir, aussi dit-on que les femmes sont des vaisseaux à rames qui sont toujours prêts à faire route ; mais les hommes sont des vaisseaux à voiles, qui ne vont qu'avec le vent. Le *Pater* étant achevé, & la Belle voyant qu'on ne lui disoit rien, prononça tout haut ces paroles, *sed libera nos à malo*. Comme le Cavalier ne branloit point, la Belle croyant qu'il s'imaginât qu'elle n'avoit pas encore achevé, dit encore plus haut, *sed libera nos à malo*. Amen *Jesus*. Le mari aussi immobile qu'auparavant, la Belle le poussa, &

lui

lui dit, j'ai fait, Monsieur. He bien, Mademoiselle, recommencez, répondit-il. Elle bien honteuse, promit qu'on ne l'y prendroit plus, & resolut de profiter de l'occasion quand elle se presenteroit.



*Le Brochet du Florentin.*

UN Florentin ayant pris un Brochet d'une prodigieuse grandeur, resolut d'en faire present au Grand Duc qui aimoit les choses extraordinaires. Il se presente avec son Brochet, & demande à parler au Grand Duc; mais il n'y eut pas moyen d'avoir entrée, à moins qu'il ne promît à un des Gardes la moitié de ce qu'il auroit du Duc. Ce Prince admira ce Brochet; toute la Cour en fit de même, & il y eut ordre de donner cent Ducats à celui qui l'avoit apporté. L'homme entendant l'ordre: Non, Monseigneur, dit-il, cent coups de bâton, & non pas cent Ducats. Le Grand Duc étonné d'un cas si extraordinaire, lui en demanda la raison. C'est, Monseigneur, répondit l'homme, que je n'ay pu  
 avoix



CONTES A RIRE. 209

consulter son Avocat, qui ne se trouva pas chez lui. Sa femme lui demanda ce qu'il souhaitoit: il répond qu'il avoit une petite affaire à consulter. Ma' me l'Avocate voiant qu'il y avoit de l'argent à gagner, fait attendre le bon homme; mais voiant que l'Avocat ne venoit point, l'impatience le prit, & il dit à la Demoiselle qu'il voudroit bien lui conter son affaire. Je ne m'y entens pas beaucoup, lui dit-elle, néanmoins je vous entendrai volontiers, en attendant que Monsieur vienne. Le pauvre homme s'embarrassa si fort dans la discussion de son affaire, qu'il n'y avoit pas moien de l'entendre. Si vous ne vous expliquez pas mieux, mon ami, lui dit-elle, je puis vous assurer que je ne vous entendrai point. Il me semble pourtant, Madame, répondit le Païsan, que ce que je dis est assez clair; mais pour vous faire mieux entendre, suposez que vous soiez une Jument, je vous emprunte de vôtre mari, je vous sangle, je vous bride, je vous mets la croupiere, je monte sur vous, vous petez, vous ruez, vous faites le Diable, vous me jetez à terre, vous fuiez dans le bois,

&c

& le loup vous mange ; est-il de la justice que je vous paie ? Non sans doute, mon ami, répondit la Dame. Et pardi, Madame, dit le Païfan, j'ai donc gagné ma cause.



*Les Etrennes de Perrete.*

UN vigoureux drôle qui se nommoit André, épousa une grosse dondon de bon appetit qui s'appelloit Perrete. Le jour s'étant passé en réjouïssances, on mene coucher la Mariée, que le Marié fut bien-tôt trouver. André sans faire beaucoup de ceremonie se mit en devoir de consommer le mariage. Ce que voiant Perrete, dit : Or adieu donc, mon pauvre André, Dieu nous donne une bonne Etrenne. Ho ! ho ! Perrete, dit André, ce n'est pas là mon coup d'essai. Ce n'est pas le mien non plus, repliqua Perrete.



*La Femme insatiable.*

UNE jeune femme de bonne humeur, & de meilleur appetit, mais d'ailleurs la plus simple qu'il y eût

## CONTES A RIRE. 211

eût jamais, se trouva si bien du mariage la première nuit de ses noces, qu'elle obligea son mari à y mettre toutes ses forces : En effet il s'épuisa si bien, qu'encore qu'il fit de son mieux les nuits suivantes, il ne put jamais la contenter. Chaque jour apportoit de la diminution, de sorte qu'au bout de huit ou dix jours, la pauvre creature n'attrapant presque rien, s'en plaignit à son mari, & lui reprocha son peu de vigueur. Pensez-vous, ma mie, lui dit le mari, que les choses puissent toujours durer ? Le Hoiau de nôtre Jardinier est de fer, cependant il s'use avec le tems, & il faut de tems en tems le faire raccommoder. Je vous donne à penser si ceci qui n'est pas d'une matiere si dure, peut durer long-tems sans être raccommodé. Si vôtre pere m'avoit païé ce qu'il a promis en mariage, j'aurois eu dequoi le faire refaire. La femme qui étoit la simplicité même, prenant cela pour argent comptant, lui demanda s'il en coûtoit beaucoup. Oüi vraiment, dit le mari, il en coûte beaucoup, car il y a peu de bons ouvriers en cela, & ceux qui le font se font bien paier. J'ai environ quarante

112 NOUVEAUX

rante Ecus d'or, répondit la femme, que je garde depuis long-tems, s'il y en a assez pour cela, prenez-les, je vous prie, je vous les donne de tout mon cœur. Le mari qui ne demandoit pas mieux que de s'absenter pour quelques jours, pour reprendre un peu haleine, lui dit qu'il croioit que cela pouroit suffire. Il prend donc les quarante Ecus d'or, & se retire pour douze ou quinze jours à la campagne, où il fit grand chere tant que son argent dura. Quand il fut bien refait il revient; sa femme lui fait de grandes caresses, ils couchent ensemble, & elle sentit bien qu'il se portoit mieux que quand il partit. Elle lui demanda combien le raccommodage avoit coûté. Le mien étoit si fort usé que l'ouvrier m'a dit, répondit-il, qu'il n'y avoit pas moien de le raccommoder, si bien qu'il a falu en acheter un neuf qui me coûte bien de l'argent. J'ai donné vos quarante Ecus d'or, & il m'a fait credit du reste. Et qu'avez-vous fait du vieux, reprit la femme? Qu'en aurois-je fait, repliqua le mari? Je l'ai laissé là. Tant pis, repartit-elle; puis que cela est si cher, vous auriez bien fait de

CONT  
le rapport  
na mere.  
Le J  
Il y avoit  
Normand  
par le plus  
noce. Un y  
regaler, il  
leur, & lu  
pas moien  
sauvages.  
mais, lui  
saison,  
core. C  
pondit  
voler p  
bien ce  
risseur;  
font pa  
♦♦♦♦  
DE  
su  
pretend  
gnon.

## CONTES A RIRE. 213

de le rapporter, il eût encore servi à ma mere.



### *Le Juge & le Rotisseur.*

**I**L y avoit autrefois en une ville de Normandie un Juge qui passoit pour le plus grand voleur de la Province. Un jour qu'il devoit bien-tôt regaler, il s'en alla chez un Rotisseur, & lui demanda s'il n'y avoit pas moien de trouver des Canards sauvages. Le Rotisseur qui n'étoit pas niais, lui dit, que ce n'étoit pas la saison, & qu'on n'en voioit point encore. On n'en voit point encore, répondit le Juge ? j'en vis l'autre jour voler plus de deux douzaines. Je croi bien cela, Monsieur, repartit le Rotisseur; mais tous ceux qui volent ne sont pas pris.



### *La Noblesse antique.*

**D**Eux hommes disputoient un jour sur leur genealogie, & chacun pretendoit être plus que son compagnon. Tu n'oserois, disoit l'un te  
com-

## 214 NOUVEAUX

comparer à moi, qui suis mille fois de meilleure maison que toi. Toi, disoit l'autre. Ton pere avoit-il comme le mien la premiere Charge de la Ville ? La premiere Charge de la Ville, répondit le premier ? Etoit-il Gouverneur ? Non répondit-il ? Etoit-il Juge ? Non pas cela encore. Qu'étoit-il donc ? Continua le premier ? Portier, répliqua le second. N'est-ce pas la premiere Charge de la Ville ? Oüi, dit l'autre, mais le mien alloit devant les premiers de la Province, devant les Ducs & Pairs, & devant les Maréchaux de France. En vertu dequoi, demanda l'autre ? En vertu de sa Charge, répondit-il. Quelle étoit donc cette Charge, reprit-il ? Il étoit Postillon, répliqua-t-il. Si mon pere eût voulu nous étions riches, mais il n'étoit qu'un sot. Je demeure d'accord de cette verité, dit l'autre, & je voi bien qu'il a payé la paulette, car l'Office est demeuré héréditaire. Mon pere n'avoit garde de manquer à cela, ajouta le fils du Postillon; car avant que d'être Postillon, il avoit été homme de lettres. Qu'appelles-tu homme  
de

CONTE

cres, den

Etoit-il

aller ? R

Postillon. Il

N'appelle

cres ? Cel

mais cela

se, au lie

la mien

ans. Et

l'autre,

est peu de

je prot

deluge. E

adam, dit

adam, ré

raison, r

est fort

n'y avoi

très-cert

~~~~~

B

U NS

à L

près de

pondit

re que

quand n

CONTES A RIRE. 215

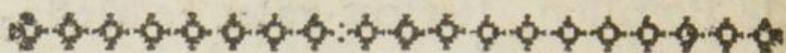
de lettres , demande le fils du Portier ? Etoit-il Docteur , Avocat , ou Conseiller ? Rien de tout cela , dit le Postillon. Il étoit valet de Messager. N'appelles-tu pas cela homme de lettres ? Cela est vrai , dit le Portier ; mais cela ne prouve pas ta Noblesse , au lieu que je te puis montrer la mienne depuis plus de cinq cens ans. Et moi la mienne , repliqua l'autre , depuis plus de huit cens. C'est peu de chose , repartit le Portier , je prouverai la mienne depuis le déluge. Et moi la mienne depuis Adam , dit le Postillon. Et moi avant Adam , répondit le Portier. Tu as raison , repliqua l'autre. La preuve t'est fort aisée , car avant Adam il n'y avoit que des bêtes , & il est très-certain que tu en es descendu.



*Bon mot de Leonides.*

**U**N Soldat vint tout effrayé dire à Leonides , Sire , l'ennemi est près de nous. Et nous près de lui , répondit le Roi. Un autre vint lui dire que les ennemis étoient en si grand nombre , qu'on ne pouvoit voir

voir le Soleil au travers des traits qu'ils tiroient. Tant mieux, répondit-il, nous combatrons à l'ombre.



*On est souvent la victime de sa mauvaise foi.*

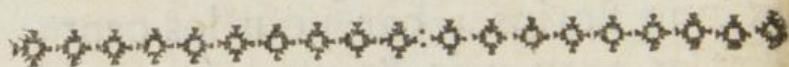
**U**N Marchand allant à la Foire de Francfort, perdit une bougette où il avoit huit cens florins. Un Charpentier qui venoit après le Marchand trouva la bougette, & l'emporta chez lui. Il ne fut pas plutôt chez lui qu'il ouvrit la bougette, & retint bien ce qu'il y avoit d'argent au juste, afin de se précautionner en cas que quelqu'un vint le réclamer. Le Dimanche suivant le Curé de la Paroisse dit à son Prône qu'on avoit perdu un sac de cuir où il y avoit huit cens florins, & que celui qui l'auroit trouvé & rendroit l'argent, auroit cent florins pour ses peines. Le Charpentier n'étoit pas ce jour là à l'Eglise; mais au retour sa femme lui aiant dit qu'on avoit perdu huit cent florins, & qu'on en promettoit cent à celui qui les rendroit, son mari lui dit de monter en haut,

CONTES A RIRE. 217

haut, & qu'elle trouveroit sous un banc le sac & l'argent en question. Le Charpentier alla trouver le Curé, & lui demanda s'il étoit vrai qu'on donneroit cent florins à celui qui auroit trouvé les huit cens, le Prêtre lui aiant répondu qu'oüi; dites donc, s'il vous plaît, à celui qui les a perdus, dit alors le Charpentier, qu'il les trouvera chez moi, & qu'il n'a qu'à les venir querir quand il lui plaira. Le Marchand bien joieux alla chercher son argent. Après l'avoir compté, il jetta cinq florins au Charpentier, & lui dit: Je vous donne ces cinq florins; car pour les cent, vous les avez pris & vous êtes païé par vos mains, puisqu'il y avoit neuf cens florins dans la bouguette. Le Charpentier niant le fait, l'argent fut consigné, & procès entre le Marchand & le Charpentier. Après plusieurs procédures l'affaire fut enfin jugée. Le Juge demanda au Marchand s'il voudroit faire serment qu'il y eût neuf cens florins dans sa bouguette. Le Marchand répondit qu'oüi, & le fit. Il demanda ensuite au Charpentier s'il feroit serment de n'avoir trouvé que huit cens florins; ce qu'il

K fit.

fit. Sur cela le Juge ordonna que l'un & l'autre aiant dit la verité, ce n'étoit pas l'argent du Marchand, puis qu'il avoit perdu neuf cens florins, & qu'il ne s'en trouvoit que huit; & qu'attendu qu'il n'avoit pas donné le vrai signe, le Charpentier se serviroit de cet argent jusques à ce qu'il se presentât quelqu'un qui eût perdu huit cens florins, & qu'il donnât de bonnes preuves qu'ils étoient véritablement à lui. Chacun louïa un jugement si sage, qui fit bien voir qu'on est quelquefois la victime de sa mauvaise foi.



*Le Mari bizarre.*

**I**L y avoit autrefois un homme si bouru & si chagrin, que sa femme quelque complaisance qu'elle eût pour lui, n'avoit jamais pû le contenter une seule fois en sa vie. Il trouvoit à redire à tout ce qu'elle faisoit; & son unique vûe étoit de la contrarier en tout. Si elle lui donnoit du noir il vouloit du blanc; si on lui presentoit du dur, il demandoit du mou: Bref il n'étoit jamais content de rien,  
&

CONTES A RIRE. 219

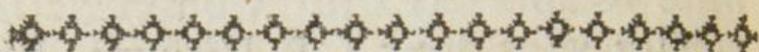
& ce n'étoit que querelles & criail-  
leries. Il arriva qu'étant sorti l'a-  
près-midi, & ayant acheté un beau  
brochet, il l'apporta chez lui, le  
donna à la servante sans entrer,  
& lui dit qu'on l'accommodât pour  
soupé. La servante ayant apporté ce  
brochet, la Maîtresse lui demanda à  
quelle sauce son mari avoit dit qu'on  
le mît? Il n'a point parlé de sauce,  
répondit la servante: Il a seulement  
dit qu'on l'apprêtât pour soupé, &  
puis s'en est retourné. Mon Dieu!  
dit la Maîtresse, nous voilà perduës.  
Si nous attendons qu'il vienne pour  
sçavoir comment il veut qu'on l'ac-  
commode, il fera un bruit horrible  
de ne trouver rien de prêt: D'ailleurs  
si je le fais bouïllir, il le voudra  
rôti, si je le mets rôtir, il le vou-  
dra à l'étuvée, si je le mets à l'étu-  
vée, il le voudra frit; si je le mets  
au court-bouïllon, il le voudra fri-  
cassé, & de quelque maniere que je  
fasse, il ne sera point content, grand  
bruit, bien des injures, & peut-être  
des coups. A cela, Madame, dit  
la servante, je vois un bon remede.  
Le brochet est gros: coupez-le en  
plusieurs morceaux, & le mettez à

toutes sauces. Vous pourrez alors lui donner de celle qu'il demandera. Cet expedient ayant paru bon, elles mettent la main à l'œuvre, coupent le brochet, & l'accommodent à toutes ces sauces. Pendant qu'elles étoient occupées à la cuisine, un petit enfant qu'on avoit mis sur la table, crioit de toute sa force, & on le laissoit crier, aimant mieux entendre ses cris que le tintamarre du pere. Leurs ragoûts ne furent pas plutôt faits, que voulant prendre l'enfant pour mettre le couvert, on trouva qu'il s'étoit sali, & en levant une partie de l'ordure tomba sur le tapis. Le bourru entrant là-dessus, elles n'eurent pas le tems de nettoyer le tapis. Elles se contenterent de le jeter sur un coffre, negligemment pour mettre le couvert au plus vite. A peine le couvert étoit-il mis, que le mari étant entré demanda si le soupe étoit prêt. Il est tout prêt, lui dit sa femme. Qu'a-t-on apprêté, reprit-il assez rudement? Le poisson que vous avez apporté, répondit sa femme. A quelle sauce l'a-t-on mis, continua-t-il? Je l'ai fait bouillir, dit-elle. Je ne le voulois pas bouilli,

CONTES A RIRE 221

répondit-il. Comment vouliez-vous donc ? Frit. He bien, vous en voilà. Lui qui ne cherchoit que l'occasion de quereller, lui dit en grondant, je ne le voulois pas frit. Comment le vouliez-vous donc ? A l'étuvée. En voilà donc à l'étuvée, dit-elle prestement. Mais je ne le voulois pas à l'étuvée, moi, reprit-il. Comment vous le falloit-il donc ? Roti. Vous en voilà de roti de par le bon Dieu. Tout cela ne m'accommode point, dit le mari. Je le voulois au court-bouillon. Soit au court-bouillon, répond la femme, en voilà. Le bizarre voyant qu'il n'avoit pas sujet de se fâcher, & qu'on lui donnoit ce qu'il vouloit, crevant de dépit, jetta le plat, & dit, je ne voulois pas au court-bouillon. Et misericorde, que voulez-vous donc, repliqua la pauvre femme ? Le bourru ne sachant que dire, je veux de la merde, s'écria-t-il. Vous aurez de la merde, dit la femme. Alors elle lui apporta le tapis ou l'enfant avoit fait *caca*, & lui dit voilà donc ce que vous demandez. Le bourru tout en colere qu'il étoit ne pût s'empêcher de rire; il avoua que sa femme avoit trou-

vé le secret de le contenter une fois en sa vie ; il fut touché de sa douceur & de sa complaisance, & fut plus traitable à l'avenir.



*Le Gentilhomme à botes.*

**P**Rés de Strasbourg demouroit un Gentilhomme, qui venoit tous les Vendredis au marché boté & éperonné. Jamais personne ne l'avoit trouvé à cheval, & on ne sçavoit point qu'il en eût ni à la Ville ni à la campagne, soit qu'il n'eût pas moyen d'en avoir, ou qu'il le fît par avarice. Quelques-uns de la Regence qui avoient sçû le manége du Gentilhomme, & qui vouloient rire à ses dépens, le firent citer à comparoitre à l'hôtel de Ville, & lui dirent que de pauvres gens s'étoient venus plaindre, qu'il avoit fait passer son cheval sur un enfant qu'il avoit tout estropié. Cela est faux, répondit le Gentilhomme. On m'a pris pour un autre. Informez-vous mieux du fait. Le Magistrat ayant repliqué qu'on le lui prouveroit, le pauvre Gentilhomme fut contraint de dire, qu'il pou-

UX  
ner uné  
de la dou  
, & fut  
♦♦♦♦♦  
à botu.  
demeur  
venoit  
boté &  
ne ne l'  
on ne sça  
a Ville m  
eût pas m  
e fit par a  
la Regenc  
ège du G  
uloient rir  
iter à com  
le, & lui  
s s'étoien  
oit fait pa  
nt qu'il av  
t faux, re  
On m'a pas  
z-vous mes  
ayant repl  
or, le par  
ntraint de

CONTES A RIRE 223

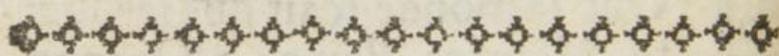
pouvoit prouver par deux cens per-  
sonnes de son Village, qu'il y avoit  
plus de douze ans qu'il ne tenoit ni  
cheval ni mule, & qu'il n'avoit  
même monté à cheval. Cette déclara-  
tion fit rire, & on lui défendit de  
ne tenir de cheval durant sa vie; mais  
ce fut assez pour le faire paroître avec  
deux bons chevaux, l'un pour lui &  
l'autre pour son valet: Tant il est  
vrai que pour nous faire faire une  
chose, il n'y a qu'à nous la défen-  
dre.



*Quelle Place est la plus difficile à garder.*

**T**Out le monde sçait que le Com-  
te Maurice Prince d'Orange,  
étoit un des plus grands Capitaines,  
de son tems. Un de ses favoris lui  
parlant un jour d'un vieux Officier,  
qui avoit bien servi les Etats, & que  
la vieillesse avoit jetté dans la neces-  
sité, & lui remontrant que c'étoit  
un bon sujet pour exercer sa libera-  
lité, en lui donnant dequoi subsister  
le reste de ses jours. Que puis-je faire  
pour lui, répondit le Prince? Vous  
pourriez lui donner, Monseigneur,

repartit le favori, le gouvernement de quelque Place. Comment, reprit le Prince, est-il en état de gouverner une Place, gouteux, catarreux comme il est ? Rien n'est plus nécessaire à un Chef que la diligence : Et comment pourroit-il prendre garde aux choses nécessaires ? Je ne dis pas, Monseigneur, ajouta le favori, que V<sup>otre</sup> Altesse lui donne un Place de consequence, mais quelque petite Place facile à garder. Y a-t-il de Place plus petite, répondit le Prince, que le devant d'une femme ? On peut le couvrir d'une main ; & cependant une armée toute entiere ne scauroit le garder.

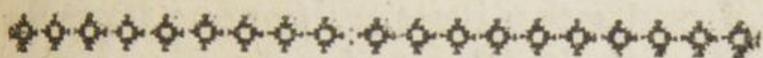


*Pagnoterie d'un Boufon.*

**U**N Seigneur avoit un Boufon qui ayant dit une sotise en sa présence, il courut après lui pour le battre. Le Boufon eut recours à ses jambes pour se garantir des coups ; mais son Maître n'avoit rien à la main, l'ayant attrapé, lui donna un grand coup de pied au cu. Aussi-tôt le Boufon lâche un gros pet. Au  
Dia-

CONTES A RIRE. 225

Diable vilain puant, lui dit son Maître. Monseigneur, répondit le Boufon, frapant à cette porte, ce seroit une incivilité de ne pas vous répondre.



*Le Marchand de Marée.*

**D**ijon est une Ville fort éloignée de la Mer, & il est par consequent difficile d'y voiturer de la Marée qui soit bonne & fraîche, sans compter qu'elle revient à bien cher. Cependant comme il ne manque pas de friands dans cette Ville, qui sçavent ce que c'est que la Marée, & qui en ont mangé par delices en plusieurs lieux de France, un Marchand Poissonnier s'avisa d'en faire venir. Toute mauvaise qu'elle étoit, il ne laissoit pas de la bien vendre. Les uns l'achetoient bien cher par le desir de la nouveauté, & ceux qui étoient legers d'argent n'en pouvant avoir, prenoient le parti de la décrier, disant qu'elle étoit puante & empoisonnée, & qu'il y avoit du danger à en manger. Un Bourgeois qui avoit la bourse bien ferrée,

& qui se moquoit de ces terreurs populaires qui n'étoient fondées que sur la gueuserie, ne laissa pas d'acheter une belle sole, & de donner ordre à sa servante de l'apprêter pour dîner. La maison de cet homme étoit sur la grande Place. La servante ayant frit la sole, la met sur la table en attendant que son Maître vint. Elle n'eut pas plutôt la tête tournée, qu'un gros chat saute dessus & l'emporte, dans le tems que la servante alloit ouvrir à son maître qui heurtoit. La fille de retour vit ce maître chat qui mangeoit son poisson; & sans raisonner davantage, elle prend un gros bâton, & lui en donne un si grand coup sur la tête, que la pauvre bête demeura morte. Le maître voyant cela voulut en sçavoir la raison; & comme il n'y avoit plus de remede, il prit lui-même le chat par les pieds, & le jeta à la rue où il y avoit grand nombre de gens, auxquels il dit que ce chat étoit mort pour avoir mangé de la sole. Cette populace prenant cela de travers, & s'émouvant d'autant plus que la personne qui parloit, étoit homme d'autorité, court au Marchand qui ven-  
dois

doit sa Marée publiquement, le maltraite de coups, jette son poisson dans la rue, & le traîne devant le Magistrat, quelques excuses qu'il pût alleguer. Le Magistrat l'écoute dans sa défense, qui fut de soutenir que son poisson étoit fort bon: Et comme on alleguoit au contraire qu'un homme d'auctorité avoit dit que son chat étoit mort pour avoir mangé de la sole, on envoya querir cet homme, lequel ayant éclairci le fait, la chose fut regardée comme une équivoque fâcheuse, & tout le monde se retira. Cependant le Marchand y fut pour son poisson.



*La Panerée de tetons.*

**N**OS yeux préoccupent quelquefois si fort nôtre esprit, & l'attachent tellement aux objets qui se presentent à nous, que la langue exprime bien plutôt ce qui occupe nôtre imagination, que ce que nous nous proposons de dire, comme il arriva autrefois à un valet de Boulanger. Le maître de ce garçon qui tenoit à ferme d'un Conseiller une

K 6

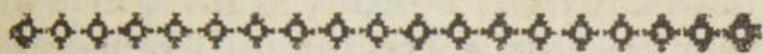
maî

maison où il y avoit un jardin qui produisoit de fort beaux Abricots, cueillit les plus beaux & les plus meurs & les envoya au Conseiller par son valet. L'ordinaire de telles gens est de n'avoir point de haut-de-chausses en pareille saison, & d'aller en simple tablier sur la chemise. Ce valet demandoit à parler au Conseiller; on le fait entrer dans la chambre où il étoit assis auprès de sa femme, qui se coiffoit au miroir & étaloit de beaux & blancs retons. Le Galant les regardant de tous ses yeux & en étant charmé, fait cependant la reverence au Conseiller, & lui dit: Mon maître, Monsieur, vous baise très-humblement les mains, & vous envoie ce panier de retons, disant plutôt ce qu'il avoit dans l'esprit, que ce qu'il avoit à dire. Le Conseiller choqué d'un tel compliment, fait semblant de le vouloir battre. Le pauvre Diable fuyant de son mieux rencontre en son chemin quelque chose qui le fit tomber; de sorte que son tablier se retrouffant, il montra tout ce qu'il portoit. Voyez un peu ce coquin qui se laisse tomber, dit le Conseiller.

La

## CONTES A RIRE. 223

La Dame ayant vû avec plaisir ce qu'il avoit montré, & voulant l'excuser, dit. Il ne faut pas s'étonner, mon ami, si cet homme est tombé. Il n'y a si bon cheval qui ne bronche, & qui ne tombe même.



### *Les gageures des trois Comperes.*

**T**ROIS hommes qui avoient passé la plus grande partie du jour à boire, étoient en grande peine, comme à leur retour chez eux ils appaiseroient leurs femmes, qui étoient d'une terrible humeur. Pour moi, dit l'un, je suis resolu de souffrir tout ce que la mienne me dira sans lui répondre un seul mot. Et moi, dit l'autre, j'obeirai sans réplique à tout ce que la mienne me commandera. Je ferai la même chose, dit le troisième. Il fut arrêté entr'eux, que celui qui ne feroit pas ce qu'il avoit dit, ou qui ne le feroit pas si bien, perdrait dix écus qui seroient employez à se réjoüir. Ils vont donc tous trois chez le premier. Dès que sa femme le vit, elle commence à lui dire une Kirielle d'injures, &

à quereller les deux autres; prétendant qu'ils débaucheroient son mari. Ils écouterent tous trois cette belle musique sans dire un seul mot. Se croyant ainsi méprisée, elle leva la main pour donner un soufflet à son mari. Pour l'éviter, il fut d'avis de reculer, & en reculant il rencontre un méchant pot de terre qu'il cassa. Fripon, coquin, maraut, dit la femme, brise tout, scelerat, brise tout. Lui voulant obéir fait sauter toutes les vitres d'un seul coup du bâton qu'il avoit à la main, & mit en pièces tout ce qui se presenta: Mais la femme courant sur lui avec un bâton à la main, il se retira avec ses Camarades qui furent les témoins de son obéissance. De là ils furent chez le second, & trouverent sa femme d'aussi belle humeur que l'autre. Elle leur chanta la même note, & ne fut pas moins liberale d'injures. Le mari ne répondit pas un seul mot, & se contenta de faire parler son derriere. Chie là, vilain lutin, dit sa femme, qui l'entendit: A quoi il obéit sur le champ. Pendant qu'elle cherchoit un bâton pour l'étriller, il eut le tems de remettre

CONTES A RIRE. 231

ses chausses , & de gagner la porte avec les autres. Etant en pays de liberté , il y eut dispute entre les deux premiers pour sçavoir qui avoit le mieux obéi. L'un disoit à son avantage , qu'on devoit obéir sans rien dire , & que c'étoit parler que de parler du derriere. La question n'étoit pas aisée à décider ; mais le troisième dit , que c'étoit disputer de la Chape à l'Evêque ; qu'il falloit voir comme il se tireroit d'affaire , & il fut d'avis que s'il faisoit aussi bien que le premier , le second paieroit , ou son derriere pour lui , parce que qui répond paie. Les autres y aiant acquiescé , ils furent ensemble chez le dernier. La femme ne les apperçût pas plutôt dans le degré , qu'elle s'écria voici mon yvrogne, voici mon sac à vin. Le mari entre sans s'étonner , & aiant fait un faux pas qui le fit broncher en mettant le pied dans la chambre , romps toi le cou , gourmand que tu es , romps toi le cou , s'écria-t-elle d'abord. Maugrebleu de la carogne , dit-il , en se retirant ; elle m'a fait perdre. Aussi perdit-il , car il aima mieux paier dix Ecus que de se rompre le cou.



*D'un Voleur à qui l'on devoit couper les oreilles.*

**U**N Voleur aiant été condamné à avoir les oreilles coupées, fut conduit en bonne compagnie sur le lieu où la Sentence devoit être exécutée. Le criminel voiant que tout le monde accouroit pour voir faire cette belle operation. Point tant d'empressement, Messieurs, je vous donne ma parole qu'il y en aura d'attrapez, & vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Plus il parloit, & plus il accouroit de gens. Etant arrivé sur le lieu de l'exécution, le Bourreau chercha ses oreilles, & trouva qu'il n'en avoit point. Hé bien, dit alors le criminel. Me croirez-vous une autre fois? Ne vous avois-je pas dit qu'il y en auroit de trompez, que vous ne verriez rien, & que vous perdriez vos peines.

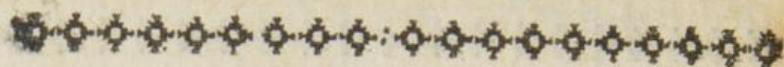
*Celui*



*Celui qui fuit la peine , ne merite pas le plaisir.*

**D**Eux hommes aiant pris parti sous un Capitaine de Dragons, jurerent de partager également tout le butin qui leur tomberoit en main. Arrivez à l'armée, & à vûe de celle des ennemis, l'un eut peur, & fit le malade; l'autre fit son devoir, & gagna plus de trois cens florins. Comme ils s'en retournoient chez eux, le malade voiant que son camarade ne parloit point de partage, lui dit chemin faisant: Ne vous souvient-il point, camarade, de l'accord que nous avons fait? Si vous voulez le tenir, vous devez partager le butin avec moi. Je vous dirai, camarade, répondit l'autre, que j'ai gagné deux choses à la guerre, des blessures & de l'argent: ainsi si vous voulez avoir part à l'argent, il faut aussi que vous aiez part aux blessures; & en disant cela, il se recule & met l'épée à la main. L'autre voiant cela, point de dispute, camarade, lui dit-il, gardez vôtre argent & vos blessures.

*Le*

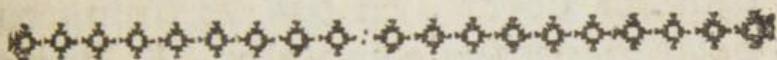


*Le Bâtard travesti.*

UN Bâtard d'une Maison Illu<sup>st</sup>re, eut envie un jour de Carnaval, de se promener en masque dans Paris, mais déguisé de maniere que personne ne pût le reconnoître. Un de ses Domestiques lui promit de le travestir si bien, que personne ne le connoîtroit. Etant habillé & masqué on lui apporta un miroir, pour voir s'il se reconnoîtroit soi-même. Après s'être bien considéré; je parie, dit-il, que je rencontrai tel homme en ruë qui me nommera tout haut par mon nom. S'il m'étoit permis, Monsieur de parier contre vous, dit alors le Domestique, je le ferois bien volontiers, & je suis assuré que je gagnerois. Son Maître lui ayant permis de parier, & l'argent étant en main tierce, le Bâtard se promenant dans Paris, & rencontrant par hazard un aveugle des Quinze-vingts, il le prit par son chapeau, & lui fait faire le moulinet. L'aveugle croyant qu'on voulût se moquer de lui, s'écria tout haut : A qui en veut  
ce

CONTES A RIRE. 235

ce fils de putain ? Le Bâtard se tournant ensuite vers son Domestique, lui dit : He bien, n'ai-je pas gagné ? Ne m'a-t-il pas appelé par mon nom ? Je ne suis pas si bien déguisé que tu as voulu me faire accroire, puis qu'un aveugle m'a reconnu.



*Le mal marié.*

UN homme ayant une femme de si mauvaise humeur, qu'il n'avoit jamais pû avoir de repos avec elle, ayant eu ordre d'aller en mer, resolut de mener sa femme avec lui, dans l'esperance qu'il trouveroit occasion de s'en défaire. Après quelques jours de navigation, il survint une si furieuse tempête, que le Vaisseau fut sur le point de perir. Ayant été jugé à propos de décharger le Navire, le Capitaine commanda à chacun de jeter le plus pesant à la mer. Cet ordre ne fut pas plutôt donné, que nôtre homme prit sa femme, & la jetta hors du bord. Le Capitaine lui demanda pourquoi il avoit fait cela ? Parce répondit-il, que je n'avois rien qui me pesât plus qu'elle.

*D'un*



*D'un Gascon bravant le froid.*

UN Gascon dans le plus grand froid se promenoit sur le Pont-Neuf en simple pourpoint ouvert de tous les côtez, en bas de toile, en petit manteau de camelot, & l'épée au côté. Il marchoit d'un pas assuré sans touffer ni cracher, comme si ç'eût été au mois de Juin. Le Roi passant en carosse envelopé dans son manteau de panne, & n'osant mettre le nez dehors tant le froid étoit piquant, leva les yeux, & vit le Gascon en cet équipage. Il en fut si surpris, qu'il le fit appeller & lui demanda s'il n'avoit point de froid ? Point du tout, Sire, répondit le Gascon. Mais, mon ami reprit le Roi, comment peux-tu faire, pour n'avoit point de froid, étant aussi legerement vêtu que tu l'es, puisque je le sens vivement quoique je sois bien fouré ? Sire, répondit le Gascon, si vôtre Majesté faisoit comme moi, elle n'auroit jamais de froid. Et comment fais-tu, dit le Roi ? Je porte, Sire, tous mes habits sur moi,

CONTES A RIRE. 237

moi, repliqua-t-il. Faites-en de même, & je vous garantis que vous n'aurez point de froid.



*Le Trésorier Traiteur.*

UN autre Gascon, pour les mettre ici tout d'une suite, ayant obtenu du Roi un brevet de cinq cens écus payables par un Trésorier de l'Épargne, le va chercher où on lui avoit dit qu'il demeureroit. Il demanda si bien l'hôtel du Trésorier, qu'il le trouva. Le premier homme à qui il parla en entrant ce fut le Trésorier lui-même. Votre Maître est-il au logis, lui demanda-t-il ? C'est moi-même, répondit le Trésorier. Ha ! c'est donc vous, reprit le Gascon ? Sables vous lire ? Oüï repliqua le Trésorier. He bien, dit le Gascon, en lui présentant son brevet, boyez un peu ce que le Roi vous mande. Et bien, Monsieur, dit le Trésorier après avoir lû, c'est cinq cens écus qu'il faut que je vous compte. Et donc quand les aurons-nous, mon mignon, demanda-t-il. On va se mettre à table, Monsieur,  
ré-

répondit le Trésorier, & vous aurez s'il vous plaît patience jusques à ce que nous ayons dîné. Mais ce dîné, dit le Gascon, durera-t-il long-tems ? Une heure & demie pour le moins, repartit le Trésorier ; car il y a ici aujourd'hui bonne compagnie. Cap de Dis, dit le Gascon, si cela est j'en suis. Laquais, s'écria-t-il, va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Dieu me damne, dit-il, Monsieur, vous voyez que je ne fais point de ceremonie. Le Trésorier voyant cela, fut contraint de l'emmener dîner. Il ne fut pas plutôt entré dans la sale, que le Gascon se met à table le premier, disant, sans ceremonie, Messieurs. Comme il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit trouvé à pareil regal, il commence à jouer de la machoire de bel air. Quand on eut dîné ; he bien, mon mignon dit-il au Trésorier, aurons-nous d'argent ? Oüi, Monsieur, répondit-il, & là-dessus il appelle un de ses Commis, & lui donne ordre de lui payer le montant de son brevet, lui disant à l'oreille de lui retenir vingts écus pour son écot. Le Commis lui ayant délivré sa somme à vingts écus prés,

&

## CONTES A RIRE. 239

& le Gascon ne trouvant point son compte, le fit recompter trois à quatre fois. Je retiens vingt écus pour votre écot, Monsieur, lui dit enfin le Commis. Comment Diable, répondit le Gascon, vingt écus pour mon écot ! que veut dire cela ? Ceux que vous avez vûs à table, Monsieur, repartit le Commis, payent autant par tête. Tout cela ne vaut rien, reprit nôtre Gascon. Diable, vingt écus nourriroient deux mois toute ma famille. Il eut pourtant beau pester, il en falut passer par-là & par ce moyen il se trouve payé de son effronterie.



### *L'Ais de separation.*

**U**N Artisan avoit une femme si difficile, qu'il ne se passoit point chez eux de jour sans dispute. S'étant un jour querellez plus qu'à l'ordinaire, il resolut de ne coucher de sa vie avec elle. Comme il ne pouvoit pas faire lit à part, parce qu'en tout leur bien, ils n'avoient que le seul lit sur lequel ils couchoient, il prit un ais & partagea le

le lit par cette cloison en deux parties égales, de sorte que l'ais étant entre-deux, ils ne pouvoient se toucher. Ils demeurèrent en cet état quinze jours ou trois semaines; & quoique le mari eût grande envie de caresser sa femme, il croyoit qu'il y alloit de son honneur de lui en faire la proposition. Comme elle étoit dans la même situation d'esprit, le hazard ou la nature fit ce que les bonnes gens n'auroient osé faire. Le mari ayant éternué: Dieu vous soit en aide, Nicolas, lui dit sa femme. Qu'est-ce que vous dites, demanda le mari? Je dis, répondit-elle, que Dieu vous soit en aide. Mais le dites-vous de bon cœur, reprit-il? Oüi, je vous jure, mon pauvre Nicolas, repliqua-t-elle, du meilleur de mon cœur. He bien, dit Nicolas, ôtez donc l'ais. Cela fut executé sur le champ, & la paix faite & refaite.



*Le Diable Traiteur.*

**C**E conte sera un peu long, mais on ose dire que la singularité de l'aventure dédommagera de la longueur. Phi.

## CONTES A RIRE. 241

Philippe second, successeur de Charles Quint étant en guerre avec les Algeriens, faisoit lever des Troupes à Grenade fameuse Ville d'Espagne. A mesure qu'on enrolloit des gens, on leur donnoit des billets pour loger chez les Bourgeois de la Ville jusqu'au lendemain, qu'on les faisoit marcher. On enrolla entr'autres un jeune homme de fort bonne mine, & fort ingenieux, comme on verra par la suite. Il eut un billet comme les autres pour loger chez un Bourgeois. Il étoit tard, & presque heure de souper quand il vint heurter à la porte. Une servante vint ouvrir, & demande ce qu'il souhaitoit. Le soldat répondit, qu'il avoit ordre du Roi de loger là. La servante appelle sa maîtresse, qui étant descendue & ayant appris les prétentions du soldat, lui dit qu'elle étoit nouvellement mariée, & que son mari étant absent, & elle seule avec une servante, elle ne pouvoit point recevoir d'homme chez elle. Le soldat ne s'accommodant point de cette réponse, lui dit, qu'il étoit bien fâché de l'incommoder; mais qu'il étoit trop tard pour

L cher-

chercher un autre logis ; que ses camarades étoient tous logez , & qu'il n'y avoit pas d'apparence de coucher sur la rue. Mettez-moi, lui dit-il, où vous voudrez : je tâcherai de ne vous incommoder que le moins que je pourrai ; je vous prie au reste, ajouta-t-il, de ne pas m'obliger à prendre par force ce que vous pouvez m'accorder de bonne grace. Cela chagrinoit extrêmement la Belle ; mais comme elle voyoit qu'il falloit en passer par là, quoique ce fût un fâcheux contre-tems pour son dessein, elle crût qu'il étoit à propos de se faire honneur de la nécessité, dit à sa servante de le laisser entrer, & de le mettre coucher au grenier. Je n'ai point soupé, Mademoiselle, dit le soldat en entrant. Ce n'est pas que je vous en demande, ni que je croye que vous soyez obligée à me donner à souper, car le Roi nous paye pour cela ; mais comme il est tard, & que je ne trouverois rien en Ville de l'heure qu'il est, ( car il est à remarquer que les Villes d'Espagne ne sont pas si bien en cabarets que celles de France, ) faites-moi le plaisir de me faire donner quel-

CONTES A RIRE. 243

quelque chose , & je payerai ce que vous souhaiterez. Quoi , lui dit elle d'un air dédaigneux ? Croyez-vous que ma maison soit un cabaret ? Couchez-vous si vous voulez , & comptez que vous ne souperez point ceans. Le Gaillard voyant bien qu'il lui seroit difficile de trouver dehors à souper , & craignant d'ailleurs qu'au retour on ne lui fermât la porte au nez , prit le parti de s'aller coucher sans souper. On le mène dans un grenier fort en désordre , & on lui montre un méchant lit , dont il fallut par force s'accommoder : Car outre que les soldats n'osent pas traiter leurs hôtes en Espagne avec la même hauteur qu'ils font en France , ils n'oseroient faire dans les grandes Villes ce qu'ils font dans les villages où ils ont la force en main. Le soldat mal couché & le ventre vuide n'avoit pas grande envie de dormir , & ne faisoit que se tourner d'un côté & d'autre sans pouvoir fermer l'œil. A environ une heure après minuit , il apperçût une lumiere qui sortoit par une crevace du planché de son grenier , & eut la curiosité de voir ce que ce pouvoit être. Il se leve

tout en chemise, se couche ventre à terre, & vit que ce trou donnoit sur une belle chambre bien meublée & bien tapissée, & qu'il y avoit un gros feu, & deux broches pleines de gibier qui tournoient; mais ce ne fut pas le plus singulier du spectacle, qui fut de voir la Demoiselle à qui il avoit parlé entre les bras d'un jeune Avocat, au moins lui parût-il tel à en juger par sa soutane & son long manteau. Il n'est pas nécessaire de dire que la servante étoit occupée à tourner la broche, & que tout se passoit devant elle. Vertubleu, dit le soldat en lui-même! Est-ce là cette femme qui ne reçoit point d'hommes chez elle en l'absence de son mari? Le soldat voyant qu'il n'étoit pas encore tems de parler, regarde tout sans dire mot, & devoit déjà des yeux ce qu'il voyoit à la broche. Il eut la patience de voir cuire le soupé, & de s'en régaler par le nez, triste régal pour un homme affamé. Il vit mettre le couvert, & apporter les bouteilles qu'on venoit de rafraîchir dans la neige suivant la mode d'Espagne, & pour tout dire en un mot il vit servir.

Com;

## CONTES A RIRE. 245

Comme les Amans lavoient les mains on entend heurter a la porte. La servante met la tête à la fenestre, demanda qui va là ? Reconnoît son maître à la voix, & court le dire à sa maîtresse avec un effroi qui se peut mieux penser qu'exprimer. Ha ! Mademoiselle, lui dit-elle, tout est perdu ! Vòtre mari que vous n'attendiez que dans quatre à cinq jours est à la porte. La Belle fort étonnée ne sçavoit quel parti prendre. De cacher cet homme, il n'y avoit pas moyen car il n'y avoit pour tout que cette seule chambre, & une autre à côté où couchoit la servante, d'où il n'auroit pû sortir sans être vû, parce qu'il ne pouvoit passer que par la chambre. De le mettre au grenier avec le soldat, quelle apparence de se mettre à la discretion d'un inconnu qui pouvoit publier ce qu'elle avoit tant d'interêt de cacher. Il n'y avoit pas moyen non plus de le faire descendre en bas, car il n'y avoit pour tout que le degré par où l'on montoit : & d'ailleurs le mari qui frappoit à force de bras ne laissoit pas le tems de déliberer. Ce qu'on trouva de meilleur fut de le

faire cacher dans la ruelle, & d'ouvrir une grande armoire, qui étoit tout proche du lit, où elle fit mettre le souper dans le même état qu'il avoit été servi, ensemble les assiettes, les serviettes, le vin, le fruit, &c. Cela ayant été fait avec beaucoup de diligence, on remet le tapis sur la table, & la Belle s'assied auprès du feu. Cependant le mari qu'on faisoit attendre à la porte, heurte de plus belle, & crie qu'on vienne lui ouvrir. On y va enfin : il entre, il monte, & trouve sa femme auprès du feu. Elle court incontinent se jeter à son cou. Ha ! mon cher ami, lui dit-elle, en l'abordant, que j'ai de joye de vous recevoir ! Je ne vous attendois pas si-tôt. Mes affaires se sont faites plutôt que je ne pensois, ma chere amie, répondit-il ; & j'avois tant d'envie de vous revoir, que je suis venu à toute bride. J'ai fait aujourd'hui dix-huit lieues, parce que j'étois bien aise d'arriver quelque heure qu'il fût, & que je ne voulois pas coucher à ces méchantes Auberges qui sont sur le chemin. Mais d'où vient un si gros feu dans une pareille saison, lui demanda-t-il ?

J'ai

CONTES A RIRE. 247

J'ai, mon ami, répondit-elle, une violente douleur de ventre, & j'ai fait faire ce feu pour me chauffer des serviètes. Je croi que ce mal m'est venu à cause d'un soldat qui est venu loger ceans ce soir, disant en avoir ordre du Roi. J'ai eu tant de chagrin d'être obligée de recevoir en vôtre absence un homme dans la maison, que je suis bien trompée si ce n'est cela qui ma donné la colique. Le soldat jugeant alors qu'il étoit tems de paroître, puisqu'on le mettoit en jeu, s'habille au plus vite & descend, prêtant toujourns l'oreille à ce qui se disoit en bas.

Ce n'est pas tout, ma mie, dit le mari: Je n'ai pas soupé, & je meurs de faim. N'avez-vous rien à me donner? Rien du tout, mon ami, répondit-elle. Je ne vous attendois pas comme vous sçavez. Je ne fais point d'ordinaire quand vous n'êtes pas au logis, & je me passe d'une pomme cuite, & ma servante d'un autre. Mais le moyen, reprit le mari, d'aller se coucher sans souper. Car del'heure qu'il est, il n'y a rien à aller chercher en Ville. Là-dessus le soldat descend & frappe à la porte: On lui

ouvre ; il vient saluer le mari, & lui fait ses excuses de l'incommodité qu'il a donné à sa femme, qui avoit fait beaucoup de difficulté de le loger. Il lui dit qu'il y étoit venu par ordre du Roi, & de peur qu'il n'en eût quelque ombrage, il lui montra son billet. Cependant, Monsieur, ajouta-t-il, je ne croi pas que Mademoiselle se plaigne que je lui aye rien dit de désobligeant. Aussi ne m'en plains-je pas, répondit la Belle. Vous n'avez point soupé, Monsieur, reprit le soldat, non plus que moi ? Voulez vous que je vous donne à souper, & à Mademoiselle aussi ? Je puis vous régaler comme il faut. Il est impossible, Monsieur de l'heure qu'il est de rien trouver en Ville, répondit le mari. Ne vous mettez point en peine, répliqua le soldat, le soupé sera bien tôt prêt. Je suis, je croi en liberté, & je puis vous parler à cœur ouvert ; car vous me paroissez trop honnête homme, pour m'aller dénoncer à l'Inquisition. Je suis un peu Magicien, & je sçai me faire obéir des Demons. Vous allez voir que j'ai du crédit en Enfer, où sans vanité il y a d'aussi bons cuisiniers qu'il y

en

CONTES A RIRE. 249

en ait au monde. Sur cela il prend un tison du feu dont il fit un cercle: Ensuite il se mit à jargonner certaines paroles barbares qu'il n'entendoit pas lui-même, & que les autres par consequent n'avoient garde d'entendre. Après plusieurs postures, pour donner plus d'air à la Diablerie, il dit tout haut & fort intelligiblement: Je te commande, Bar ha bas, de faire apporter tout à l'heure de quoi souper pour Monsieur, pour Mademoiselle, & pour moi, & de faire en sorte que nous soions bien traités. Que voulez-vous manger, Monsieur, dit-il au mari? vous n'avez qu'à demander. Ce qu'il vous plaira, Monsieur, répondit-il, si épouvanté qu'il n'avoit poil qui ne lui dressât. Fais donc apporter, reprit le Soldat, une bonne soupe aux herbes avec un Chapon bouilli, un autre rôti, une coule de Perdrix, un Levrau, & deux Becasses; qui étoit justement ce qu'il avoit vû, & qu'il avoit eu le tems de bien examiner. Est ce assez, Monsieur, dit-il à l'hôte. He, Monsieur, repliqua le pauvre homme tout tremblant, c'est trois fois plus qu'il ne faut. Que voulez-vous faire de tant

250      NOUVEAUX  
de viandes ? Ho bien, Barthasibas,  
ajouta le Soldat, fais donc encore  
venir une douzaine d'Alouetes pour  
nous dégraisser les dents ; bon vin sur  
tout & bien frais, un dessert de gran-  
de mine avec des confitures, aus-  
quelles rien ne manque. Au reste,  
point de malice, & ne t'avise pas  
d'aller rien faire qui puisse faire peur  
à Mademoiselle ; pour cet effet, je  
veux que tout ce que je te demande  
se trouve tout prêt dans cette grande  
armoire que voilà. Monsieur, dit-il  
à l'hôte, vous n'avez qu'à la faire  
ouvrir, & je vous donne ma parole  
que tout ce que je viens de demander,  
y est. La femme sentant bien qu'elle  
étoit découverte, & qu'elle ne ga-  
gneroit rien de se mettre en devoir  
d'empêcher que l'armoire ne fût ou-  
verte, admira en elle-même l'adres-  
se du Soldat ; & faisant l'officieuse,  
elle ouvre elle-même, & trouva tout  
ce qu'il avoit demandé, tout chaud  
& prêt à manger, au grand étonne-  
ment du mari, qui croioit être en  
l'autre monde. Sa femme ne faisoit  
pas moins l'étonnée, & avoit sans  
contredit plus de sujet de l'être effe-  
ctivement que son mari. Le Soldat  
qui

## CONTES A RIRE. 251

qui étoit bien aise de faire accroire à ses hôtes qu'il les régaloit, faisant le maître, commande qu'on mette le couvert, & qu'on serve promptement les viandes sans les laisser refroidir. Comme il mouroit de faim, il arracha une cuisse de Chapon, & la goubra en quatre coups de dents; mangez-en sur ma parole, Monsieur, dit-il à l'hôte, je vous assure qu'il est fort bon. L'hôte qui tremblotoit encore, avoit bien de la peine à s'y résoudre, persuadé qu'il y avoit à tout cela de la Diablerie. La Demoiselle qui faisoit la sucrée, lui dit qu'elle n'avoit garde d'en manger. Ne craignez rien, dit le Soldat, mangez hardiment, & soiez assurée que vous trouverez le tout fort bon. Qu'on donne à laver, dit il alors, faisant les honneurs de la maison. Allons, Monsieur, Mademoiselle, placez-vous, je vous en prie. Dès qu'ils eurent pris leurs places, il prit la sienne auprès d'eux, goûte à la soupe, la trouve fort bonne, & prie son hôte d'en goûter. Il eut de la peine à s'y résoudre; mais enfin en aiant goûté, & l'ayant trouvé bonne, il en fit goûter à sa femme comme par force, qui

ne demandoit pas mieux , mais qui étoit bien aise de se faire prier pour couvrir mieux son jeu. Ils furent bientôt aguerris , & seconderent si bien le Soldat du côté de la machoire , que le mari fit l'éloge des viandes & des sauces , & convint que les Cuisiniers de l'Enfer étoient aussi habiles gens que ceux de Grenade. Le vin fut trouvé excellent & frais , & le dessert tel qu'on pouvoit le souhaiter.

Après avoir soupé , le Soldat aiant pitié du pauvre Avocat qui mouroit de faim & qui voioit friper ce qu'il s'étoit promis de friper lui-même , avec deux témoins de moins , voulut lui donner lieu de sortir de sa niche , ce qui lui faisoit plus de peine que la perte de son soupé. Or ça , Monsieur , dit le Soldat à son hôte , plus assuré qu'au commencement , je m'assûre que vous conviendrez que je vous ai traité en galant homme : Mais ce n'est pas le tout , je veux vous faire voir celui qui nous a si bien régalés. De grace , non , dit incontinent la Demoiselle , qui trembloit de peur qu'il ne découvrit le mystere. Sentant d'abord ce qu'elle vouloit dire ; n'aiez point de peur , Mademoiselle ,

Lij

CONTES A RIRE. 253

lui dit-il , ce n'est pas ce que vous pensez , & je suis trop galant homme pour défobliger les Dames. Le mari s'y oppoſoit auffi-bien que la femme ; mais la raifon de l'un étoit bien différente de la raifon de l'autre. Comptez , Monsieur , dit-il au mari , pour le rafſeurer , que vous ne verrez rien qui puiſſe vous faire peur. Mademoiſelle , dit-il à la femme , faites ouvrir toutes les portes , & même celle de la ruë ; car après que je lui aurai commandé de ſortir , il caſſeroit tout s'il trouvoit de la reſiſtance. Mon Dieu ! dit-elle à ſa ſervante , ouvrez promptement toutes les portes. Cela n'eut pas plûtôt été fait , que le Soldat s'étant levé de deſſus ſa chaiſe cria à haute voix , Barthaſibas qui nous as ſi bien traittez , qui nous vois , & qui nous écoutez , ſors promptement d'ici par les portes qui ſont ouvertes , afin que tu ne rompes rien. Fais-toi voir en paſſant à la compagnie , non pas ſous ta forme ordinaire , pour ne pas faire peur à Mademoiſelle , car pour Monsieur , je ne croi pas qu'il ſoit homme à s'épouvanter ſi aiſément. Monsieur , lui dit-il , en quel habit ſouhai-

tez-vous de le voir ? En tel qu'il vous plaira, répondit l'hôte. Viens donc en habit d'Avocat, dit incontinent le Soldat, qui s'impatientoit de le voir partir. Le pauvre Avocat voiant l'occasion si favorable, enfonce son chapeau de peur d'être connu, traverse la chambre le plus promptement qu'il lui fut possible, & gagne le degré. Le mari en le voiant, pensa tomber de son haut ; & la Demoiselle pour mieux jouer la Comedie, fit semblant d'être évanouïe de peur. On la deshabilla, on la mit au lit, le mari se coucha auprès d'elle, & le Soldat fut reprendre son grabat, mieux disposé au sommeil qu'il n'étoit auparavant. Le mari avoit la tête si pleine de ce qu'il avoit vû, qu'il ne pouvoit songer à autre chose, ni s'empêcher d'en entretenir sa femme, qui ne faisoit pas moins l'étonnée que lui. Le lendemain au matin, le Soldat vint prendre congé de son hôte, qui lui fit mille remerciemens. Il alla se mettre en lieu d'où le mari ne pouvoit sortir de chez lui qu'il ne le vît. Il n'en fut pas plutôt dehors, que le Soldat y retourna, & souhaita le bon jour à la Belle, qui étoit  
en

## CONTES A RIRE. 255

encore au lit. Elle ne pût le voir sans honte, & voulut se cacher la tête dans les draps. Pourquoi me refusez-vous l'honneur de vous voir, Mademoiselle, lui dit-il ? Ai-je fait quelque chose qui vous ait déplu ? C'est tout le contraire, Monsieur, répondit-elle ; je vous ai tant d'obligation, que je n'ose paroître devant vous. Il se dit mille jolies choses de part & d'autre, & le denouement fut également agreable au Cavalier & à la Demoiselle qui ne fut pas assez ingrate pour ne vouloir pas récompenser un service si signalé, persuadée qu'elle ne pouvoit jamais trop faire pour un homme qui avoit tant fait pour elle, & qui meritoit d'être obligé pour le moins aussi bien que l'Avocat. Ces deux aventures furent secretes, au moins le mari n'en sçût-il jamais rien.



### *Le Conseiller Cocu & moqué.*

**U**N Prince étant amoureux de la femme d'un Conseiller au Parlement de Paris, prenoit son tems pour aller voir la Belle que la mari fut au Palais. L'ayant un matin vû  
for-

sortir, il entre aussi-tôt & trouve sa  
Maitresse au lit. Il se deshabile & se  
met avec elle. A peine avoient-ils été  
une bonne demi heure ensemble, de-  
mi heure qu'ils employeroient de leur  
mieux, que le Conseiller frappe à la  
porte. Un valet qui se trouvoit à por-  
tée ouvre tout aussi-tôt. Il entre &  
enfile d'abord le degré. Une servante  
le voyant venir courut en avertir sa  
maitresse, & lui dit, qu'il étoit prêt à  
entrer. Les Amans n'ayant pas le  
tems de déliberer le Prince prend son  
parti, & saute tout en chemise dans  
un cabinet qui n'étoit pas éloignée du  
lit. D'où vient que vous revenez si-  
tôt, Monsieur dit la Conseillere à son  
mari? J'ay oublié quelques papiers,  
répondit il & je suis venu les cher-  
cher. En disant cela il voulut aller à sa  
table pour chercher ses papiers, &  
vit un juste-au-corps d'écarlate cha-  
marré de passément d'or. Que veut  
dire cela Madame, demanda-t-il à  
sa femme tout étonné? Monsieur, lui  
dit elle, aussi-tôt que vous avez été  
forti, une femme me l'a apporté  
pour l'acheter, mais comme ce n'est  
pas un habit à vôtre usage, je lui ai  
dit que cela ne m'accommodoit pas;  
cepen-

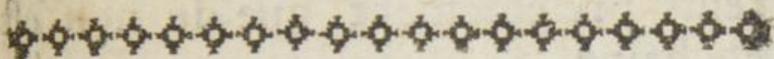
CONTES A RIRE. 257

pendant voyant qu'elle le vouloit  
donner à bon marché, je le lui ai  
fait laisser, afin de vous le faire voir.  
On le fait cinquante écus, ce n'est  
presque que ce qu'on en tireroit, si  
l'on brûloit le passément; & pour  
moi je croi que vous pourriez fort  
bien le mettre à la campagne. Vous  
avez raison, repartit le Conseiller.  
Il faut que je l'essaye pour voir s'il  
me sera propre. Il se deshabile &  
met son juste-au-corps qui lui étoit à  
peu près bon. A peine l'avoit-il mis  
que l'horloge vint à sonner. Il de-  
manda quelle heure il étoit, on répon-  
dit dix heures. Comment dix heures,  
s'écria-t-il, il faut necessairement  
que je sois à la sortie de l'Audience; je  
n'aurois pas le tems de m'habiller,  
qu'on me donne ma robe, le juste-  
au-corps ne se verra pas dessous. Sa  
femme voulut l'en empêcher; mais  
comme il étoit pressé, il n'écou-  
ta pas ses raisons, qui aussi ne furent  
pas fort bien soutenuës de peur qu'il  
ne soupçonnât quelque chose. Il sort  
avec le juste-au-corps du Prince, qui  
pour s'en aller, fut obligé de pren-  
dre celui de l'Avocat. Comme il  
avoit à peu près son compte, & qu'il  
ne

ne se soucioit guère des suites, il s'en va trouver le Roi en cet équipage, & lui conta l'aventure tout du long. On en rit, le Conseiller fut baloté comme il faut, & pour pousser plus loin la Comedie, le Roi envoya dire au Conseiller, qui étoit encore au Palais, de venir lui parler sur le champ, à quoi il ne manqua pas, croyant qu'on l'envoyoit querir pour une affaire de la derniere importance. Le Roi le voyant, ne pût se tenir de rire, & faisant semblant de voir du passément d'or au travers de sa robe, il la leva & lui dit, quel habit portez-vous là ? Qui fut étonné ce fut le pauvre Conseiller. Le Roi lui fit ôter sa robe. Le Prince qui étoit présent le voyant à découvert, voilà, Sire, dit-il un habit qui m'appartient, & qui m'a été dérobé. Le Conseiller plus surpris qu'aparaissant, regarda le Prince, & reconnut qu'il avoit son juste-au-corps. Après qu'on se fut diverti de l'avanture aux dépens du pauvre Conseiller le Roi ordonna que chacun reprendroit son habit. Le Conseiller se retira bien persuadé qu'on l'avoit logé au signe du Capricorne ;

CONTES A RIRE. 259

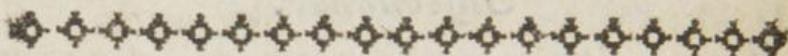
cependant il n'en dit mot à sa femme, parce qu'on l'avoit prié à l'oreille de n'en rien dire sur peine de la bastonnade, qu'il n'aimoit nullement.



*Gasconnade.*

UN Gascon ayant appelé en duél un Cavalier, dont il croyoit avoir été offensé, s'étant rendu le premier sur le lieu, appercût un homme d'épée qui se promenoit. Il crût d'abord que c'étoit son homme, mais s'étant approché il reconnut son erreur, & craignant qu'un troisieme ne nuisît à son dessein, il lui dit fierement de se retirer. L'autre qui ne s'accommodoit pas de ces airs d'autorité, lui répondit sur le même ton, de sorte que de parole en parole, ils en vinrent aux mains. Sur ces entrefaites, celui qui avoit été appelé, arrive, & voyant son Gascon en affaire, il lui dit d'un air étonné, pourquoi il lui manquoit de parole, & se battoit contre un autre avant que de l'avoir satisfait? Cap de Dis, répondit le Gascon, je m'en

m'ennuyois, & je me suis mis à pe-  
loter en attendant qu'on jouât par-  
tie. Le même Gascon ayant un jour  
été arrêté & mis en prison: Cap de  
Dis, dit-il, les Courtisans ont bon-  
tems presentement que le lion est  
enchaîné.



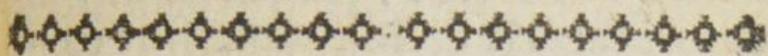
*D'un Gascon qui trouva moyen de faire  
bonne chere sans qu'il lui en  
coûtât rien.*

**U**N Gascon voyageant à pied &  
la bourse fort mal garnie, arri-  
va affamé à une Auberge de village,  
comme un homme qui de long-tems  
n'avoit fait un bon repas. Il avoit  
bonne envie de se regaler, mais n'a-  
voit pas un sou. On n'a pas plus de  
honte, dit-il en lui-même, de rece-  
voir un affront pour huit à dix sous,  
que pour trente ou quarante. Puis-  
qu'on ne paye qu'en sortant, fais-  
toi bien traiter, il n'en coûte pas  
moins d'adresse pour s'empêcher de  
payer une petite qu'une grande dette.  
Il se fait donc donner tout ce qu'il  
trouva de son goût. Au départ quand  
il falut compter; ennuyeux quart  
d'heu-

CONTES A RIRE. 261

d'heure, il fit appeller l'hôte, & le  
ménant adroitement d'une chose à  
l'autre, il lui fit plusieurs questions.  
Il demanda premierement qui étoit  
le Seigneur du Village, en quelle  
Province il étoit, de quel Evêche,  
de quelle Prévôté, de quel Baillia-  
ge? Après qu'on eut satisfait à tou-  
tes ces questions, il demanda, si  
c'étoit un Pays de coûtume, où si  
l'on s'y gouvernoit par le droit écrit,  
s'il en coûtait beaucoup pour satis-  
faire la partie civile quand on avoit  
tué quelqu'un, & qu'on avoit obte-  
nu grace du Prince? On lui donna  
sur cela l'éclaircissement qu'il sou-  
haitoit. Il demanda à quoi seroit  
condamné un Gentilhomme qui au-  
roit tué un Huissier? L'hôte répon-  
dit qu'il falloit distinguer, & que si  
l'Huissier avoit femmes & enfans,  
il en coûteroit plus que s'il n'étoit  
pas marié. Le Gascon qui sçavoit  
que l'hôte n'étoit pas marié, dit  
qu'il parloit d'un homme qui n'avoit  
ni femme ni enfans. Le cabaretier  
répondit qu'en fait de mort il n'en  
pouvoit rien dire au juste; mais qu'il  
avoit vû condamner un homme qui  
avoit donné un coup d'épée à dix  
écus

écus d'amende, & à payer le Chirurgien. Mais, dit le Gascon, combien donne-t-on pour un soufflet ? Un écu, répondit l'hôte. Donnez-m'en donc un, reprit le Gascon, & me rendez mon reste, car je n'ay point d'autre argent à vous donner. Comment, dit l'hôte ? Est-ce de cette monnoye que vous pretendez me payer ? Vous me laisserez le manteau, ou vous me payerez ; car là-dessus, je n'entens point de raillerie. Ne me lanternez point, dit le Gascon, car je vous ferois courir comme un lièvre. Moi, dit l'hôte ? Je vous défie de me faire quitter ma place. Je gage l'écot, repliqua le Gascon, que je vous ferai courir plus vite que vous ne voudriez. Soit l'écot, répondit l'hôte. Là-dessus le Gascon décampe, & l'hôte à courir après pour se faire payer. Le Gascon n'eut pas couru cent pas qu'il s'arrêta tout court. Vous voyez donc bien à present que vous avez perdu, & que vous n'êtes plus en droit de me rien demander. L'hôte s'en retourna sans argent, & le Gascon continua son chemin, se felicitant d'avoir trouvé un expedient qui lui avoit si bien réüssi. D'un



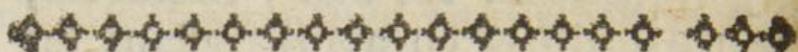
*D'un Curé qui en faisant son Prône  
laissa tomber un jeu de Cartes.*

**U**N Curé de Village qui aimoit le jeu avec passion, passa toute une nuit du Samedi au Dimanche, à jouer à la triomphe, avec trois à quatre de ses Paroissiens, qui lui gagnoient son argent. L'esperance de regagner obligea le Curé de continuer le jeu jusques à ce qu'on vint le querir pour aller à l'Eglise. Comme il étoit Dimanche & le jour de la Fête d'un grand Saint, il n'y eut pas moyen de reculer; mais ce fut avec regret qu'il quitta, quoiqu'il fit promettre aux jouëurs de lui donner revanche après l'Office. De peur que les cartes ne s'égarassant, & qu'il n'y eût de la peine à en avoir d'autres, les villages étant ordinairement assez mal fournis, il les fourra bien avant dans sa manche, & s'en alla à l'Eglise. La Grand'-Messe dite, il commence son Prône & fait un espede de panegyrique du Saint. En gesticulant, les cartes qu'il avoit dans sa manche tomberent au  
mi-

milieu de l'Eglise; dequoi il demeurera fort surpris & le peuple fort étonné. Cependant comme il étoit ingénieux, il trouva moyen sur le champ de se tirer d'affaires assez plaisamment. Lorsque les cartes étoient tombées, il parloit du zele & de la chaleur de son Saint pour la gloire de Dieu par opposition à la negligence avec laquelle les hommes servent Dieu, & s'avancent dans sa connoissance. Il passa ensuite sur le peu de soin que prenoient les peres & les meres d'instruire leurs enfans dans les choses qui regardent le salut; puis s'adressant aux Auditeurs. Pour vous faire voir, leur dit-il, combien on a de reproches à se faire à cet égard, j'ay apporté ici ces cartes que j'ay jettées comme vous voyez. Il appelle un enfant. Mon enfant, lui dit-il, ramassez un peu cette carte. Quelle carte est-ce, lui dit-il quand il l'eut ramassée? répondez mon enfant. Comment l'appellez-vous? C'est un valet de cœur, répondit l'enfant. C'est fort bien, mon fils, lui dit-il. Il en appelle un autre, & puis un autre jusqu'à une vingtaine, qui répondirent tous categori-

CONTES A RIRE. 265

tegoriquement. He bien, Messieurs, reprit-il alors, en apostrophant ses Auditeurs, n'est-ce pas ce que je vous disois ? Voilà des enfans qui connoissent toutes les cartes, & qui ne connoissent pas une lettre; peut-être même ne sçavent-ils pas qui est leur Sauveur. Il ouvre le Missel, & demande à quelques uns de ces enfans, quelles lettres sont-ce, mes enfans ? Nous ne sçavons, Monsieur le Curé, dirent-ils tous. Qui est votre Sauveur, mes enfans, reprit-il ? Personne ne peut le dire. N'est ce pas honteux, Messieurs, ajouta le Curé, que ces pauvres enfans connoissent toutes les cartes & ne connoissent pas une lettre ? Vous avez grand soin de leur apprendre les choses du monde; pendant que vous negligez de les instruire des premiers élemens de la pieté. Il poussa l'opposition, dit de belles & bonnes de choses sur la matiere, & se tira galamment d'un mauvais pas où un moins habile homme que lui seroit demeuré.



*Le Meunier Astrologue.*

UN Gentilhomme qui passoit pour fort bizarre & fort cruel, fit vendre par Decret la terre d'un autre Gentilhomme qui lui devoit une Somme considerable. Etant en possession de la terre, il apprit que le Curé de la Paroisse se méloit de deviner. Toute la Magie du Curé étoit un peu d'Astrologie judiciaire dont il étoit fort entêté; & comme Messieurs les Astrologues rencontrent quelquefois à force de mentir, & que celui-ci n'avoit à faire qu'à de pauvres Paysans, qui se laissent prendre aisément à tout ce qui leur paroît extraordinaire, il acquit sans peine la reputation de sçavoir bien deviner. Ce nouveau Seigneur qui tout ignorant qu'il étoit se moquoit de la superstition, envoya un matin chercher le Curé, qui n'y alla pas bien volontiers, parce qu'il sçavoit la bizarrerie & la brutalité du personnage; cependant il falut obéir. Le Curé ne fut pas plutôt entré que le Seigneur lui dit: On m'a voulu faire

faire

CONTES A RIRE. 267

faire accroire que vous devinez. Je ne me suis jamais piqué de cela, Monsieur, répondit le Curé; mais comme j'aime l'Astrologie judiciaire & que je m'y attache, je rencontre quelquefois comme les autres par le moyen des astres, dont j'étudie les aspects, les conjonctions & les influences. Le Seigneur qui n'entendoit rien à tout cela, & qui comme on a déjà dit étoit fort brusque & fort ignorant, lui repliqua: Je veux, mon ami, que vous me disiez quatre choses, sinon vous en serez quitte pour les étrivieres, & je vous ferai traiter comme un fourbe. Le Curé voulant s'excuser: Point de raisons, reprit le Gentilhomme, vous n'avez qu'à choisir lequel des deux vous aimez le mieux. Je veux sçavoir premierement où est le milieu du monde. 2. Ce que je vauz. 3. Ce que je pense. 4. Ce que je croi. Le Curé eut beau lui dire qu'il n'y avoit que Dieu qui pût lui dire cela. Point d'excuses, Monsieur le Curé, repar-tit le Gentilhomme; il faut faire ce que je demande, ou reconnoître tout à l'heure que vous êtes un fourbe & un imposteur. Le Curé sçachant

à qui il avoit affaire, & voyant que tout ce qu'il pourroit lui dire de plus ne feroit que l'irriter, se retrancha à lui demander jusques au lendemain au matin, ce qui lui fut accordé. De retour au Presbitere, il rencontra le Meunier du village, qui le voyant tout rêveur, lui demanda ce qu'il avoit. Le Curé lui ayant conté ce qui s'étoit passé entre lui & le Seigneur: Vous voilà bien embarrassé, lui dit le Meunier, je ne suis pas Astrologue, mais je me tirerois fort bien de ces questions-là. Si vous voulez me donner demain au matin votre soutane & votre bonnet, je tiendrai votre place. Vous l'avez vû au lit, m'avez vous dit: La chambre étoit bien cloie, il ne vous aura pas remarqué, & comme il ne m'a jamais vû, l'habit le trompera aisément, & lui fera prendre sans peine le Meunier pour le Curé. Faute de meilleur expedient le Curé y consentit d'autant plus volontiers qu'il connoissoit le Meunier pour un homme de bon sens & fin. Le lendemain au matin le Meunier s'étant enharnaché en Curé va trouver le Seigneur, qui se levoit. Il lui fit dire par

CONT  
 in Laqu  
 pour o  
 mais le re  
 He b  
 le Gent  
 sation  
 leur, re  
 Je veur  
 leur le  
 me, ou  
 Non seul  
 leur,  
 je vou  
 lez me  
 même  
 ons,  
 us suivr  
 même d  
 après a  
 que re  
 un bât  
 & lui d  
 la milie  
 z-vous ve  
 gentilhom  
 leur, re  
 en man  
 amme à  
 là, rep  
 mieux

**CONTES A RIRE. 269**

par un Laquais, que son Curé étoit venu pour obéir, à ses ordres. Le Laquais le revient prendre & le fait entrer. He bien, Monsieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, aurons-nous satisfaction ? Oüi sur ma parole, Monsieur, répond le Meunier pré-trifié. Je veux sçavoir premierement, Monsieur le Curé, reprit le Gentilhomme, où est le milieu du monde. Non seulement je vous le dirai, Monsieur, répondit le Meunier ; mais je vous le montrerai si vous voulez me suivre, & nous n'aurons pas même la peine d'aller bien loin. Allons, dit le Gentilhomme, je vous suivrai. Ils sortent, le Meunier le mène dans une vaste campagne, & après avoir fait semblant pendant quelque tems de mesurer la terre avec un bâton, il le planta dans la terre & lui dit : Tenez, Monsieur, voilà le milieu du monde. Comment ferez-vous voir cela, lui demanda le Gentilhomme ? Faites-le mesurer, Monsieur, repliqua le Meunier, & s'il s'en manque d'un pouce, je me condamne à perdre ma vie. Ho pour celui-là, repartit le Gentilhomme, j'aime mieux vous en croire que de

faire mesurer. A l'autre. Combien croyez-vous que je vaux ? Nôtre Sauveur, répondit le Meunier, qui sans vous mépriser valoit un peu plus que vous n'a été vendu que trente deniers: Ainsi quand je vous mettrai à vingt-neuf vous n'aurez pas sujet de vous plaindre. C'est encore fort bien rencontré, Monsieur le Curé, dit le Gentilhomme. Mais dites-moi présentement à quoi je pense. A vôtre profit, Monsieur, repartit le Meunier. Cela peut encore passer, dit le Gentilhomme ; mais il faut me dire à present ce que je croi. Je ferai cela, Monsieur, répondit le Meunier, plus facilement que le reste. Vous croyez que je sois vôtre Curé, & je ne suis que vôtre Meunier. Le Gentilhomme rit de l'invention, & fut plus traitable à l'avenir.



*Filouterie gaillarde.*

**U**N Filou, autant subtil & adroit que pas un dont les actions artificieuses aient été remarquées, aiant besoin de chemises pour sa femme qui en étoit assez mal fournie, s'habilla

CONTES A RIRE. 271

en bourgeois de la ville de Melun, & s'avisa d'aller chez une jeune Marchande lingere, dont la boutique est le long de la rue qui va au Palais de Paris, du côté de S. Michel, & lui demandant des chemises pour femme, parce que la fiemme lui avoit donné commission de lui en acheter, la Marchande aussi-tôt lui en montre plusieurs pacquets de diverses sortes, dont le Filou aiant choisi six des plus belles, il dit à la Lingere, voilà mon fait; mais il n'y a que la longueur dont je suis en doute. A quoi la Marchande lui aiant demandé de quelle grandeur Mademoiselle sa femme pouvoit être? le drôle feignant de la considerer depuis les pieds jusques à la tête, lui repartit, vraiment je croi que si ces chemises vous sont propres, elles le seront à ma femme; car elle est de vôtre taille, prenez la peine d'en vêtir une sur vous. Ce que la Lingere aiant innocemment fait, le Filou fit semblant de voir par derriere si elle étoit assez longue, & la tirant par en bas, il attache subtilement avec une épingle le derriere de cette chemise avec la juppe & la chemise que la Marchande avoit sur sa peau,

en sorte que le tout tenoit ensemble, & comme elle voulut retirer par en haut la chemise neuve, dont elle avoit la face couverte, elle sentit qu'elle en découvroit une autre qu'elle n'avoit pas envie que l'on vid, de sorte que le Galand la voiant dans cet embarras & en confusion, & qu'elle ne le pouvoit voir, prend les cinq autres chemises, les met sous son manteau, & diligemment gagne la cour du Palais, laissant la pauvre Lingere bien étonnée, lors qu'ayant rompu l'épingle qui tenoit les chemises & la juppe attachées, elle ne vid plus son Marchand, ni ses cinq chemises; & plus fâchée encore d'avoir fait voir ses fesses à deux ou trois noquettes de ses voisines, qui depuis s'en sont bien gauffées.

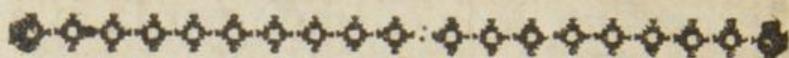


*D'une Dame qui montra son derriere en  
bonne compagnie.*

**U**Ne Dame de condition s'habilloit le matin auprès d'un bon feu, en hiver qu'il faisoit fort froid, se trouvant le derriere gelé. Pendant qu'elle se frisoit, elle se faisoit tenir  
le

CONTES A RIRE. 273

le cottillon & la chemise par sa fille de chambre pour se chauffer les fesses. Cette fille aiant laissé du linge à seicher sur la platine, & voians qu'elle emploioit trop de tems à hauffer le derriere des hardes de sa Maîtresse, & qu'elle craignoit que son linge ne brûlât, elle voulut par même moien contenter sa Maîtresse, de sorte qu'elle s'avisa d'attacher les cottillons & la chemise de cette Dame avec deux épingles sur son épau- le, afin qu'elle se chauffât toujourns en attendant qu'elle iroit ôter son linge qui brûloit. Sur cette entrefai- te il entra compagnie dans la cham- bre. Cette Dame l'alla recevoir, & sentant qu'elle avoit ses fesses nuës, elle crut que sa fille de chambre lui tenoit ses cottillons levez, & qu'en voiant la compagnie, elle les laisse- roit aller : mais elle fut toute éton- née, & la compagnie aussi, quand elle l'alla recevoir à cu nud ; car sa fille de chambre ne fût point assez hâtée pour lui détacher à tems les épingles qu'elle y avoit mises. Ce qui apprêta tout de bon à rire à tous ceux qui se trouverent là presens.

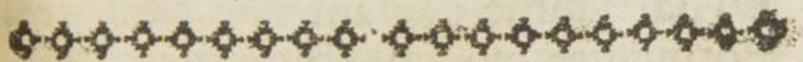


*Autre.*

**U**Ne certaine Demoiselle de Paris, étant couchée la nuit dans son lit, entendit sur la minuit crier au feu. Elle se réveilla tout en sursaut, & voyant déjà le feu qui gaignoit sa chambre, elle se jetta de haut en bas de son lit nuë en chemise, & courut vitement à son cabinet pour mettre en sûreté les plus precieuses de ses hardes qui y étoient, comme chaînes, bagues, joiaux, & quelques cassettes, où étoient force nippes & papiers de consequence, & n'ayant rien où les mettre, ni le loisir de rien chercher pour cet effet, sans considerer ce qu'elle faisoit en l'extrémité où elle se voioit, elle mit le tout dans le devant de sa chemise qu'elle fut contrainte de hauffer, en sorte que ce qu'elle avoit envie de cacher le plus, paroissoit à la vûe de tous ceux qui étoient accourus pour éteindre le feu. Eux voyant qu'il gaignoit déjà la porte, sortirent dehors à la ruë, & elle avec eux en ce cette posture, n'ayant rien du tout que ses  
mules

## CONTES A RIRE. 273

mules de chambre. Etant à la rue où s'étoit amassé beaucoup de monde avec force chandelles, sans qu'elle prit garde en l'état où elle étoit, elle fut toute étonnée que chacun se mit à se gauffer d'elle. Comme elle s'en apperçût, elle fut bien empêchée de ce qu'elle devoit faire; car elle ne pouvoit lâcher sa chemise, sans jetter toutes les nippes par terre: Mais un de ses voisins fut assez charitable pour lui prêter un coin de son manteau pour mettre ses hardes; & par ainsi elle eut moien d'abaïsser sa chemise; mais ce ne fut qu'après que chacun l'eut considéré tout son saoul en cet état.



### *Le Gentilhomme desarçonné.*

UN Gentilhomme qui venoit de la campagne sur un cheval ombrageux, ne fut pas plutôt entré dans le Faubourg Saint Jaques, que sa bête ayant peur fait un écart, & jette le Gentilhomme. Une Demoiselle qui vit l'aventure se mit à rire. Le Cavalier fâché de la voir rire, lui dit d'un air fâché. Ne vous éton-

M. 6                      nez.



## CONTES A RIRE. 277

main. Tout ne passa pas sans l'attraper ; car elle fut blessée à la tête en plusieurs endroits , & saignoit comme un bœuf. La femme voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte , se met à crier : les voisins accourent , & la voyant toute en sang , blâmerent fort le mari de maltraiter ainsi sa femme. Messieurs, dit-il, je ne fais que lui obéir. Nous avons eu une dispute ensemble pour sçavoir qui de nous deux seroit le maître ; mais elle l'a emporté , & m'a dit qu'absolument elle vouloit que tout allât à sa tête ; j'ai obéi tout au plus vite , & lui ai envoyé à la tête tout ce qui s'est trouvé sous ma main : si quelque chose l'a attrapée plus rudement qu'elle ne vouloit , elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même ; car pour moi , je n'ai fait que lui obéir. Quelque fâchez que fussent les voisins , ils ne pûrent s'empêcher de rire de la saillie de cet homme.



### *Le mari à femme maigre.*

**U**N certain Guoguenard causant un jour avec un de ses amis , qui lui reprochoit qu'il avoit si peu  
ds

de devotion, que s'il mouroit dans un pais où il ne fut pas connu, on ne l'enterreroit jamais en terre sainte. Pourquoi cela, demanda le Guoguenard? Parce que vous ne portez rien sur vous, répondit l'ami, qui puisse faire juger que vous êtes Catholique: je ne vous ai jamais vû ni Heures, ni Chapelet; & de là on pourroit conclure que vous ne priez jamais Dieu. Mauvaise consequence, répondit le rieur; car pour d'Heures il ne m'en faut point, puisque je sçai mon Office par cœur: de Chapelet il m'en faut encore moins, car j'ai une femme si maigre, que son épine du dos me sert toutes les nuits de Chapelet. L'invention est belle, répondit l'ami, & l'épargne bien imaginé: mais quand vous êtes au bout de ce Chapelet, dites-moi, je vous prie, baissez-vous la médaille?



*Le vieillard mourant & sa femme.*

**U**N homme de soixante ans avoit épousé une jeune femme bien jolie, qui n'en avoit pas plus de dix-huit. Trois ans après le mariage le bon

CONTES A RIRE. 279

bon homme tombe dangereusement malade. Comme il vit qu'il n'y avoit pas moyen d'en revenir, il appella sa femme & lui dit. Je sens, ma mie, que mon heure approche, & je n'ai d'autre regret que celui de vous quitter, parce que je vous aime avec une tendresse extrême. Vous êtes d'un âge à ne pouvoir pas vous passer de vous remarier & je ne suis pas assez déraisonnable pour vous en empêcher. Mais j'ay une grace à vous demander, & si vous voulez que je meure content, je vous prie de ne me la pas refuser. Après qu'on lui eut promis qu'il seroit obéi en tout. Je ne ferai point difficulté de vous dire, continua le vieillard, que j'ay été jaloux d'un tel qui vient souvent ici; & que si je n'avois pas eu peur de vous chagriner, je lui aurois défendu ma maison. Mariez vous quand je serai mort à qui bon vous semblera, mais promettez-moi maintenant que ce ne sera point avec cet homme; car je n'apprehende rien tant au monde. Soyez en repos de ce côté-là, mon ami, répondit la femme; car quand je voudrois me marier avec lui je ne pourrois pas.

pas, parce que je suis déjà engagée avec un autre, & le contract en est passé. Cela s'appelle ménager le tems.

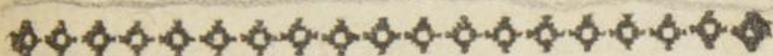


*Réponse naïve d'une femme à son mari.*

**U**Ne jeune femme dont le mari étoit allé à la campagne, s'entretenant un jour avec une de ses voisines, qui avoit besoin d'argent, s'aperçut qu'elle portoit vendre de la vaisselle : Mais, voisine, dit la jeune femme, cette vaisselle est encore bonne : Si vous la vendez aux Potiers d'étain, ils ne vous la prendront qu'au poids, & vous en perdrez la façon. Je le sçai bien, ma chere amie, répondit la voisine ; mais j'ay besoin d'argent, je n'ay rien à engager, & voilà tout ce que je puis vendre. La jeune femme qui avoit besoin de vaisselle fut bien aise d'épargner la façon, & l'acheta au poids. Il y avoit entr'autres choses dans les armes gravées sur cette vaisselle un bois de cerf. Le mari de retour, s'étant mis à table jette les yeux sur une de ces nouvelles assietes qu'on

CONTES A RIRE. 281

qu'on lui avoit servi, & voyant des armes qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir. Et depuis quand, ma femme, s'écria-t-il, me faites-vous porter des cornes? Vous voila bien malade, répondit-elle. Le hazard n'est pas mauvais, & la façon ne vous en coûte rien.



*Avanture de deux Pelerins.*

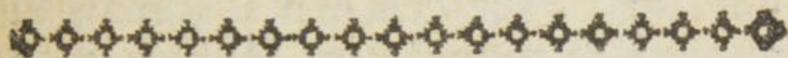
**D**Eux Pelerins allant s'acquitter d'un vœu qu'ils avoient fait, se trouverent dans un Pays assez désert, & découvrirent sur le soir un Château d'assez grande apparence. Ils y vont, demandent le couvert, & l'obtiennent. On les fit souper, & comme ils étoient las on les envoya coucher. On les mit dans une chambre fort spacieuse & fort exhaussée; ce qui est assez ordinaire au grand des maisons. Les Laquais peuple natre & malin, voulant se divertir aux dépens des Pelerins, avoient fait quatre trous au planché de la chambre d'au-dessus de celle des Pelerins, & ces trous répondoient précisément aux quatre colonnes de leur  
petit

petit chalit. Ils avoient fait passer des cordes qu'ils avoient attachées à chaque colonne, & dans la chambre d'en haut ils avoient ajusté quatre poulies, avec lesquelles ils enleverent le lit jusqu'au planché, dès qu'ils crurent les Pelerins endormis. Vers la minuit, un de ces pauvres Diabes eut envie de pisser. Il se baisse pour prendre le pot-de-chambre, & ne le trouvant point, il se baisse encore davantage, & se baisse si bien que la tête emportant le reste, il tombe du haut en bas, & fit si grand bruit & un si grand cri, que l'autre s'étant éveillé en sursaut, & entendant plaindre son camarade, se jette du lit en bas; mais il trouva le saut plus vigoureux qu'il n'avoit crû, & se fit fort grand mal. L'un crioit d'un côté, l'autre de l'autre; mais enfin étant un peu remis, ils se mirent en devoir de regagner leur lit; mais ayant fait plusieurs fois le tour de chambre sans pouvoir le retrouver, ils furent contraints de passer le reste de la nuit sur la dure. Un peu avant que le jour commençât les Laquais redescendirent le lit tout doucement, & les Pelerins étant

éveil-

CONTES A RIRE. 283

éveillez & se voyant si près de leur lit , qu'ils n'avoient jamais pû retrouver ; crurent être enchantez , & partirent de bon matin sans dire adieu à personne , ni sans parler de ce qui leur étoit arrivé.



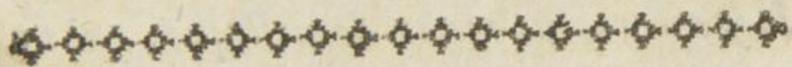
*D'un homme à qui on apprend à  
prier Dieu.*

**U**N riche Marchand , mais des plus avarés , prêtoit de l'argent sur gages à tous venans. Il ne sçavoit ni lire , ni écrire , mais il avoit la memoire si bonne pour ses affaires , qu'il se souvenoit à merveille des noms de ses Creanciers & des sommes qu'il leur prêtoit. Partout ailleurs , pauvre homme s'il en fût jamais , & d'une si malheureuse memoire qu'il n'avoit jamais pû apprendre une ligne par cœur. Etant un jour à confesse , le Confesseur lui demanda de quelle profession il étoit ? Il répond Marchand. Après plusieurs autres questions , le bon Pere voulut sçavoir s'il prioit bien Dieu. Il répond que non , & qu'il ne sçavoit ni lire , ni écrire , & qu'il avoit la memoire

moire si malheureuse, qu'il n'avoit jamais pû apprendre aucune priere par cœur; cependant, ajouta-t-il, je n'oublie pas le nom d'un seul de mes Creanciers, ni le lieu de leur demeure, ni les sommes qu'ils me doivent; avec cela je n'ay jamais pû apprendre mon *Pater*. He bien, mon fils, lui dit le bon Pere, promettez-moi de prêter de l'argent à tous ceux qui vous en demanderont de ma part, & je ferai en sorte que vous sçaurez votre *Pater*. Je vous réponds au reste de ce que vous leur prêterez; ce qu'il lui promit. Le Confesseur envoya plusieurs personnes emprunter de l'argent de ce Marchand, & les instruisit de ce qu'elles avoient à dire. Au bout de quelque tems le Marchand revint à confesse. He bien, lui dit le Confesseur, avez vous prêté de l'argent à ceux que je vous ai envoyez? Oüi, mon Pere, répondit-il. Avez-vous bien retenu leurs noms & leur demeure, reprit le bon Pere? Si bien, mon Pere, repartit le Marchand, que je vous les nommerai par ordre. Premièrement, j'ay prêté tant à *Pater noster*, qui est de la ville de *qui est in caelis*;  
 tant

## CONTES A RIRE. 285

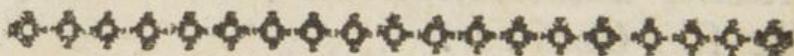
tant à *Sanctificetur*, qui est de *Nomen tuum*; tant à un troisième, qui s'appelle *Adveniat*, de *Regnum tuum*; & ainsi du reste jusques à la fin de cette Divine Priere. C'est fort bien, mon fils, lui dit le Confesseur, vous m'avez tenu parole; aussi sçavez-vous voter *Pater noster*. J'ay connu une jeune fille, qui aimoit fort à chanter, & qui apprenoit autant de chansons qu'elle en entendoit chanter, sans jamais avoir pû apprendre son *Pater* que quand on le lui eût mis en Musique pour le chanter comme une chanson. On lui apprit de la même maniere son *Ave*, son *Credo*, & son *Confiteor*.



*Plaisante réponse faite à Henri IV.  
Roi de France.*

Comme ce Prince avoit de fort belles saillies, aussi aimoit-il beaucoup les gens qui avoient l'esprit vif & prompt. On lui parla un jour d'un petit homme, qui avoit des reparties charmantes. On lui en dit tant de bien, qu'il eut envie de le voir, & commanda qu'on l'allât chercher.

cher. Le Roi étoit à table quand il arriva. Il n'eut pas plutôt été annoncé, qu'on le fit entrer. Le Roi l'ayant fait approcher vis-à-vis de lui, pour le mieux considérer. Comment vous appelez-vous, mon ami, lui demanda le Roi ? Je m'appelle Gaillard, Sire, répondit le petit homme. Gaillard, reprit le Roi. Voilà un joli nom. Quelle différence y a-t-il, reprit le Roi, entre Gaillard & paillard ? Elle n'est pas grande, Sire, repartit le petit homme. Je n'y vois que la table entre deux.



*Il y a certains maux domestiques qui ne peuvent pas se dire.*

UN homme avoit épousé une jeune & fort jolie femme, avec laquelle il étoit néanmoins continuellement en dispute, & quoique les parens & amis eussent fait tous leurs efforts pour tâcher de les mettre bien ensemble, il n'y avoit pas eu moyen de réussir, le mari persistant toujours à dire qu'il vouloit se démarier. Il fait enfin appeller sa femme devant l'Of-  
cial,

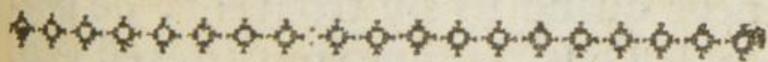
CONTES A RIRE. 287

ficiale, qui la voiant bien faite, lui dit : Mais, mon ami, pour quelle raison voulez-vous vous démarier ? Je n'ai rien à vous dire, Monsieur, répondit le mari, sinon qu'il me seroit impossible de vivre avec elle, & que j'aimerois mieux être aux galeres pour toute ma vie. Mais encore, reprit l'Official, dequoi vous plaignez-vous ? N'est-elle pas sage ? Je croi qu'oui, Monsieur, dit le mari. N'est-elle pas belle ? Oui, Monsieur. N'est-elle pas de bonne famille, & bien apparentée ? N'est-elle pas assez riche pour vous ? Je ne me plains pas de cela, Monsieur, répondit le mari ; mais en deux mots, quelque chose que vous puissiez me dire, je ne demeurerai jamais avec elle. Mais après tout, repliqua l'Official, si vous n'avez pas d'autre raison à me dire, comment voulez-vous que je vous démarie, puisque vous convenez de tout ce que je vous dis ? Le mari montrant alors son pied à l'Official, lui dit : Ce soulié n'est-il pas beau, Monsieur ? Oui, dit l'Official, qui voioit qu'il étoit tout neuf. N'est-il pas bien fait ? Fort bien. N'est-il pas de bon cuir ? Je croi qu'oui,



CONTES A RIRE. 289

proche , qu'il ne doutoit pas qu'on ne le poursuivît : de demeurer là , on voudroit sçavoir qui étoit la fille , où il l'avoit prise , ce qu'il en vouloit faire ; ce qui seroit fort scandaleux , attendu l'heure induë. Comme l'amour est ingenieux , & qu'il sçait plus d'un bon tour , il s'avisa tout à coup d'un expedient qui lui réüssit. Il charge cette fille sur ses épaules , & la tenant par les bras , passe brusquement au travers de la Patrouille. On crie tout haut qui va là ? Le Curé répond hardiment , passez , Messieurs , passez : c'est un pestiferé que je porte à l'hôtel-Dieu. Alors tout le monde s'écarte ; passe coquin , lui dit-on , en se bouchant le nez , passe vite. Lui qui étoit plus pressé qu'eux , passa le plus diligemment qu'il pût , & alla heureusement se décharger de son paquet.



*Dispute d'un François & d'un Espagnol.*

UN François & un Espagnol étant un jour en dispute sur les prerogatives de leur nation , l'Espagnol ne trouvant pas son compte à  
N plu-

plusieurs choses, crût avoir plus d'avantage sur la Religion. A-t-on en France pour Dieu, dit l'Espagnol, la devotion & le respect qu'on a pour lui en Espagne ? Du tems que j'étois en France, j'avois honte qu'on fit si peu d'honneur au Saint Sacrement. Quand on le porte en France aux malades, cela se fait le plus souvent par un simple Prêtre avec un petit Clerc & une clochette sans autre suite. C'est tout autre chose en Espagne, où le Saint Sacrement ne paroît pas plutôt en ruë, qu'il est accompagné avec pompe par un grand nombre de gens; toujours avec quantité de flambeaux, & jamais sans quatre à cinq personnes à sa suite tout au moins. Quelque pressé que soient ceux qui le rencontrent, ils quittent tout pour l'accompagner, & le Roi même & les Grands d'Espagne se font honneur quand ils s'y trouvent, de porter le Dais. Ce que vous dites est vrai, répondit le François; mais sçavez-vous bien la raison de cette différence ? Dieu sçait qu'il est en France avec ses anciens amis; il se fie en eux, & ne se soucie pas de se faire accompagner: mais il y a tant de Juifs en

Espe-

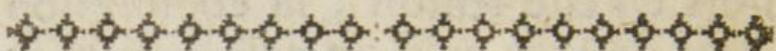
CONTES A RIRE. 291

Espagne, qu'il seroit à craindre qu'on n'y crucifiât encore le Sauveur, s'il n'étoit pas accompagné. Quoi ? dit l'Espagnol, voudriez-vous vous comparer à nous pour le fait de la Religion ? Ne sçait-on pas qu'il y a eu en Espagne plus de Saints Canonisez que je n'ai de poils à la barbe ? Nous en avons plus en France, répondit le François, que je n'ai de poils à la barbe & à la tête ; & pour vous en convaincre, voulez-vous qu'à chaque Saint de nôtre País que je vous nommerai, je vous arrache un poil de la barbe, & vous m'en ferez autant à chaque Saint Espagnol que vous me nommerez ? Soit, dit l'Espagnol, vous aurez bien-tôt la barbe chauve. Le François commence, & arrachant un poil à l'Espagnol, il dit, Saint Denys. L'Espagnol en faisant autant au François, dit, Saint Ignace. Saint Martin, repartit le François. Saint Xavier, dit l'Espagnol. Après avoir nommé de part & d'autre une Kirielle de Saints, & avoir arraché autant de poils : Saint Côme, Saint Damien, reprit l'Espagnol, en arrachant deux poils au François ; qui chagrin de la douleur



CONTES A RIRE. 293

leurs qu'elle sentoit , sa consolation étoit de voir qu'il en coûteroit cher à son mari , & que cela l'obligeroit de la traiter à l'avenir avec moins de violence. Après qu'elle fut guérie, le mari envoya querir le Chirurgien en sa presence : on chicana pour le paiement , & le mari se plaignoit qu'on lui demandoit trop , dequoi la femme étoit ravie. On convint enfin à cent francs. Pendant que le mari monta à son cabinet pour prendre de l'argent , la femme qui étoit demeurée avec le Chirurgien , le gronda d'avoir demandé si peu , témoignant d'être bien aise que cette folie coûtât si cher à son mari , & esperant que cela l'empêcheroit d'y revenir : mais elle fut bien surprise , lors que son mari étant descendu , dit au Chirurgien : Voilà , Monsieur , cent francs que je vous donne pour avoir pensé ma femme , & en voilà cent autres pour la premiere fois que je la regalerai de la même façon ; ce qui arrivera dès qu'elle m'en donnera occasion.



*Jugement du Duc d'Osse, contre  
des Moines.*

**I**L y avoit autrefois à Naples un Banquier qui passoit pour avoir cent mille écus de bien, & qui étoit fort attaché aux Jesuites. Le Banquier avoit un fils unique qu'il laissa fort jeune. Il fit son testament, & donna tous ses biens aux bons Peres, à condition qu'ils prieroient Dieu pour son ame, & qu'ils recevroient son fils Novice, qu'il destinoit à passer sa vie parmi eux. Et en cas que le fils étant en âge, ne s'accommodât point de la Vie Religieuse, & ne voulût pas faire profession, les Moines seroient obligez de lui donner de ses biens ce qu'ils voudroient pour le soutenir dans le monde. Le Pere meurt, les Moines se mettent en possession de tout le bien, & donnent l'habit de Novice à leur pupille, qui ne sçavoit ce qu'il faisoit. Quand il fut dans un âge plus avancé, les Moines le presserent de faire profession; mais il leur témoignoit n'en avoir guere d'envie. Ses parens le venoient  
voir,

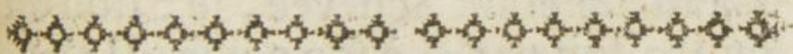
CONTES A RIRE. 295

voir, accompagnez de plusieurs jeunes gens de la Ville qui le connoissoient ; & comme les uns & les autres lui remontroient qu'il se faisoit tort de demeurer enfermé dans un Convent, en un âge où le bien qu'il avoit, pouvoit le mettre en état de faire figure dans le monde. Cela lui mit tellement le cœur au ventre, qu'il dit aux Moines qu'il ne seroit jamais Religieux, & que Dieu ne lui aiant donné aucune inclination pour ce genre de vie, il les prioit de le laisser sortir. Comme on n'étoit pas en droit de lui refuser cela, on lui fit faire un habit de Cavalier, & on le mit dehors. Quelques jours après le jeune homme alla trouver le Prieur, & lui demanda quelle raison on vouloit lui faire des biens que son Pere avoit laissé à la Communauté ? Le Prieur répondit, qu'il falloit assembler le Chapitre, & qu'on refoudroit ce qu'il y avoit à faire là-dessus. Le jeune homme s'en retourna avec cette réponse, & revint quelques jours après. Le Prieur lui dit, que la Maison étoit pauvre, & que ne s'attendant point à rendre cet argent, on l'avoit employé à des œuvres pieuses.

Que cependant la Société étoit si obligée à son Pere, & avoit tant de veneration pour sa memoire, qu'elle avoit resolu de faire un effort, & de lui donner dix mille Ducats, afin de pouvoir soutenir le rang que ses parens tenoient. Le jeune homme qui se trouvoit bien éloigné de son compte, & qui esperoit du moins la moitié, c'est-à-dire, cinquante mille Ducats, repliqua que cela ne l'accommodoit pas. Le bon Pere repartit avec des paroles de foie, que la Société faisoit plus qu'elle ne pouvoit, & même plus qu'elle n'étoit obligée, suivant le testament du Pere, qui ne la chargeoit de lui donner que ce qu'elle voudroit, sans rien specifier. Quelque chose qu'on pût lui dire, il se plaignit & appella en justice la Société. L'affaire fit tant de bruit, que le Duc d'Osse Vice-Roi en aiant entendu parler, voulut accommoder les parties. La cause fut plaidée devant lui: chacun fit valoir ses raisons du mieux qu'il pût; & après avoir entendu les uns & les autres, le Vice-Roi demanda au jeune homme s'il vouloit contester le testament de son Pere? Non, Monseigneur, répondit

CONTES A RIRE. 297

pondit le jeune homme ; mais je supplie vôtre Excellence de l'expliquer plus favorablement pour moi selon sa prudence ordinaire ; car si l'explication de ces bons Peres a lieu, il me restera bien peu de chose d'un bien très-considerable. J'ordonne, dit alors le Duc, que le testament du Pere sera executé ; & puisqu'il porte que des cent mille Ducats qu'il lègue aux Peres, ils donneront à son fils ce qu'ils voudront, ils lui donneront les quatre-vingt dix mille Ducats qu'ils veulent pour eux, & les autres dix mille leur resteront. Le jeune homme bien joieux, remercia son Excellence ; & les bons Peres bien honteux, se retirerent mal satisfaits d'un jugement si équitable.



*Le Rotisseur filouté.*

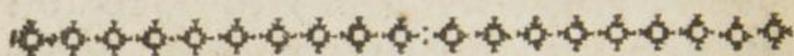
UN Gaillard ayant envie de faire bonne chere à peu de frais, & de regaler ses camarades, s'en alla avec un Crocheteur chez un Rotisseur de la valée de misere, auquel il dit qu'il se marioit le lendemain, & qu'il avoit besoin de grande quan-

tité de viandes pour le regal de la nôce. Il fait marché de tout ce qu'il trouva, & le fit emporter par le Crocheteur. Mon Oncle, dit-il au Rotisseur, qui est un Curé de cette Ville, fait les frais de mes noces, ainsi je vous prie d'envoyer quelqu'un de vos gens avec moi pour recevoir vôtre argent. Il s'en va donc avec un des garçons du Rotisseur, qu'il fit promener long-tems par les ruës de Paris. Comme ils furent devant Saint Jaques de la Boucherie: mon oncle est ici, dit le Filou au garçon, entrons-y; & vous, Crocheteur, attendez-nous là. Le premier Prêtre qu'il vit disant la Messe, il dit au garçon du Rotisseur, voilà mon oncle, attendons qu'il ait dit la Messe. La Messe étant achevée, le Filou dit qu'il alloit parler à son oncle. Il s'approcha du Prêtre qu'il n'avoit peut-être jamais vû, & lui dit à l'oreille: Voici, Monsieur le Curé, un jeune garçon que je vous amène: il a perdu l'esprit; mais sa folie est singuliere. Il s'imagine que tout le monde lui doit de l'argent, & en demande à tous ceux qu'il rencontre: on m'a conseillé de faire dire un Eyangile sur  
lui,

CONTES A RIRE. 299

lui, & je vous prie, Monsieur, de me faire ce plaisir. Fort volontiers, répondit le Curé; & là-dessus le Filou lui dit tout haut. je vous prie, Monsieur, de l'expedier au plus vite. Tout à l'heure, répondit le Curé. Le valet du Rotisseur qui entendoit cela, crût qu'il alloit recevoir son argent, & laissa sortir le drôle, qui décampe au plus vite avec son Crocheteur. Le Prêtre ayant achevé son Oraison, s'approche du garçon, & lui dit de se mettre à genoux. Il n'est pas necessaire, Monsieur, répondit il, de se mettre à genoux pour recevoir de l'argent; je puis bien le recevoir debout. Le Prêtre regardant cela comme un effet de sa folie, commence à le sermoner, & lui dit qu'il falloit éloigner ces sortes de folies de son esprit; mais lui qui ne se payoit point de Morale, demandoit son argent de moment à autre. Ils furent assez long-tems à se chicaner là-dessus, tant qu'enfin le Curé voyant que ce garçon parloit de bon sens, commença à se défier qu'il n'y eût de la friponnerie, & lui demanda quel argent il lui devoit. Celui, répon-

dit le garçon, que vôtre Neveu doit pour des viandes qu'il a pris chez mon maître pour le festin de ses nôces, & qu'il dit que vous devez payer. Le Curé l'eut bien-tôt détrompé, & lui fit si bien voir son erreur, qu'il courut incontinent chercher son homme, qui étoit déjà bien loin avec son Crocheteur.



*D'un Cordelier prêchant à des voleurs.*

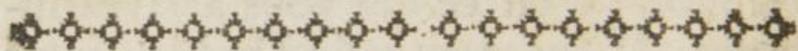
**U**Ne troupe de cinq ou six voleurs rencontrèrent un jour un Cordelier, qui n'ayant rien à perdre ne se soucioit guere d'eux. Où allez-vous, mon Reverend Pere, lui demanderent-ils ? Je vais prêcher, Messieurs, répondit le Cordelier, à un village qui n'est pas éloigné d'ici. Mon Pere, reprit l'un d'eux, puis qu'il n'y a rien à faire avec vous, il faut que vous donniez un plat de vôtre métier, & que vous fassiez tout à l'heure un Sermon à nôtre louïange. Très-volontiers, Messieurs, répondit le Cordelier, qui vit bien qu'il falloit passer par là. Je ne scaurois, Messieurs, commença le Cordelier, faire

CONTES A RIRE. 301

faire plus avantageusement vôtre éloge, que de vous comparer à Nôtre Seigneur Jesus-Christ, du tems qu'il étoit au monde. Il y souffroit beaucoup, aussi faites-vous: Il fuyoit çà & là, & vous fuyez aussi: Il étoit accompagné de ses Disciples, & vous ne marchez qu'en troupes: Il fréquentoit les Scribes & les Phariens, vous fréquentez des gens qui ne valent pas mieux: Il étoit souvent exposé à toutes les injures du tems, il en est de même de vous: Il ne portoit ni or ni argent, je croi que vous n'en portez guere non plus: Il jeûnoit, c'est ce qui vous arrive souvent. Il fut tenté du Diable, vous l'êtes continuellement. Il fut transporté sur une haute montagne, le Diable vous met en sentinelle sur les lieux élevez pour épier les passans. Il eut faim & soif, c'est ce que vous avez souvent: Il étoit l'objet du mépris & de la haine du monde vous êtes tous cela: Les Juifs l'épioient pour le prendre, le Prevôt & les Archers en font de même de vous: Judas le trahit, vous serez trahis par quelqu'un de vous camarades: Il fut pris, lié, & garroté, aussi serez vous: Il

ré

répondit devant Caiphe & Herode, vous répondrez devant vos Juges : Il fut foueté, vous le ferez, & peut-être l'avez-vous déjà été : Il fut pendu, cela ne peut vous manquer : Il descendit aux Enfers, vous y descendrez, mais vous n'en remonterez pas, & vous demeurerez éternellement avec les Diabes, condamnez que vous ferez par le Pere, le Fils, & le Saint Esprit. Ainsi soit il. Les voleurs furent si contens de ce Sermon, qu'ils n'eurent pas le mot à dire, & laisserent tranquillement retirer le Cordelier.

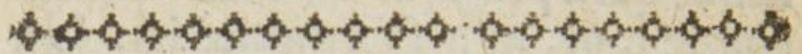


*Les Galériens.*

UN grand Prince étant un jour dans une Ville maritime, eut envie de visiter les Galeres. Il ne fut pas plutôt sur la Capitane, qu'un Forçat vint se jeter à ses pieds. Monseigneur, lui dit-il, ayez pitié de moi, & me délivrez de la dernière misere. Pourquoi t'a-t-on mis ici, lui demanda le Prince ? Je n'ai jamais fait aucun mal, Monseigneur, répondit le Forçat ; & un de mes ennemis

CONTES A RIRE. 303

nemis qui a pratiqué des faux témoins contre moi, m'a fait mettre ici. Un autre lui étant venu faire le même compliment, il lui demanda pareillement quel crime il avoit fait? Je n'en ai jamais fait de ma vie, répondit le Forçat: Mes parens m'en ont supposé pour jouir de mon bien impunément, & ont eu assez de credit pour me faire mettre ici. Plusieurs autres lui dirent la même chose, & tous protesterent de leur innocence. Le Prince jettant les yeux sur un grand drôle de bonne mine; Et toi, lui dit-il, d'où vient que tu es ici? J'y suis pour mes crimes, Monseigneur, répondit-il. J'en ai fait de grands, & je trouve qu'on m'a traité bien doucement de ne m'avoir pas fait pendre après l'avoir si bien mérité. Le Prince appella le Capitaine de la Galere, & lui dit: Faites promptement sortir d'ici ce scelerat, car s'il y demeureroit plus long-tems, il corromproit infailliblement ces honnêtes gens ici. Cela fait voir que le meilleur est de dire toujours la verité.



*D'un voleur qu'on alloit pendre.*

**O**N alloit un jour pendre un voleur, & comme il fût question de lui prononcer sa Sentence, le Bourrau lui mit la corde au cou, & lui disant suivant l'ordinaire, le Roi vous saluë. Comment, dit le criminel ? me connoît-il le bon Sire ? Je le remercie de bon cœur. Comme on lui ôta son chapeau : Ne me découvrez pas, je vous prie, dit-il, car je suis fort catarreux & sujet à la migraine. Mais lui ayant dit qu'il falloit songer à autre chose & se résoudre, on le fit monter sur le Tombe-reau : & comme il vit qu'on alloit détourner au coin d'une certaine rue : Je vous prie, dit-il, ne passons pas par là : Je dois de l'argent dans cette rue, & je craindrois qu'on ne me fit mettre la main au collet. Etant sur l'échelle, & tout prêt à être jet-té, il demanda un verre du vin : Comme il voulut le boire, il vit de l'écume, & dit au Bourrau : Otez cela, je vous prie, car j'ai entendu dire que cela donne la gravelle.

*Quand*

CONTES A RIRE. 305

Quand il eut beu, il laissa tomber le verre, & s'étant souvent baissé pour regarder en bas, le Bourreau lui demanda pourquoi il se baissoit? Pour voir, répondit-il, si le verre est cassé. Oüi, oüi, il est cassé, dit le Bourreau. Là-dessus le scelerat se mit à rire: Il m'arrivera donc aujourd'hui quelque malheur, car je n'ai jamais cassé de verre qu'il ne m'en soit arrivé. Il pouvoit dire cela à coup sûr.



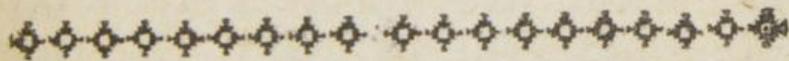
*D'une Servante qui mangea deux  
Perdrix.*

**U**N Bourgeois de Paris, dont la femme étoit morte, avoit une Servante assez jolie, qui lui en servoit, & ne laissoit pas chemin faisant de faire plaisir à d'autres, & sur tout à un Procureur au Châtelet qui venoit souvent chez son maître. Le Bourgeois aiant eu un present de deux Perdrix, & ne voulant pas les manger seul, invita le Procureur, & donna ordre à sa Servante d'apprêter ces Perdrix; parce, lui dit-il, que j'ai prié un tel Procureur à dîner. Comme elles furent cuites, la Servante

vante voiant que son Maître ni le Procureur ne paroissoient point, & qu'elle avoit entendu dire qu'une Perdrix étoit un friand morceau, elle resolut d'en goûter. Elle commence par enlever une cuisse, & puis l'autre. Elle les trouva si bonnes, que prenant le reste piece à piece, elle goba les deux oiseaux. Son embarras fut, après les avoir mangées, de trouver quelque expedient pour se tirer d'affaire. Là-dessus elle entend fraper a la porte, elle va ouvrir, & trouva que c'étoit le Procureur. Que venez-vous faire ici, lui dit-elle d'abord ? mon Maître a sçû ce qui s'est passé entre nous, & est en si grosse colere qu'il jure qu'il veut vous couper les oreilles. Il vous a prié à diner pour vous attraper ; mais croiez m'en, retirez-vous au plus vite : je suis bien aise d'avoir pû vous en avertir à tems. Le Procureur prenant cela pour argent comptant, & n'étant point embarrassé de ses oreilles, décampe sans se le faire dire deux fois. Le Bourgeois arriva comme il sortoit. Où allez-vous, Compere, lui dit-il ? Je suis à vous tout a l'heure, répondit le Procureur. Le Bourgeois  
croians

CONTES À RIRE. 307

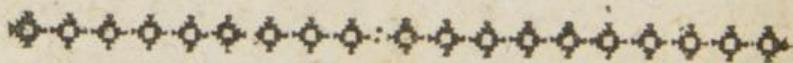
croiant qu'il alloit à des affaires qu'il ne pouvoit remettre, entre dans la cuisine, & ne voyant point de Perdrix, demande à sa Servante de quoi elles étoient devenuës ? La plaisante question, répondit-elle : Le Procureur sort d'ici, & les emporte. Il m'a dit que vous aviez changé de dessein, qu'elles devoient se manger chez lui, & qu'il avoit ordre de venir les prendre. Le Bourgeois qui s'étoit déjà muni d'un grand couteau pour défaire les Perdrix, revint à la porte en afilant son couteau, & voyant le Procureur de loin, il lui cria : He, Compere, n'emportez pas tout; l'une ou l'autre, je vous prie. Le Procureur qui croioit qu'il parloit de ses oreilles, doubloit le pas. Non, Morbleu, disoit-il chemin faisant, tu n'as que faire de rire : tu n'en auras pas une, & j'ai besoin des deux.



*D'un homme qui avoit envie de bâtir  
un moulin.*

**U**N homme aiant du bien à la campagne, eut envie de bâtir un moulin, mais il ne sçavoit s'il devoit

voit faire bâtir un moulin à eau ; car il avoit un petit ruisseau : où un moulin à vent. Il en raisonnoit un jour avec un de ses amis , & disoit , si je fais un moulin à eau , mon ruisseau est petit il sera souvent à sec , & mon moulin ne fera rien , me coûtera beaucoup & me produira peu. Si je fais faire un moulin à vent , & qu'il ne vente point , dequoi me servira-t-il ? Si d'un autre côté il arrive un vent de tempête qui emporte mon moulin , ce qui peut fort bien arriver, voilà toute la dépense que j'ai faite , perdue. Vous voilà bien embarrassé, lui dit l'ami, voulez-vous vous mettre à couvert de tous ces inconveniens ? faites bâtir votre moulin au derriere de votre femme : il ne scauroit manquer d'aller en cet endroit ; car quand il n'aura pas de vent , il aura de l'eau.



*D'un Cordelier & d'un Jacobin.*

UN Cordelier allant prêcher le Carême fut obligé de coucher à une petite Ville sur sa route. Comme il n'y avoit point de Cordeliers , &

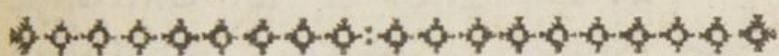
CONTES A RIRE. 309

& qu'il ne connoissoit personne, il  
falut aller à l'Auberge, où le ha-  
zard fit trouver un Jacobin. Comme  
les Voyageurs se questionnent, il se  
trouva qu'ils alloient du même côté.  
Ils soupent ensemble, & couchent  
en même chambre. Il plût toute la  
nuit à verse, & la pluye ayant un  
peu discontinué vers le matin, il fut  
question de partir. Mais il faloit payer  
auparavant. Le Cordelier croyoit en  
être quitte pour un Dieu vous le ren-  
de; mais comme l'hôte étoit Hugue-  
not, & qu'il ne voulut point se payer  
d'un *Retribuat Dominus*, il faloit ou  
payer ou laisser des gages. Le Jaco-  
bin ayant payé son écot, le Corde-  
lier le pria de lui prêter de l'argent  
pour payer le sien promettant de le lui  
rendre sur ce qui lui reviendroit de sa  
quête; mais le Jacobin répondit,  
qu'il n'en avoit justement que ce qu'il  
lui en faloit, & qu'il ne sçauroit lui  
en donner si peu qu'il n'en manquât.  
Bref, il falut que le Cordelier laissât  
ses livres en gage, bien fâché d'être  
obligé d'en venir là, & resolut de  
se venger du Jacobin dès que l'occa-  
sion s'en presenteroit; ce qui ne tar-  
da pas d'arriver. Comme il avoit  
beau-

beaucoup plu, les chemins étoient si mauvais, qu'on avoit de la peine à s'en tirer. Mais ce fut bien autre chose quand ils furent venus à un chemin creux, par où il faloit nécessairement passer. Il y avoit dans les endroits les plus élevez plus d'un bon pied d'eau, & il y avoit bien plus de cinq cens pas à traverser. Le Cordelier ne s'en mit pas beaucoup en peine; mais prenant ses sandales à la main, & trouffant sa robe, il se mit en état de passer. Le Jacobin qui étoit bien chaussé, & qui comme le chat ne se soucioit pas de mouiller la pate, étoit bien embarrassé de sa figure. Que me donnerez-vous, lui dit le Cordelier, qui vit son embarras, & je vous passerai sur mes épaules? Frere, répondit le Jacobin, si vous me rendez ce service, je vous promets de retirer vos livres, & de vous défrayer à la premiere Auberge. Le Cordelier l'ayant fait obliger par serment, le prend sur ses épaules, & se met à passer. Comme ils furent au milieu, le Cordelier lui dit. Mais, Frere, avez-vous de l'argent pour me tenir parole? Oüi, oüi, j'en ai, répondit le  
Ja-

## CONTES A RIRE 311

Jacobin , ne craignez rien , & en disant cela , il fait sonner sa poche. Le Cordelier le jette sans marchander au beau milieu de l'eau , & lui dit ; vous me faites , Frere , contrevenir à ma Regle , qui est , comme vous sçavez , de ne porter point d'argent ; & en disant cela il passe , gagne chemin , & laissa le Jacobin dans l'eau , qui fut du tems à se sécher.



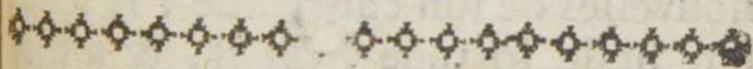
### *Un Normand pendu pour un Licou.*

**D**Eux bas Normans s'étant un jour rencontrés & salués , il y en eut un qui demanda à l'autre , qu'as-tu , Compere , je te trouve bien triste ? Je le suis , il est vrai , répondit-il , & j'en ai bien le sujet. J'ai fait une perte considérable. Le plus honnête homme de notre village & mon meilleur ami , a été pendu depuis deux jours. Et qu'avoit-il fait demanda l'autre ? Une chose que nous aurions fait tout comme lui , repliqua-t-il. Il avoit rencontré un Licou en son chemin , & l'avoit ramassé. Comment , dit l'autre , pendu pour avoir pris un Licou ! Voilà quel-



CONTES A RIRE. 313

pour vôtre souper. Ils acceptent le parti, soupent & vont se coucher. Cependant le Gascon ayant l'œil par tout, remarqua où l'on mit la Perdrix, se leva la nuit, & la mangea. L'Espagnol passa la nuit à rêver pour enfanter un beau songe pour le lendemain. Quand ils furent levés, l'Espagnol vint dire à l'Hôtesse qu'il avoit fait un magnifique songe, & qu'il avoit vû les Cieux ouverts, que les Anges l'avoient reçu avec une harmonie ravissante, & l'avoient enlevé au Ciel, où il s'étoit trouvé tout environné de gloire. Vous ne pouvez pas, dit-il au Gascon, avoir rien songé de plus beau. Je vous ai bien vû aller en Paradis, répondit le Gascon, & comme j'ai cru que vous n'en reviendriez point, j'ai mangé la Perdrix à bon compte.

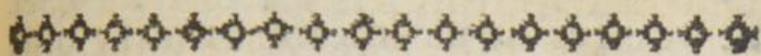


*De deux Gascons.*

Puisque nous en sommes sur les Gascons, il ne sera pas mal à propos de parler de deux Bourdelais, qui firent resolution de voyager ensemble, & de tâcher de faire fortune aux  
O... .. ds-

dépens d'autrui. Ils vinrent à Paris, où faisant le métier de Filoux, ils furent un jour pris au Palais. Un d'eux s'étant trouvé saisi d'une bourse fraîchement coupée, & aiant la mine d'en avoir fait d'autres, on les dépouilla tous deux pour voir s'ils n'étoient point Officiers de Sa Majesté, c'est-à-dire, marquez à ses Armes. Un de ces bons Messieurs s'étant trouvé la fleur de Lis sur l'épaule, fut condamné à être pendu, & le fut effectivement à la Place de Grève : l'autre eut seulement le fouët au pied du gibet. Celui qui en avoit été quitte pour le fouët, aiant été mis en liberté après l'exécution, s'en retourna en son pais, fut visité de tous ses parens & amis, & leur dit monts & merveilles de son voiage. Comme chacun lui demandoit des nouvelles de son camarade : Il a fait une belle fortune, dit-il, & a bien prouvé la verité de cette Sentence, qui dit qu'on n'est jamais Prophete en son pais. Quelle fortune a-t-il donc faite, lui demanda-t-on ? Il s'est marié fort richement en pais étranger, repliqua-t-il, & même en haut lieu, & je puis vous dire que j'ai bien dansé à ses nôces.

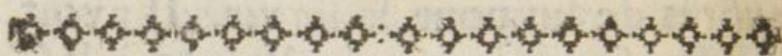
L'E.



*L'Ecolier.*

UN homme avoit un fils qu'il faisoit étudier ; & comme il ne pouvoit plus l'entretenir au Colege, il lui manda de revenir , & le retint auprès de lui pour le servir. Il avoit des Pensionnaires qui alloient à l'école & qui avoient beaucoup de livres. L'Ecolier visitant un jour ces livres, il ouvrit un in folio, & y trouva deux beaux colets de point coupé dont il se nantit. Celui à qui les colets appartenoient s'en apperçût & s'en plaignit au pere, disant que son fils étoit un larron. Le bon homme appella son fils, & lui fait une grave mercuriale. Le fils répondit sans s'étonner, qu'il ne meritoit pas d'être censuré pour avoir suivi les conseils de son Maître. Comment, reprit le bon homme, ton Maître t'a-t-il conseillé de dérober ? Nullement, repliqua le fils ; mais quand je pris congé de lui, il me dit : Bertrand, mon ami, ton pere te fait grand tort de te faire quitter tes études ; tu avois un bon commencement, & il est fâcheux que

tu n'en sçaches assez pour pouvoir te pousser de toi-même : mais, mon enfant, ne te décourage point, feuillete les bons livres, & prends tout ce que tu y trouveras de bon. J'ai feuilleté un tel livre, & n'y aiant rien trouvé de bon que ces deux colets, je les ai pris.



*L'Archevêque & le Cordonnier.*

**O**N a vû de tout tems que les Grands ont opprimé les petits, & un bel Esprit de ce tems a eu raison de dire :

*Selon que vous serez puissant & redoutable,*

*Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.*

Un Archevêque de Toledé Primat d'Espagne, & Prélat fameux par un million qu'il a de revenu, fit assassiner à Seville un Cordonnier de la même Ville, sur le simple rapport qui lui fut fait qu'il avoit médité de lui. Le fils du mort étant homme de résolution, poursuivit le Prélat par devant le Tribunal Ecclesiastique pour  
avoir

CONTES A RIRE. 317

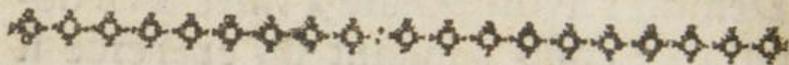
avoir justice de la mort de son pere. Il prouva l'assassinat si clairement, que personne n'en pouvoit douter: de là vint que la Cour ne pouvant s'empêcher de faire justice dans une affaire si visiblement prouvée, resolut néanmoins de ne la faire qu'autant qu'il faudroit pour sauver en quelque maniere le *Decorum*, & condamna l'Archevêque à ne dire la Messe d'un an, pour toute reparation. Le fils du Cordonnier n'étant du tout point content de ce jugement, attendit patiemment que le Roi Don Pedro surnommé le cruel, fût à Seville, où l'on disoit qu'il devoit venir à une grande ceremonie qui devoit s'y faire bien-tôt. Si-tôt qu'il fut arrivé, l'homme ne manqua pas de faire demander Audience, & eut le bonheur de l'obtenir. Il se jeta à ses pieds, lui demanda justice de l'assassinat de son pere que le Prélat avoit fait égorger sans aucune cause. Le Roi lui demanda s'il n'avoit point fait sa plainte en Justice. Oüi, Sire, répondit le plaignant; mais on a eu si peu d'égard à un pauvre malheureux comme je suis, qui ai affaire à un Prélat fort accredité, qu'on l'a

condamné pour toute reparation à ne dire la Messe d'un an. Le Roi lui demanda si ce qu'il disoit étoit bien vrai ? C'est une chose, Sire, que tout Seville sçait, & je veux perdre la vie, si ce que je dis à Vôtre Majesté, n'est l'exacte verité. Auras-tu bien la hardiesse de le tuer ? reprit le Roi. Oûi, Sire, répondit-il, pourvû que Vôtre Majesté me l'ordonne. Je te l'ordonne, dit le Roi, & ne te mets point en peine. Le Cordonnier s'étant retiré bien joieux, s'assûra d'un bon poignard, resolu de faire son coup le lendemain, & de le faire même aux yeux du Roi. Il sçavoit que l'Archevêque devoit être en habits Pontificaux à la queuë de la Procession. Il le suivit jusques devant le Palais Roial, où le Roi & toute la Cour étoient aux fenêtrés pour voir passer la Procession. Il prit si bien son tems, & se jetta si à propos sur le Prélat, qu'il lui donna deux grands coups de poignard, qui le jetterent roide mort sur le pavé. Une action si violente & si publique commise contre une personne de ce caractère & de cette importance, fit un bruit horrible. On commença par se saisir  
du

CONTES A RIRE. 319

du meurtrier. Le Roi entendant le bruit, se douta du fait, & demanda ce que c'étoit. On lui dit le coup qu'avoit fait le Cordonnier qu'on emmenoit en prison. Le Roi commanda qu'on le lui amenât. Comme ce Prince passoit pour fort severe, tout le monde s'attendoit à voir punir un crime si horrible d'un suplice extraordinaire. Quand il fut devant le Roi, ce Prince lui demanda quel Demon l'avoit poussé à faire un si detestable coup pendant un exercice si saint, & sous les fenêtrés de son Palais ? Et quel Demon, Sire, répondit hardiment le Cordonnier, a poussé cet indigne Prélat à faire assassiner mon pere ? J'en ai demandé justice, on me l'a refusée; j'ai trouvé occasion de la faire moi-même, j'ai fait mon devoir en vengeance la mort de mon pere. Les amis de l'Archevêque dirent que cela étoit faux, & qu'on lui avoit fait justice. Quelle justice m'a-t-on faite, repliqua le Cordonnier, puisqu'on a laissé vivre le meurtrier ? On a condamné l'Archevêque, Sire, à ne dire la Messe d'un an; affront bien sanglant à un homme de ce rang. Et bien, dit le Roi,

n'avois-tu pas sujet d'être content ?  
 Non, Sire, répondit l'homme, car  
 il avoit bien moyen de vivre sans di-  
 re la Messe. Quel est ton métier ? dit  
 le Roi. Je suis Cordonnier, Sire, ré-  
 pondit-il. Et bien, dit le Roi, pour  
 punition de ton crime, je te condam-  
 ne à ne faire de souliers d'un an, &  
 en attendant je t'assigne une pension  
 pour vivre sur les biens de l'Arche-  
 vêque.



*D'un Païsan qui confondit la doctrine  
 des plus Sçavans.*

**U**N certain Roi, je ne sçai pas  
 de quel pays il étoit, se pro-  
 menant par la campagne en habit dé-  
 guisé, parce qu'il ne vouloit être  
 reconnu de personne, rencontra un  
 Païsan qui labouroit la terre, qui  
 bien qu'il n'eût que cinquante ans  
 ou environ, ne laissoit pas d'avoir  
 les cheveux tous blancs, & travail-  
 loit la tête nuë. Le Roi le voyant  
 en cet état, lui dit, Dieu vous gar-  
 de l'homme de la terre; & vous  
 aussi, répondit-il au Roi, Maître  
 de la terre. Pourquoi m'appelles-tu  
 ainsi,

CONTES A RIRE. 321

ainsi , lui dit le Roi , me connois-tu bien ? Non , lui dit le Païsan , ( quoiqu'il le connut bien , ce qu'il ne vouloit pas témoigner , voyant qu'il se vouloit cacher de lui ) mais je vous appelle ainsi , puisque Dieu ayant créé la terre pour l'usage de l'homme , il en doit être le maître. Il a bien neigé sur la montagne , lui dit le Roi , lui voyant ses cheveux tous blancs ; le tems le veut ainsi , répondit le Païsan : Le Roi connoissant par ces reparties équivoques qu'il étoit homme d'esprit , lui dit , vous travaillez beaucoup , & vous êtes déjà bien âgé : il y en a , répondit le Païsan , de bien plus âgez que moi qu'il faut que je nourrisse , & que je travaille aussi pour gagner ma vie. Combien gagnez vous par jour , lui demanda le Roi ? Je gagne , répondit-il , huit sols tous les jours. Cela est-il suffisant pour te nourrir , lui dit le Roi ; il faut bien que j'en fasse autre chose , répondit-il : car c'est bien la moindre dépense que je fasse que ma nourriture : Mais encore en quoi les dépenses-tu , lui dit le Roi ? J'en dépense seulement tous les jours deux pour la

nourriture de moi & de ma femme, répondit-il, je paye mes dettes de deux autres que je baille tous les jours, j'en prête tous les jours deux autres, & les deux autres je les jette. Comment cela se fait-il? lui dit le Roi: Ainsi répondit-il, j'en dépense deux pour la nourriture de ma femme & de moi, & pour si peu d'argent nous ne pouvons pas faire grande chere, comme vous jugez bien. Les deux autres j'en paye mes dettes, c'est que j'ay encore mon Pere & ma Mere, qui sont si vieux qu'ils ne peuvent travailler, & comme ils m'ont nourri étant jeune, je les nourris en leur vieillesse, & par ce moien je leur paye ce que je leur dois. Les deux autres que je prête, sont pour la nourriture de mes enfans, qui sont encore si jeunes qu'ils ne peuvent travailler, car je me suis marié étant déjà bien avant sur l'âge, & cela étant, je le leur prête, esperant qu'ils me le rendront quand ils pourront travailler, & qu'accablé d'ans je ne pourrai plus rien faire, ainsi que je le rends à ceux qui m'ont nourri durant ma jeunesse; & les deux que je jette, sont pour la

nour

CONTES A RIRE. 323

nourriture de deux filles de ma femme que j'ay épousée en secondes nôces, car je n'espere jamais qu'elles me les rendent, veu qu'elles ne me font de rien; & quand bien elles en auroient la volonté, elles seront, étant grandes, mariées à des hommes qui les en empêcheroient, & je me suis par mariage avec leur mere obligé à cette nourriture; le Roi prit grand plaisir à l'entretien de ce Païsan, & ne crût pas que dans toute sa Cour il y eut personne, non pas même les plus Doctes, qui peussent si bien raisonner: C'est pourquoi il lui dit, mon ami, j'ay pris plaisir à ton discours, mais sur de grieves peines, je te défends de dire à qui que ce soit, ce que tu m'as dit aujourd'hui, à moins que ce ne soit en ma presence; regarde ce visage, lui dit-il, en montrant le sien, & si tu ne les vois devant toi, n'ouvre jamais la bouche à personne pour dire ce que tu me viens de dire. Ce qu'il lui promit. Le Roi avec cette assurance s'en retourna à la Ville, où étant arrivé, il fit assembler le lendemain tous les Docteurs de sa Cour, auxquels il dit qu'il avoit fait rencon-

tre le jour d'auparavant d'un Païsan, qui étoit capable de les confondre tous. Il leur conta les paroles que le Païsan lui avoit tenuës, sans leur en faire l'explication, leur disant seulement que ce Païsan gaignoit huit sols par jour, deux desquels il employoit à la nourriture de lui & de sa femme, des deux autres il en payoit ses dettes, les deux autres il les prêtoit, & les deux autres il les donnoit : Leur demandant à tous comment cela se devoit entendre. Ils furent tous fort surpris, sans sçavoir que répondre. Le Roi leur dit, qu'il leur donnoit trois jours pour y penser, & que si dans ce tems ils ne lui en donnoient pleine satisfaction, il les chasseroit comme des ignorans. Ceux-ci furent bien étonnez : Car plus ils y révoient, plus ils s'y trouvoient embarassez. A la fin ils se résolurent de chercher par tout ce Païsan, pour en avoir l'explication de sa bouche. Ils s'informerent de quel côté le Roi s'étoit promené le même jour ; l'ayant appris, ils prirent le même chemin, & s'informoient à tous les Païsans qu'ils rencontreroient, si ce n'étoit pas

CONTES A RIRE. 329

pas celui qu'ils cherchoient ; l'ayant enfin rencontré & questionné, il ne leur cela point que c'étoit lui qui avoit entretenu le Roi, disant l'avoir fort bien reconnu; ils lui demanderent de quels discours il avoit entretenu le Roi; mais il leur dit, qu'il lui avoit défendu d'en parler: Ils s'informerent s'il n'avoit pas tenu au Roi tels & tels discours; il dit qu'oui: Ils le prièrent de leur en donner l'explication, ce qu'il refusa de faire. Ils lui firent mille promesses de lui donner force biens, à quoi il ne voulut point se fier. Ce que voyant, ils s'en retournerent à la ville, dans la resolution de lui apporter tant d'or & d'argent, qu'indubitablement ils le suborneroient; ce qu'ils firent, lui apportant de grandes pieces d'or de la Monnoye du Prince. Ce Païsan les voyant ne fit aucune difficulté de leur dire ce qu'il avoit dit au Roi; ils s'en retournerent le trouver extrêmement joyeux, & lui expliquerent ce qu'il leur avoit demandé. Le Roi en fut étonné, & se douta bien qu'il falloit qu'ils eussent consulté le Païsan, contre lequel il se mit extrêmement en colère,

re, veu l'étroite défence qu'il lui en avoit faite d'en parler à qui que ce fut. Ce qui l'obligea de l'aller trouver seul, comme il avoit fait auparavant: si tôt qu'il le vit, il lui dit, hé bien mon ami, pourquoi ne m'as-tu pas tenu la parole que tu m'avois donnée: Moi, Monsieur, répondit-il, je vous l'ai tenuë, ayant obéi ponctuellement à ce que vous m'aviez commandé. Comment, lui dit le Roi? Ne t'avois-je pas défendu de dire à qui que ce fut l'explication des paroles que tu m'avois tenuës, & néanmoins je sçai bien que ç'a été toi qui l'as dit à tels & tels, qui te le sont venus demander. Il est vrai, Monsieur, répondit-il: Mais je n'ai rien fait que vous ne me l'ayez ordonné. Ils sont venus la première fois sans vous, & pour ce sujet je ne leur ai voulu rien dire: Car vous m'aviez défendu de parler que je n'eusse vû vôtre visage; à la seconde fois ils sont revenus, & ne m'ont pas seulement montré vôtre visage seul, mais une quantité de visages tous semblables au vôtre, que voilà, (& en disant cela il lui montra toutes les pieces d'or qu'ils lui avoient

## CONTES A RIRE. 317

avoient donné , où l'effigie du Roi étoit marquée ) ce que voyant , je n'ay fait aucune difficulté de leur dire tout ce qu'ils m'ont demandé. Le Roi fut encore plus étonné de la subtilité d'esprit de ce Païsan , & jugeant qu'il étoit mal-seant qu'un homme de si bon sens fut en un si pauvre état dans un village , il l'emmena à la Cour avec lui , & lui fit de grands biens ; même quelques-uns disent qu'il en fit son favori , & qu'il prenoit avis de lui dans les choses les plus importantes de son Etat. Tant un bon esprit est à priser par ceux qui le sçavent connoître.



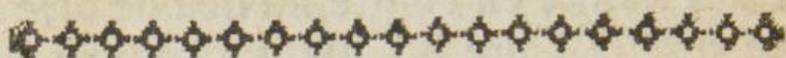
### *Le Curé à qui on avoit dérobé un Cochon.*

**U**N Païsan étant venu se confesser aux Fêtes de Pâques au Curé de sa Paroisse , s'étant accusé de plusieurs choses , lui dit enfin. J'ai la conscience chargée d'un autre péché , Monsieur le Curé , mais je n'oserois vous le confesser , à moins que vous ne me promettiez de me le pardonner. Il faut se confesser de  
tout,

328 NOUVEAUX  
tout, mon enfant, répondit le Curé;  
dis-le hardiment, je te le pardonne.  
C'est moi qui vous ai dérobé le Co-  
chon que vous perdistes il y a deux  
mois & demi: Mais au moins, Mon-  
sieur le Curé, vous avez promis de  
me pardonner. Mais, mon enfant,  
répondit le Curé, on ne pardonne  
pas sans qu'on restituë. Je serois bien  
embarrassé de le restituer, reprit le  
Païsan, car le Cochon est mangé.  
Il faut au moins dit le Curé, que tu  
retablisses la reputation de plusieurs  
personnes de la Paroisse, que j'ay  
accusée du vol, & qu'après que j'au-  
rai fait mon Prône, tu montes en  
chaire, & dises publiquement, que  
j'ay eu tort de soupçonner personne  
du vol de mon Cochon, puisque c'est  
toi seul qui en es coupable; & que  
je t'ai ordonné par penitence de fai-  
re cette déclaration. Il lui promit  
de le faire, & eut l'absolution. La  
Messe étant dite & le Prône fini,  
le Curé dit à l'assemblée qu'il avoit  
donné ordre à un tel de leur deman-  
der pardon d'une injustice qu'il leur  
avoit faite, & les pria d'ajouter foi  
à ce qu'il alloit leur dire, comme  
étant la verité même. Le Païsan  
étant

CONTES A RIRE. 329

étant monté en chaire, au lieu de dire ce que le Curé lui avoit ordonné, leur dit: Messieurs, Monsieur le Curé après vous avoir tous confessé, veut aussi se confesser publiquement, & m'a chargé de vous dire qu'il a couché plusieurs fois avec vos femmes. Ha coquin, répondit le Curé en l'interrompant, ce n'est pas cela que tu m'as promis de dire. Le murmure confus qui s'éleva dans l'assemblée empêcha le Curé de continuer: Les hommes vouloient se venger de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçu, & les femmes pour se justifier de cette calomnie, faisoient un si terrible vacarme qu'il n'y avoit pas moyen de s'entendre. Les hommes crioient qu'on assomme cet infame, & les femmes qu'il en avoit menti, & que c'étoit une fausseté insigne. Dans cette émotion le Curé jugea à propos de se sauver, & se déroba par là de la fureur des uns & des autres.

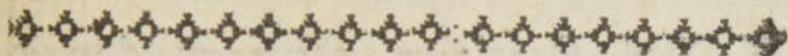


*L'Apoticaire.*

**I**L y avoit à Roüen un Apotiquai-  
re nommé Cardin, homme face-  
tieux, & ayant touÿours le mot pour  
rire, si bien qu'on étoit assuré de bien  
passer le tems par tout où il étoit. Il  
y avoit dans le même lieu un Con-  
seiller que Cardin servoit, & duquel  
il ne pouvoit pas arracher un sou,  
quoiqu'il lui eût souvent envoyé ses  
parties. Le Conseiller regalant un  
jour ses amis, envoya querir Cardin  
après-dîné pour divertir la compa-  
gnie. C'est, leur dit-il, Messieurs,  
l'homme le plus gai & le plus spiri-  
tuel pour faire rire qu'il soit possi-  
ble de voir. Cardin qui demouroit  
proche du Conseiller vint inconti-  
nent. Or ça bon homme Cardin, lui  
dit le Conseiller, dès qu'il parut, un  
petit conte je vous prie. L'Apoti-  
quaire qui se doutoit à peu près de  
ce qu'on lui vouloit, & qui n'avoit  
pas oublié ses parties, expliquant le  
mot à son avantage, je le veux bien,  
Monsieur, répondit-il, & sur cela  
il tire ses papiers & des jettons, &  
dit :

CONTES A RIRE. 331

dit: Tant pour une Medecine, tant pour un lavement; & ainsi du reste jusqu'au bout. Le Conseiller voyant qu'il lui demandoit adroitement de l'argent devant tant de monde, n'osant pas le refuser le paya entierement.



*L'Oiseau portant cornes.*

**U**N Duc, que le respect ne nous permet pas de nommer, avoit une jeune femme fort belle, mais qui avoit la reputation d'insulter terriblement le front de son époux. Un certain Gentilhomme Bourgeois nommé Monsieur l'Oiseau, cocu à vingt-quatre carats, alloit souvent chez le Duc, où il étoit d'autant plus familier, qu'on l'y recevoit toujours fort bien. Le Duc aiant un jour grosse compagnie, eut envie en dînant de rire aux dépens de Monsieur l'Oiseau qui en étoit. Ne connoissez-vous point, Messieurs, dit-il à la compagnie, un oiseau qui porte les cornes? L'Oiseau se sentant pincé, & sçachant qu'on n'avoit rien à lui reprocher à cet égard, répondit sans  
hesi-

hesiter : Oüi, Monseigneur, j'en connois un, & c'est un Duc ; Duc signifie un oiseau de proie, aussi bien qu'une distinction de dignité.



*D'un aspirant Procureur.*

**U**N Praticien aspirant depuis long-tems à devenir Procureur, se croioit fort capable de cette charge. Le prétendant s'étant un jour trouvé en grosse compagnie, un certain rieur qui en étoit aussi, aiant remarqué qu'il avoit souvent la main dans ses chausses, & se gratoit bien fort, lui dit d'un ton serieux : Vous n'êtes pas bon, nôtre ami, pour être Procureur. Pourquoi cela ? dit l'autre fort sensible sur le point d'honneur. Parce, répondit le rieur, que vous tourmentez trop vos parties.



*La jeune Paisane en Demoiselle.*

**U**Ne Dame de qualité étant obligée de rendre visite à une femme du premier rang qui passoit en Province, & n'ayant point de Demoiselle

CONTES A RIRE. 333

moiselle suivante, s'avisa d'habiller en Demoiselle une jeune Paifane qui la servoit. Elle l'instruisit du mieux qu'elle pût, & lui ordonna en gros de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres Demoiselles, & de se laisser baiser aux Gentilshommes qui viendroient la saluer. Elle arrive chez cette Dame, & y trouve fort bonne compagnie. Aussi-tôt que la Dame fut entrée, & que les salutations furent faites, la Demoiselle Paifane se sauva dans la cuisine. Les Cuisiniers qui étoient assez occupez, disoient en la voiant: Est-ce là votre place, Mademoiselle? Allez-vous-en dans la Salle, si vous ne voulez pas avoir le torchon. Cependant sa maîtresse ne la voiant plus, & craignant qu'elle ne fit quelque sottise, la fit appeler, sous pretexte de lui donner ses gands pendant le diner. Après que les Maîtresses eurent lavé, les Demoiselles suivantes laverent, & appellerent celle-ci pour laver avec elles. Sa maîtresse voiant qu'elle chanceloit, & qu'elle avoit envie de refuser, l'appella & lui dit à l'oreille de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres. Elle lave donc & se met

met en rang. Vers la fin du soupé que les plats étoient vuides, les autres Demoiselles trempoient du pain dans la sauce. Cette Demoiselle de nouvelle impression voiant cela se leve de table, se tourne vers sa maîtresse, fait une profonde reverence, & lui demande tout haut : Sauceraije, Madame, les autres saucent bien ?

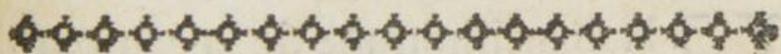


*Naïveté d'un Valet.*

UN Comte avoit un valet assez déniaisé, & qui vouloit néanmoins passer pour niais : son maître l'envoia porter une lettre à une Marquise de ses amies. Va-t-en, lui dit-il, chez Madame la Marquise telle, fais-lui mes complimens, & lui donne cette lettre. Si elle te demande l'état de ma santé & de celle de ma femme, répons à propos, & prens garde à ne te point embarrasser. Le valet promit merveille ; mais comme le maître ne le croioit pas habile, & qu'il craignoit qu'il ne fît quelque bevûë, il le rappella & lui dit après s'être enchassé dans un fauteuil. Supposons que je sois la Marquise,

CONTES A RIRE. 335

quise, presente-moi cette lettre, & voions si tu répondras juste. Le valet lui fait une reverence in folio, & lui dit: Madame, Monsieur le Comte.... vous baise très humblement les mains, & vous envoie cette lettre. Comment se porte-t-il, lui demanda son maître? Fort bien, Madame, à vôtre service, répondit le valet. Sur cela Monsieur le Comte sentant une demangeaison entre les jambes, porte la main dans ses chaufses, & dit à son valet en se gratant: Et Madame la Comtesse comment se porte-t-elle? Fort bien, Madame, répondit le valet. Que fait Monsieur le Comte de l'heure qu'il est? reprit le maître. Madame, repartit le valet, faisant attention à la posture de son maître, il se grate les fesses.



*Le Païsan & son Ane.*

**U**N Païsan allant à Paris avec un Ane chargé de coterets, l'animal s'alla fourrer dans un bourbier, & le Païsan à le bâtonner pour l'en faire sortir. Un Gentilhomme passant par là en habit d'écarlate.  
N'as-



CONTES A RIRE. 337

lui demanda le Lieutenant ? J'ai une  
 centaines de Louïs à mettre, répon-  
 dit le Gentilhomme. Prenez garde  
 aux Filoux, reprit le Lieutenant.  
 Il y en a de bien adroits. Je suis plus  
 fin qu'eux, répliqua le Gentilhom-  
 me, qu'ils me deniaient s'ils peu-  
 vent, je leur pardonne. Pour plus  
 grande sûreté, dit le Lieutenant, ne  
 portez toujours point tant d'argent  
 sur vous ; mais le Gentilhomme vou-  
 lant faire les choses à sa tête ne fit  
 point attention à cela, & comman-  
 da qu'on mît les chevaux au carrosse.  
 Dans ce moment il vint quatre à  
 cinq Filoux voir le Lieutenant Cri-  
 minel, pour lui recommander un  
 de leurs camarades prisonnier & ac-  
 cusé d'avoir coupé une bourse. Ils  
 étoient si bien équipez qu'on les au-  
 roit pris pour des gens de conse-  
 quence. Le Lieutenant Criminel qui  
 ne les connoissoit pas d'abord, les  
 reçût, non pas comme ils meri-  
 toient, mais comme ils paroïssent  
 le mériter. Quand il scût le sujet de  
 leur voyage, & qu'ils se disoient  
 parens & amis d'un fameux coupeur  
 de bourse, il vit bien à quelles gens  
 il avoit à faire, & leur fit assez froi-

P de

de mine, leur demandant comme ils pouvoient se résoudre à venir solliciter pour un misérable, convaincu d'un crime infame. Ils répondirent qu'il étoit Gentilhomme d'honneur, faussement accusé; qu'ils en auroient raison, dût-il leur coûter la vie, & qu'ils feroient pendre les faux témoins qui avoient déposé contre eux. Sur ces entrefaites le Beaufrere du Lieutenant Criminel lui envoya demander, s'il vouloit mander quelque chose au Palais. Le Lieutenant le fait prier d'avoir un peu de patience, parce qu'il avoit quelque chose à lui dire, & qu'il alloit congédier ces Messieurs. Votre ami, Messieurs, ou votre parent n'est peut-être pas si criminel qu'on le dit; mais enfin les témoins le condamnent, & c'est sur cela que nous jugeons: Cependant j'ai bonne envie de vous rendre service en cette occasion, mais je veux aussi que vous m'en rendiez un autre. Mon frere, dit-il, s'en va acheter quelque chose à la Galere du Palais avec une bourse de cent pistoles qu'il dit n'être pas pour les Filoux; si vous pouvez la lui escamoter & me l'apporter sans toucher à ce qui est

est

X  
 t comme  
 venir  
 convaincu  
 pondent  
 honneur,  
 n'avoient  
 a vie, &  
 faut te-  
 ntre eux.  
 frere du  
 pya de-  
 r quel-  
 enant le  
 arience,  
 chose à  
 congédier  
 Messieurs,  
 tre pas li  
 enfin les  
 c'est sur  
 pendant  
 dre ser-  
 je veur  
 un au-  
 va ache-  
 ere du Pa-  
 ent pilotes  
 es Filoux;  
 amener &  
 ter à ce qui  
 est

CONTES A RIRE 339

est dedans, je vous promets la liber-  
 té de vôtre ami. Ha, Monsieur,  
 répondirent-ils ! pour qui nous pre-  
 nez vous ? Pour d'honnêtes gens,  
 Messieurs, & pour des Gentilshom-  
 mes d'honneur, répondit le Lieute-  
 nant : Mais je veux sçavoir si la vie  
 de vôtre ami vous est assez precieu-  
 se, pour ne trouver point de diffi-  
 culté à ce que je vous demande. Après  
 quelques contestations de part &  
 d'autre, les Filoux voyant qu'il  
 n'y avoit que ce moyen pour tirer  
 leur camarade d'affaire, sçachant  
 d'ailleurs qu'on alloit lui donner la  
 question, & appréhendant que la vio-  
 lence des tourmens ne lui fit déclarer  
 ses complices, ils répondirent qu'en-  
 core que ce qu'il desiroit d'eux fût  
 une chose bien éloignée de leur profes-  
 sion, ils avoient tant à coeur la li-  
 berté de leur ami, qu'ils tâcheroient  
 d'en venir à bout, & lui firent renou-  
 veller ses promesses avec serment de  
 leur tenir parole. Ensuite ils lui de-  
 manderent quel homme c'étoit.  
 Vous l'allez voir monter en caros-  
 se aussi-tôt que je lui aurai parlé.  
 Vous n'avez qu'à l'attendre en rue  
 & le suivre. Le Lieutenant Crimi-

nel dit encore à son Beaufrere qu'il hazardoit beaucoup de prendre tant d'argent sur lui, & qu'il vaudroit mieux faire venir le Marchand, & lui compter son argent en chambre; mais se moquant de tout cela, il monta en carrosse, & s'en alla droit au Palais, où les Filoux qui l'attendoient en rue, le suivirent sans le perdre de vûe. Descendu de carrosse il entre dans la galerie, & s'étant arrêté à une boutique, un des Filoux faisant semblant de marchander quelque chose s'approche de lui, & remarqua qu'il avoit une main dans sa poche, avec laquelle il crût qu'il tenoit sa bourse sans la lâcher. Il alla avertir les autres, qui resolverent de s'y prendre autrement. Chacun prit son poste, & le donneur d'avis s'en retourna auprès du Cavalier, qui avoit toujours la main sur sa bourse. Les autres en se promenant s'approcherent si près de ce Cavalier, qu'un d'eux lui donna un grand coup dans l'estomac. La douleur qu'il sentit lui fit ôter la main de dessus sa bourse pour la porter sur le mal. Le Filou qui étoit au guet profita de ce mouvement, met la main

CONTES A RIRE. 341

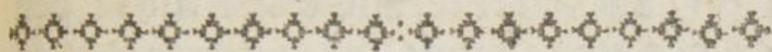
main dans sa poche, se saisit de la bourse, décampe aussi-tôt, & va réjoindre ses camarades qui l'attendoient. Ils s'en allerent pleins de joye retrouver le Lieutenant Criminel, qui ne fut pas moins joyeux qu'eux, & lui donnerent la bourse. Il tint la parole qu'il leur avoit donnée, & trouva moyen de faire relâcher leur camarade.

Le Cavalier que nous avons laissé au Palais occupé de sa douleur, ne la sentit pas plutôt diminuée, qu'il retourna marchander ce qu'il vouloit acheter: mais il fut bien surpris quand il fut question de paier, de ne pas trouver sa bourse. Que faire? il retourne au logis la tristesse peinte sur le visage. On lui demande le sujet de son chagrin. Il répond qu'il n'a rien. Le Lieutenant Criminel voiant qu'il n'y avoit pas moyen de rien tirer de lui. Je suis bien trompé, lui dit-il, s'il ne vous est arrivé quelque chose. On vous a sans doute déniaisé votre bourse. Point, répondit le Cavalier; mais c'est que je ne me porte pas bien. Allons souper, dit le Lieutenant, peut-être vous porterez-vous mieux après cela. Je ne sçaurois man-

P 3 ger,

ger, répond le Cavalier : mais enfin son Beaufrere le pressa tant, qu'il l'obligea de se mettre à table, où il ne goûta de rien, quelque chose qu'on lui servît. Qu'on apporte, dit alors le Lieutenant, le plat favori que j'ai ordonné, je suis persuadé qu'il rendra l'appetit à Monsieur. Non plus que les autres, répondit le Cavalier. Je gage que si, reprit le Lieutenant. Les valets qui étoient instruits à l'avance, apporterent un plat couvert, qu'ils mirent devant le Cavalier, qui ne voulut point y toucher quelques sollicitations qu'on lui fit. Si vous n'en voulez point goûter, dit le Lieutenant, je vous prie au moins de m'en servir. Il découvre alors le plat, & voit sa bourse que son frere avoit ainsi fait ajuster par plaisanterie. Il seroit difficile de dire s'il eut plus de joie que d'étonnement. Hé bien, lui dit le Lieutenant, que dites-vous de ce ragoût ? N'est-il pas capable de vous donner de l'appetit ? Dites-moi de grace, reprit le Cavalier, par quelle aventure ma bourse est venue là ? Après souper vous le sçauvez. Il ne falut point y revenir deux fois : il soupa & man-

mangea comme quatre. Entre la poire & le fromage on lui conta comme la chose s'étoit faite , & on s'en divertit tout le reste de la soirée.



*L'heure du Berger , dont on ne sçait pas profiter , est un mal presque sans remede.*

**D**Eux Demoiselles parlant un jour à cœur ouvert dans un cabinet où elles croioient n'être entendues de personne , demeurèrent d'accord que l'heure du Berger n'est rien moins qu'impossible à trouver. Il y a certains momens , disoit l'une , où l'on n'est pas maîtresse des mouvemens de son cœur , & sur tout quand on est servie par un Cavalier à qui l'on trouve du merite. Je veux vous prouver cette verité , ma chere , continua-t-elle , par une chose qui m'est arrivée depuis trois ou quatre jours.

Vous sçavez qu'un tel , qu'elle nomma , tâche depuis long-tems par ses soins & ses assiduitez à m'inspirer des sentimens favorables à son amour , & vous sçavez aussi qu'il n'a pas eu jusqu'ici le bonheur d'y réussir. J'avois toujors trouvé des char-

mes dans la liberté & dans l'indépendance : mais rêvant il y a trois jours sur ma fenêtre, & laissant promener mon esprit & mon imagination, ils s'arrêterent enfin sur le peu de cas que j'avois fait jusqu'alors de l'amour. Je me representai en même tems le merite de ceux qui en faisoient l'éloge, & les bonnes qualitez du Cavalier qui m'en entretenoit tous les jours malgré toute mon indifférence & tous mes dédains. J'admira sa constance & sa fidélité, & repassant sur le respect & sur l'honnêteté dont son amour étoit accompagné, je m'accusai de cruauté, & conclus malgré moi qu'il étoit aimable. Ces idées me jetterent dans une petite émotion, qui remuant peu à peu mes sens, m'inspira le desir de n'être plus inhumaine. Ce desir devenant plus vif de moment en moment, je vis venir de loin le Cavalier dont il s'agit. Sa vûë acheva de me mettre en desordre, & sans deliberer davantage, je descendis de ma chambre, & sçachant bien qu'il ne passeroit pas sans entrer, j'enfilai une petite allée si sombre qu'à peine pouvoit-on s'y reconnoître, par où je  
sça-

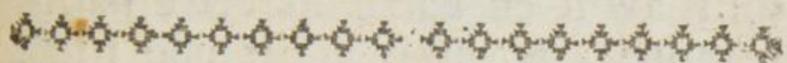
CONTES A RIRE 345

scavois qu'il venoit toujours. L'entendant venir, je m'avance vers lui, & faisant semblant de ne le pas connoître, je l'embrasse de toute ma force, puis faisant la surprise, tout doucement cependant, lui dis-je, & point de bruit. He mon Dieu! qu'est cela? disois-je. Cependant je le tenois toujours embrassé, esperant qu'il me reconnoitroit à la voix, & que sentant la faveur que je lui faisois, il ne manqueroit pas de la pousser plus loin. Mais je fus trompée; car au lieu de profiter de l'occasion, il prit ma main, la baïsa, puis appliquant sa bouche sur la mienne tout interdit, d'une surprise à laquelle il s'attendoit si peu. Est-ce vous, Madame? me dit-il. Quel bonheur vous conduit ici si à propos pour me faire une faveur que je n'aurois osé me promettre? Le voyant tout transporté, je crus que la violence de sa passion l'empêchoit de démêler la situation où étoit alors mon cœur. C'est moi sans doute, lui répondis-je, pour le rassurer. Je suis bien aise de vous avoir rencontré ici, puisque cette rencontre vous fait plaisir: revenez à vous-même, & remerciez l'étoile qui nous a conduit.

si à propos, pour nous faire goûter un plaisir inopiné. Cependant j'avois toujours ma main dans la sienne, & je n'avois pas voulu la retirer pour le rendre plus hardi par une faveur si peu ordinaire, & pour lui faire connoître qu'il en étoit à l'heure du Berger. Mais tout cela fut inutile; car au lieu de faire valoir l'occasion: En vérité, Madame, me dit-il niaisement, je suis en beau début, si c'étoit une autre que vous. Voiant donc que c'étoit là tout son sçavoir faire, je le repoussai du coude, repetant ce qu'il avoit dit: *Je suis en beau début si c'étoit une autre que vous.* Sur cela je le quittai brusquement, & lui fermai au nez la porte de ma chambre, résoluë de ne jamais faire cas d'un homme qui sçavoit si mal profiter des moiens qu'on lui donnoit. Il m'a demandé depuis ce qu'il n'avoit pas sçû ou osé prendre: mais l'heure étoit passée; je me suis moquée de lui, je lui ai dit qu'une pareille occasion perdue est sans retour, qu'il cherchât fortune ailleurs, & qu'il comptât bien sûrement de n'avoir jamais rien de moi. Pour moi, interrompit l'autre, je suis persuadée qu'il faut à

CONTES A RIRE. 347

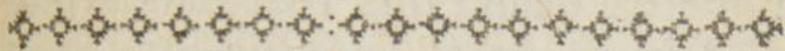
un Amant de la hardiesse & même de l'effronterie, & puis que les Dames ne peuvent pas avertir de l'heure du Berger, les Amans ne scauroient manquer de prendre à tems ou à contre-tems.



*D'un homme qui escroqua une paire de Bottes.*

**U**N Filou qui avoit demeuré long-tems à Paris voulant se retirer chez lui, & n'ayant d'argent que ce qu'il lui falloit pour payer son hôte, & pour faire son voyage, ne scavoit comment faire pour avoir des Bottes dont il avoit necessairement besoin. Il s'avisa d'un expedient. Il s'en alla chez un Cordonnier en commander une paire de vache de roussi, d'une telle hauteur de talon, & dit qu'il les lui falloit le lendemain à sept heures: Ce que le Cordonnier lui promit. Sortant de chez ce Cordonnier il s'en alla chez un autre, auquel il commanda aussi une paire de Bottes toutes pareilles aux autres, & les demanda pour le lendemain à huit heures sans faute: ce qui lui fut aussi promis. Le pre-

mier ne manqua pas de venir le lendemain à sept heures avec ses Bottes. Le Filou en met une qui alloit fort bien ; mais la seconde le bleſſoit à ce qu'il diſoit , parce qu'il avoit oublié de dire au Cordonnier qu'il avoit eu autrefois cette jambe rompuë , & qu'il faloit une botte où il entrât à l'aïſe : Mais, ajouta-t-il , c'est peu de choſe ; je ne parts qu'après-midi , allez la mettre en forme , je retiendrai toujours celle qui va bien , & vous me rapporterez l'autre preciſement à midi. Celui-ci ne fut pas plutôt forti que l'autre entra avec ſes Bottes. Ce fut comme les autres , la premiere alloit fort bien , mais il faloit mettre l'autre à l'embouchoir , & la rapporter à midi , cependant il gardoit toujours la bonne. Se voyant une paire de Bottes de deux differens Cordonniers , il compte avec ſon hôte , paye , monte à cheval , & s'en va. Sur le midi les deux Cordonniers revinrent portant chacun une botte , ſe rencontrent à la porte , & apprenant que leur homme eſt parti. Ils reconnurent alors la filouterie , & jouèrent à trois dez à qui les deux Bottes demeureroient.



*Un Filou escroque son Hôte.*

**I**L y avoit autrefois à Paris un Aubergiste nommé Renard, qu'on avoit ainsi appelé parce qu'il étoit fin & rusé, aussi avoit-il pour enseigne le Renard. Un bas Normand étant venu à Paris dans la loüable intention de filouter quelqu'un, aborda chez Renard, & demande à l'hôtesse s'il pouvoit avoir chez elle un lit & une chambre, & être traité à table d'hôte, parce qu'il avoit à faire un long séjour en ville, & qu'il se feliciteroit si dans six mois il voyoit la fin d'un procès qu'il venoit solliciter. Cependant comme l'affaire est importante, je suis resolu, dit-il, de ne pas quitter Paris qu'elle ne soit vuïdée. J'ay acheté un office aux parties casuelles; on s'oppose à la levée, & je demande d'être reçu en consignat. Voilà dequoi il s'agit presentement. J'ai dix mille écus dans cette valise pour cette consignation, que je vous prie de me mettre en lieu de sûreté, parce que je ne veux pas y toucher. L'hôtesse lui promit d'en avoir soin, & de la lui

re-

remettre quand il la redemanderoit. Il fait apporter sa valise fermée à double cadenas, la donne à l'hôtesse, & demande combien il payeroit par jour à table d'hôte : Cinquante sols, Monsieur, lui dit-elle, mais venez ou ne venez pas, vous payerez tout de même. Il accepta le parti, & fit mettre en écrit le jour qu'il entroit. Il fut bien trois mois entiers dans cette Auberge, faisant grand' chere sans qu'on lui demandât d'argent, parce qu'on comptoit que les dix mille écus de la valise étoient une sûreté suffisante. Il n'étoit jamais à l'Auberge qu'à l'heure des repas, & au retour il disoit qu'il venoit de solliciter son procès. Il songeoit aux moyens de dénicher, quand il apprit un jour que l'hôtesse devoit aller de grand matin à Vaugirard, pour voir un enfant qu'elle y avoit en nourrice, & qu'elle ne devoit revenir que le soir. Comme il étoit bien assuré que l'hôtesse avoit la clef du cabinet où elle avoit enfermé sa valise, il vint vers les onze heures tout joyeux, & dit à son hôte qu'il venoit de gagner cent francs, qu'il avoit acheté un cheval cent écus,

CONTES A RIRE. 351

écus , & qu'on lui en avoit voulu donner cent francs de la main à la main. Je vous prie , Monsieur , dit-il à l'hôte , de me donner ma valise pour prendre de l'argent pour payer le marchand du cheval ; il m'attend , & nous devons dîner ensemble chez un tel. Ma femme a emporté la clef du Cabinet , Monsieur , lui dit l'hôte : Votre valise y est , & vous ne sçauriez l'avoir que ce soir , parce que ma femme ne reviendra pas plutôt. Le Normand se met là-dessus à jurer & à faire grand bruit. Ce Marchand est pressé , dit-il. Envoyez tout à l'heure chercher un Serrurier pour ouvrir ; car si je perds cette occasion , je n'en trouverai peut-être jamais une pareille. L'hôte voyant qu'il ne pouvoit faire ouvrir le Cabinet sans laisser tout à l'abandon , parce que la clef étoit enfermée dans un autre Cabinet , & qu'il y avoit deux ou trois serrures à lever , & que d'ailleurs étant seul , il ne pouvoit pas mettre son tems à cela , lui dit qu'il lui étoit impossible de faire enfoncer ce Cabinet , & qu'il aimoit mieux lui donner l'argent dont il avoit besoin , qu'il lui rendroit quand

fa

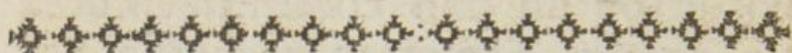
sa femme seroit venue. Le Normand ne laissa pas de faire grand bruit ; mais enfin comme il ne demandoit pas mieux , il dit à son hôte de lui donner donc cent écus pour aller payer son cheval , il convient même avec lui de ce qu'il lui donneroit par jour pour sa nourriture , & fit donner un écu au valet pour en avoir bien soin ; après quoi il sort de l'Auberge pour n'y rentrer de sa vie.

L'hôtesse étant arrivée le soir , son mari lui fit des reproches d'avoir emporté la clef du Cabinet , & lui conta le bruit qu'avoit fait le Normand. C'est être bien malheureuse , dit l'hôtesse , il y a trois mois que cet homme est ici sans m'avoir parlé de sa valise , & précisément il en a besoin le jour que je fors. Oüi , répondit le mari , il a falu que je lui aie donne cent écus pour payer son cheval. Le mal n'est pas grand , repliqua la femme , nous avons de bons gages. Le soir vient , & le Normand ne paroît point. Ils ne s'en étonnent pas beaucoup , s'imaginant qu'il faisoit la débauche avec ses Marchands. Mais trois ou quatre jours étant passez sans avoir entendu

parz

CONTES A RIRE. 353

parler de lui , ils commencerent à s'allarmer , & à craindre que des Filoux l'auroient peut-être tué pour avoir son manteau. Huit jours s'étant enfin passez sans avoir eu de ses nouvelles , ils ne douterent pas qu'il n'eût été assassiné. Ils presenterent Requête au Lieutenant civil , exposerent qu'on leur avoit laissé une valise où on leur avoit dit qu'il y avoit dix mille écus , qu'ils avoient prêté cent écus en argent à l'homme de la valise , & autres cent écus pour le moins qu'il avoit dépensé chez eux ; & que craignant d'en être recherché un jour , ils demandoient que la valise fût ouverte par autorité de Justice , & déposée en telles mains qu'il plairoit à la Cour d'ordonner ; ce qui leur étoit dû préalablement pris. La Requête fut réponduë , & la valise ouverte en présence des Commissaires nommez par le Magistrat ; mais au lieu des dix mille écus qu'on s'attendoit d'y trouver , on n'y trouva que du sable & des cailloux qui faisoient la sûreté des six cens livres de Renard , qui trouva un Normand plus Renard que lui.



*Archifilouterie.*

**D**Eux Filoux de consideration, c'est à-dire, qui avoient du bien, comme il parut par l'aventure que je vais vous conter, vinrent demeurer à Paris, le théâtre de la filouterie. Ils y firent tous deux belle figure, l'un prit maison & carrosse au Fauxbourg Saint Germain, & l'autre fit la même chose aux Marais du Temple; parce qu'il leur étoit de conséquence comme vous l'allez voir, qu'ils fussent éloignez l'un de l'autre. Celui des Marais du Temple contrefaisoit l'Allemand & le benêt, & se disoit marchand qui venoit à Paris pour acheter quantité de marchandises, qu'il devoit, disoit-il, aller revendre à la foire de Francfort. Il achetoit tout ce qu'il trouvoit de curieux, & le payoit argent comptant le tout en demi pistoles, qui ne se pesoient point alors, & qui ne valaient que sept livres quatre sols, mais qu'on prenoit pour sept livres sept en marchandises. Il achetoit le marchandises au mot des vendeurs, qui gagnoient assez pour ne se soucier guere

CONTES A RIRE. 355

guere de trois sols par demi pistole.  
De cette maniere il acheta bien pour  
vingt mille livres de marchandises.  
Il contrefaisoit l'étranger en les  
payant, & leur disoit. J'ai pris ici  
les pistoles d'un marchand sur le pied  
que je vous les donne : Il m'a fait  
entendre qu'elles valoient cela à Pa-  
ris. Il n'a tenu qu'à moi d'avoir d'au-  
tre argent ; cependant il n'est pas juste  
que vous y perdiez, ni moi non plus,  
ni qu'en cette consideration vous me  
vendiez plus cher. Ainsi tous ceux qui  
ont reçu des demi pistoles de moi,  
peuvent aller trouver mon marchand,  
& lui demander d'autre argent avec  
un billet que je vous donnerai. Les  
marchands toujours avides à tout ce  
qui s'appelle gain, disoient en eux-  
mêmes, le pis qui puisse nous arriver  
est de garder nos demi pistoles, & d'y  
perdre trois sols que nous gagnons  
bien & au delà sur nôtre marché ;  
mais si nous pouvons les retirer ce  
sera encore mieux. Tous enfin pri-  
rent des billets du prétendu mar-  
chand pour recevoir d'autre argent  
de son Banquier, c'est le nom qu'il  
donnoit à son camarade qui s'étoit  
logé au Fauxbourg Saint Germain.

Ils

Ils vont le trouver les uns après les autres pour avoir d'autre argent, & pour gagner trois sols par pistole. Il les remit tous au lendemain, & leur dit qu'il devoit le soir recevoir d'autre argent. Cependant celui des Marais du Temple, qui s'étoit saisi des marchandises, plie bagage, compte avec son hôte, & s'en va. Le lendemain tous les marchands se trouverent au lever de l'autre qui leur avoit donné rendez-vous. Quand il fut habillé & en état de leur parler, ils les fit tous entrer, & leur demanda combien ils avoient reçu : L'un comptoit cent pistoles, l'autre quatre vingt, l'autre soixante, l'autre, deux cens, &c. chacun comptant ce qu'il avoit eu, pendant que le Filou faisoit écrire leurs noms sur un livre, & la somme qu'il recevoit de chacun. Après que tout le monde eut passé, & que le drôle vit qu'il avoit à peu près son compte. Je suis bien aise, Messieurs, leur dit-il, que vous ayez eu la bonté de me rendre mon argent. Celui qui vous a envoyez à moi est un fripon, auquel je l'avois prêté à la recommandation d'un de mes amis, dont il m'a apporté des lettres.

CONTES A RIRE. 357

tres. Entre nous autres marchands en gros nous prenons les demi pistoles à ce prix-là, & c'est un sot de me les avoir renvoyées, puisque je les lui avois prêtées sans interêt. Allez lui dire cela de ma part, & l'assurez qu'il n'aura jamais un sol de moi. Les marchands voulurent faire du bruit; mais il leur dit, allez reprendre vos marchandises: Je m'en vais vous donner un billet par lequel je déclarerai que j'ai repris mon argent, & que je l'en tiens quitte. Les pauvres dupes ne pouvant faire rien de mieux, furent contraints d'aller au plus vite chercher leur marchand des Marais du Temple, où ils ne trouverent que le nid. Cependant celui du Fauxbourg St. Germain compta sans perdre tems avec son hôte, & alla trouver son camarade au lieu dont ils étoient convenus, ne prenant rien moins que le chemin de Francfort.



*Quatre drôles se régalent gratis à  
l'Auberge.*

**Q**Uatre bons compagnons voulant se régaler un jour de Mardi-Gras, & n'ayant ni denier ni maille,

le, s'en allèrent toujours à bon compte à une des meilleures Auberges de Paris, dont ils sçavoient que le Garçon étoit si simple, qu'ils ne doutoient pas de pouvoir le déniaiser. Après avoir concerté ensemble le tour qu'ils avoient à faire, ils entrèrent, & demandèrent à dîner. Ils se traitèrent magnifiquement & en gens qui vivoient aux dépens d'autrui, & n'épargnerent ni les viandes exquisés, ni les bons vins. Après qu'ils eurent bien dîné, ils appellerent le garçon pour compter. L'un d'eux fit semblant de mettre la main à la bourse; mais celui qui étoit assis auprès de lui, l'arrêta & dit: Que prétendez-vous faire? vous ne paierez rien ici; & en cela il parloit fort juste. Le troisième se mit en grosse colere, & dit au garçon, je vous défends de prendre d'autre argent que le mien. Mais le quatrième insista plus que tous les autres, & dit qu'absolument il vouloit paier. Chacun faisoit défenses à ce pauvre Diable de ne prendre d'argent, si bien qu'il ne sçavoit que faire. Je vois bien, Messieurs, dit enfin l'un d'eux, que personne ne voudra ceder, & que nous passerons tout le jour, & peut-être

CONTES A RIRE. 359

être même toute la nuit à nous chicaner ; mais croiez-m'en , que le fort en décide : bandons les yeux à ce garçon ; & celui qu'il prendra , sera le paieur. C'est fort bien imaginé , dirent les autres aussi bien que le garçon , qui croioit qu'on n'y entendoit pas plus de malice que lui. On lui bande donc les yeux avec une serviette , & les drôles faisant semblant de s'écarter , s'en allerent les uns après les autres , laissant le pauvre sot les yeux bandez , qui tâtonna plus d'une demi-heure , tâchant d'attraper quelqu'un. Il étoit encore en cet état quand l'hôte qui revenoit de la ville , entra dans cette chambre. Le garçon l'entendant , va le prendre au collet , lui disant : Ce sera donc vous qui paierez l'écot. Il parloit juste ; car les autres s'en étant allez , le tout tomba sur le dos du maître , qui ne fut guere content de la subtilité de son garçon.



*D'un Filou appelé en témoignage.*

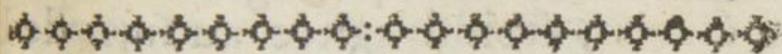
**I**L y eut autrefois en basse Normandie , où il y a nombre de témoins de profession , un honnête homme , mais pauvre , qui fut accusé de vol.

Pour

Pour l'en convaincre on lui produisit des témoins qu'on avoit pratiquez à peu de frais. On lui en presenta un entr'autres qu'il connoissoit pour le plus grand larron qu'il y eût dans toute la Province. Quand il fut question de recoler & confronter les témoins, cet homme aiant été présenté à l'accusé pour voir s'il avoit quelque chose à dire contre lui. Helas ! mon Dieu ! s'écria-t-il, connoissant bien le personnage, est-ce cet homme-là qu'on me produit pour témoin ? s'il en est crû, mon affaire va mal. Qu'avez-vous à dire contre moi ? répondit le témoin. Ce que j'ai à dire, repliqua l'accusé, est que vous avez été fouetté deux fois pour avoir faux témoigné. N'est-il pas vrai ? Non il n'est pas vrai, repartit le témoin. Avez-vous l'effronterie de le nier ? reprit l'accusé, vous me l'avez dit vous-même ; & pour vous en faire souvenir, vous me dites que la première fois que vous eûtes le fouët, ce fut dans un petit Bourg où vous fûtes si bien étrillé, que vous me dîtes en même tems qu'il y avoit plus de carrefours dans cette bicoque que dans une bonne ville. Il est vrai, je m'en souviens ;

CONTES A RIRE. 361

viens ; mais d'ailleurs qu'avez vous à dire contre moi ? Que vous avez été douze ans aux Galeres pour larcin, & que vous me l'avez aussi avoué, repliqua l'accusé. Mais quand cela seroit vrai, dit le témoin, quoique je n'en demeure pas tout-à-fait d'accord, êtes vous moins coupable du larcin dont on vous accuse, & le crime d'autrui fait-il vôtre innocence ? Je ne sçai quel fut le dénouement de l'affaire ; on en peut juger par la singularité de la déposition.



*La Jupe de la femme d'un Procureur  
derobée.*

UN Filou se promenant, cherchant quelque coup à faire, vit une porte ouverte. Il entre hardiment aiant songé à l'avance à ce qu'il devoit dire, en cas qu'il rencontrât quelqu'un. Il pousse jusques à la salle, où ne trouvant personne, il se saisit d'une jupe de tafetas qu'il trouva sur une chaise, & l'emporte. En sortant il rencontra le Procureur qui revenoit du Palais : comme il apperçût qu'il avoit quelque chose sous son manteau,

Q

il



CONTES A RIRE. 363

cette Chapelle, on vint à sonner la Messe. Allons voir élever Dieu, dit l'un aux deux autres. Pauvre nigaut, répondit l'un des trois, est-tu assez sot pour croire que Dieu soit là? Ah! l'Heretique, dirent les deux autres, voilà qui sent bien le fagot. Et le laissant là, ils allerent faire leurs dévotions. La Messe étant achevée, ils coururent d'abord à Rouën denoncer cet homme au Magistrat, qui pour lors étoit si rigoureux qu'il faisoit mourir les gens sur le moindre soupçon d'heresie. D'abord Décret de prise de corps; l'accusé est pris, & emmené lié & garotté suivi d'une infinité de gens, qui crioient, brûlez, brûlez, c'est un Huguenot. L'accusé voyant qu'il y alloit de la vie, s'avisait de faire le fou, & le fit si bien, que les Juges ne pûrent jamais se résoudre tout passionnez qu'ils étoient à le condamner à la mort, d'autant mieux qu'il disoit n'avoir parlé comme il avoit fait que par ignorance, déclarant au reste qu'il vouloit vivre & mourir dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, detestant les Huguenots & tous les autres Heretiques. Cependant pour l'exemple

& en reparation du scandale qu'il avoit donné, il fut condamné à faire amende honorable en chemise, la torche au poing, & à dire l'Oraison Dominicale devant tout le monde, & à genoux aux pieds du Crucifix de l'Eglise de N. Dame de Rouen. L'Executeur de la haute Justice l'ayant mis dans l'état où il devoit être pour satisfaire à la peine qui lui avoit été infligée, le conduisit devant le Crucifix, & lui dit en presence d'une infinité de personnes, de prononcer à haute voix l'Oraison Dominicale. Je ne la sçais pas, répondit le patient. Dites donc après moi, répondit l'Executeur, *Pater noster*. Voiant qu'il ne répondoit rien, dites donc *Pater noster*, lui dit-il. Que veut dire *Pater noster*, demanda le criminel? Que vous importe, repliqua le Boureau, dites seulement. Il m'importe si bien, repartit le patient, que de peur de surprise, je ne le dirai point sans sçavoir ce que cela signifie. Hé bien, lui dit le Boureau, cela signifie Nôtre Pere. Hé bien, Nôtre Pere, dit alors le patient à haute voix. *Qui es in Cœlis*, reprit le Boureau. Que veut dire cela? demanda encore le criminel. Cela veut dire  
qui

X  
lale qu'il  
né à faire  
se, la tor-  
aison Do-  
nde, & à  
x de l'E-  
L'Exe-  
iant mis  
pour sa-  
tété in-  
Cruci-  
nfinité  
haute  
e ne la  
t. Dites  
tecurer,  
e répon-  
oster, lui  
oster, de-  
is impor-  
es seule-  
partit le  
se, je ne  
que cela  
Boureau,  
bien, No-  
nt à haute  
rit le Bou-  
demanda  
veut dire  
qui

CONTES A RIRE. 305

qui es aux Cieux, repliqua le Boureau.  
Hé bien, dit le bon homme, n'avois-  
je pas raison de me défier ? vous auriez  
grande envie de me faire pendre : on  
m'a condamné pour avoir dit que le  
bon Dieu n'étoit point dans la Cha-  
pelle Bretot, & vous voudriez que  
j'allasse dire qu'il est aux Cieux. A  
d'autres, je n'en ferai rien ; je me con-  
tenterai de dire seulement, *Nôtre Pe-  
re qui es dans la Chapelle Bretot.* Les  
spectateurs ne pûrent s'empêcher de  
rire de la faillie ; & la Justice le re-  
gardant comme un innocent, tint l'a-  
mende honorable pour faite, & le  
laissa aller.



*Le Voleur à bonne Conscience.*

LE cœur humain est une énigme  
impenetrable, un composé de  
contradictions. On y voit presque  
toujours deux passions opposées, &  
il y a bien des gens qui faisant du  
vice leur profession ordinaire par ma-  
niere de dire, croient faire beaucoup  
de s'abstenir de certains pechez. Les  
Courtisanes d'Italie par exemple qui  
font métier de l'impudicité comme

une couturiere fait métier de sa couture, ne refuseront jamais un homme qui leur apportera du profit, & ne voudroient pour rien du monde perdre une Messe. Il y en a même plusieurs qui portent le Cordon de Saint François, qui ne mangent jamais de chair cuite le Mercredi, & qui ne font pas le moindre scrupule de s'abandonner à la brutalité du premier venu. Il y en a d'autres qui ne veulent pas la compagnie des hommes le Samedi, parce que c'est le jour qu'elles solennisent à la Vierge. Il y a des larrons qui aimeroient mieux mourir de faim que de dérober le Vendredi; parce qu'ils ont de la veneration pour ce jour qui fut celui où Nôtre Seigneur nous racheta par sa mort de la peine éternelle que nous avons meritée. Il y en a d'autres qui après avoir dérobé, s'imaginent qu'ils expient leur peché, en donnant une petite partie de leur larcin, & il se trouvent des gens assez fous en Italie où regne l'ignorance en matiere de Religion, & par consequent la superstition, pour entretenir une lampe d'une partie de leurs vols devant l'Image de la Vierge, & croient que moyennant cela  
Dieu

CONTES A RIRE. 367

Dieu leur est encore redevable, & qu'il doit leur tenir compte du mal qu'ils ne font pas. Trouvez-vous étrange après cela que je vous parle d'un voleur si devout & si consciencieux, qu'il avoit fait vœu de ne prendre jamais aux passans que la moitié de ce qu'il leur trouveroit. S'étant mis un jour en embuscade, il vint un pauvre homme qui n'avoit que sept quarts d'écus. Il les prend & lui dit : Mon ami, de ces sept quarts d'écus il m'en appartient la moitié ; en voilà trois que je prens, & trois que je vous laisse. Il en reste un à partager ; mais je n'ai point de monnoye à vous rendre, en avez-vous pour la moitié qui me revient. Non, Monsieur, répondit le pauvre homme. Comment ferons-nous donc, dit le voleur ? He, Monsieur, reprit l'homme impatient de se voir hors de ses mains, prenez le quart d'écu, je ne vous en demande rien. Non pas cela, mon ami, repliqua le voleur. J'ay la conscience trop bonne, & je ne veux que ce qui m'appartient legitiment. On ne me reprochera jamais d'avoir pris le bien d'autrui.

F I N.

. Q 4

T A